


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

Pellhaud . V.1. p. 55. f -- 2/3


A AMSTERDAM.
Chez François L'Honoré.
MDCCXXX.

IDÉE
D'UNE
REPUBLIQUE HEUREUSE:
OU
L'UTOPIE
DE
THOMAS MORUS,
Chancelier d'Angleterre.

Contenant le Plan d'une République dont les Loix, les Usages & les Coûtumes tendent uniquement à rendre heureuses les Societez qui les suivront.

Traduite en François
PAR MR. GUEUDEVILLE,
Et enrichie de Figures en Taille-douce.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ.
MDCCXXX.





A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR,

GUILLAUME HENRI,

DUC DE SAXE, DE JULIERS, DE CLEVES, DE BERG, D'ANGRIE ET DE WESTPHALIE; LANDGRAVE DE THURINGE; MARGGRAVE DE MISNIE; PRINCE ET COMTE DE HENNEBERG; COMTE DE LA MARCK, DE RAVENSBERG, DE SAYN, ET DE WITGENSTEIN, SEIGNEUR DE RAVENSTEINS. &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté d'offrir à VOTRE ALTESSE SE-

RENISSIME *l'*Utopie *du célebre* Th. Morus, *Chancelier d'Angleterre que je remets sous la Presse. Cet excellent Livre a été toujours approuvé des Gens de bon goût. Le plaisir que se fait V. A. S. de proteger les Ouvrages qui le meritent, me fait esperer,* MONSEIGNEUR, *qu'Elle voudra bien recevoir celui-ci avec cette bonté qui lui est si ordinaire. Le desir qu'avoit son illustre Auteur de contribuer au bonheur des hommes, lui avoit fait imaginer cette ingenieuse fiction où il donne le plan d'une Republique heureuse, qui ne subsiste à la verité qu'en idée; mais*

qu'il

qu'il ne seroit pas impossible ae voir fleurir réellement, si on en vouloit suivre les maximes, comme on le fait en quelques endroits: témoin les Etats de V. A. S. qui ont le bonheur d'être gouvernez par un Prince dont la profonde Sagesse se manifeste dans la Paix comme dans la Guerre, & qui traite ses Sujets en Pere plutôt qu'en Souverain. Ce seroit là la matiere d'un juste Eloge, qu'il ne m'apartient pas d'entreprendre, mais que je laisse à de meilleures plumes que la mienne. Je me contenterai, MONSEIGNEUR, *de faire des vœux très-ardens pour la conservation de la Vie de*

V. A. S. si precieuse à Vos Sujets, & à tous ceux qui aiment à voir regner la Religion, la Vertu, & tout ce qui peut rendre un Etat florissant. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obeïssant Serviteur,

FRANÇOIS L'HONORÉ.

PREFACE
DU TRADUCTEUR.

J'Offre à ceux qui voudront me faire l'honneur de me lire; je leur presente la République du Monde la plus florissante, & la plus humaine. Il y a sur la surface de cette Masse roulante à qui on a donné le nom de *Terre*; il y a, dis-je, une multiplication innombrable. Graces au Destin, nôtre belle & très-digne *Espèce* n'est point encore en péril de manquer: les Individus des deux Sexes ont grand soin de la *Propagation*; & je compte que ces aproches

ches mutuelles dureront tout au moins, jusqu'au grand & terrible Jour du Jugement.

Mais si, par un bonheur que je n'oserois espérer, & que surement, je n'espererai jamais, *le Genre Humain* se convertissoit à *l'Evangile d'Utopie*, il n'y auroit pas sur *la Boule*, sur *le Globe Terrestre*, un seul malheureux en Fortune.

Je dis *en Fortune*; car pour Nôtre bonne Mere, nommée *Nature*, quoiqu'elle soit conduite, dirigée, menée dans tous ses mouvemens par une INTELLIGENCE infiniment Sage, toute bonne, & toute puissante, cette Madame Nature, pourtant, ne laisse pas de s'écarter sous une si bonne main: toute habile qu'elle est, elle fait des boiteux, des aveugles, des infirmes, des monstres. Il est vrai que j'ignore si la *Nature* est quelquefois aussi Marâtre chez les Utopiens que chez Nous: s'il faut s'en tenir à

l'afir-

l'affirmative, j'avoûrai que les Utopiens ne jouïssent pas tous d'un bonheur parfait ; puisqu'ils sont sujets comme nous aux écarts, & aux infirmitez de la Grande Ouvriere. A cela près, je soûtiens hautement, que ces Peuples sont les plus heureux qu'il y ait sous la vaste & immense *Voute* du Ciel ; que la disette, ni le chagrin n'ont nul accès dans cette Ile fortunée ; & qu'enfin, les Utopiens n'ont point leurs semblables en felicité.

La Proprieté, l'Avarice, l'Ambition, ces trois pestes de la Societé Civile, ces trois Monstres qui ravagent le Genre Humain, ne se trouvent point en Utopie. Cette République est d'une constitution singuliére. On y voit la superiorité jointe avec l'égalité ; la pauvreté avec les richesses ; le commandement avec l'obeïssance ; enfin, tout ce qu'il y a de different, de séparé

dans les autres Etats, est réüni, ou, pour mieux dire, n'est que la même chose dans celui-ci. Ses Loix, ses Coutumes, ses Usages ne tendent pas plus à la conservation, & à la sureté commune qu'à la conservation & qu'à la sureté des Particuliers; & l'Ordre est si sagement établi; les précautions & les mesures si bien prises, que chaque Citoïen trouve toûjours son *bien être* dans la Conduite Générale.

Sous ce Gouvernement tout humain, le Prince n'emploïe point le *Pouvoir Arbitraire*, à commettre des exactions injustes, criantes sur des Sujets déja épuisez, & à tirer copieusement de ses Peuples, dequoi fournir à son luxe & à ses plaisirs. Tous les biens étant communs en Utopie, & le Prince n'aïant point d'autre autorité que celle de faire observer les Loix, ces heureux Insulaires sont à couvert de la *Tyrannie* & de l'*Oppression*. De, chez eux

 sont

sont bannis pour jamais gros Fermiers, Partisans, Gens d'affaires, Commis, Receveurs, tant d'autres Supôts d'Exaction, lesquels, comme une nuée de mouches, infectent tout un Païs, & en sucent le meilleur sang. Sa Majesté Utopienne, qui n'a point d'autre figure à soûtenir que celle de premier Conducteur du Timon, se repose entierement sur ses Sujets de tout ce qui lui est nécessaire pour exercer les fonctions de sa Dignité.

On ne voit point en Utopie, un petit nombre de Gens, s'enrichir, amasser des trésors; & cela, pendant une sanglante & ruineuse Guerre qui fait gémir toute une grande Nation. Nos Insulaires aïant toûjours un trésor de réserve, & uniquement destiné aux frais des Armes, soit qu'ils attaquent, soit qu'ils se défendent, ce qu'ils ne font jamais que dans une nécessité inévitable; sans être sujets à taxe, à sub-

fide, à capitation, ils partagent également le fardeau ; & quand même ils ont le dessous, ils n'en sont ni moins riches, ni moins puissans.

On ne voit point en Utopie, de *Commerçans* qui, vendant chérement ce qu'ils ont eu à bas prix, ne laissent pas néanmoins de protester, sur l'honneur & sur la conscience, qu'ils n'y gagnent rien. Les Utopiens, ne négociant qu'au profit de la République, ne commerçant que pour l'utilité commune, ils sont bien éloignez de tromper & de mentir.

On ne voit point en Utopie cette Fortune injuste qui donne tout aux uns, & n'accorde rien aux autres ; cette Fortune aveugle qui accable de faveurs, qui comble de bienfaits ceux qui le meritent le moins ; cette Fortune inconstante, capricieuse, bizarre, qui prend plaisir à precipiter ses Mignons, & à mettre ses Favoris aussi bas qu'elle les avoit élevés. Nos Insulaires n'étant pas moins

moins en Communauté de travail que de biens, ne dépendent proprement que de la Nature; le Sort, le Hazard, la Fortune font mal leurs affaires chez eux.

Enfin, on ne voit point en Utopie cette quantité prodigieuse d'Infortunez, qui, bien loin de goûter les douceurs de la vie, trouvent à peine dequoi ne pas mourir. Triste effet de la dureté, de l'inhumanité, de la barbarie des Riches, qui non seulement ne veulent rien prendre sur un nécessaire abondant, pour secourir leurs semblables; mais qui même seroient fort fâchez de toucher à un gros superflu, le trouvant toûjours trop petit, & ne cherchant qu'à l'augmenter. Il est impossible que notre République Insulaire soit sujette à ce grand inconvénient. Tous les Habitans du Païs étant également à leur aise, *ils* ne connoissent ni pauvreté, ni mendicité, ni misére. D'ailleurs,

touchez de compassion pour les malades & pour les foibles, ils en prennent un soin extraordinaire; ils respectent, ils venérent la Vieillesse. Ainsi ce sont des Hommes parfaits; & on peut dire que l'Humanité regne chez eux dans toute la perfection.

Quel dommage que nous soions si éloignez de ce Païs-là du vrai bonheur, & de la solide félicité? Aparemment tous les Mortels sensez, tous les Hommes Raisonnables iroient y *planter le piquet*. Leur désertion ne feroit pas grand tort à nôtre Monde: bien loin de le dépeupler, à peine s'apercevroit-on de ne les avoir plus: les Sages sont cachez dans la foule; & ils y sont, helas, ils y sont un si petit nombre!

Mais malheureusement pour eux l'Utopie est presque introuvable, je dis *presque*; car enfin, *Hythlodée*, Voiageur Portugais, très-

habile homme, & grand amateur de l'Humanité, découvrit, par un heureux hazard, ces Insulaires qui en sont les plus rigides, les plus zèlez Observateurs, & chez qui l'Equité tient son Thrône. Cet *Hythlodée*, s'étant trouvé à Anvers avec l'illustre *Morus*, lui fit une description exacte des Utopiens. Morus en fut charmé; & il écouta si attentivement la Narration, que, quoiqu'elle fût assez ample, assez longue pour en faire un Livre, il n'en perdit pas un seul mot. Voilà, ce qui s'appelle un prodige de Mémoire!

Morus, s'imaginant, peut-être, que cette découverte du Monde Utopien pourroit être encore plus utile que celle du Monde Ameriquain, publia fidélement, & mot pour mot le Récit d'*Hythlodée*. Oh, qu'il s'abusoit! ce célèbre Anglois, si c'étoit là son intention & son but. On navige avec empres-

sement; à l'Amerique pour y chercher les matiéres & les instrumens de la Fortune: mais en Utopie? il n'y à que de la Raison, que de la Justice à gagner, or c'est dequoi le Commun des Hommes se soucie le moins. En effet, je ne croi pas que de tant d'Humains qui se sont abandonnez, qui s'abandonnent encore aux fureurs de la Mer, & à cent autres perils, pour pénétrer dans les Terres inconnuës, pas un se soit avisé de penser à la découverte de l'Utopie. Cet heureux Païs n'a tenté Personne: Morus s'y attendoit bien; il connoissoit trop l'Espèce Humaine pour douter que sa République auroit le même sort que celle de Platon *le Divin*.

Pour parler à present à découvert; & pour desabuser quelque Lecteur qui pourroit avoir pris à la lettre, & dans le sérieux ce que je n'ai dit qu'en badinant, je dé-

déclare que l'Utopie n'est nullement dans l'Etre des choses, & que ce meilleur des Etats n'a jamais subsisté que dans la belle & féconde imagination de nôtre Auteur: c'est la Production d'un Genie aussi distingué, aussi sublime que le sien; & depuis que le droit de feindre est établi, je ne sai si on a jamais menti plus ingénieusement, ni plus utilement.

Les Poëtes, par exemple, ne font pas grand effort en faveur de la Vraisemblance; c'est de quoi *la Gent Apollonique* s'embarasse le moins: pourvû que leurs idées soient transcendantes, pourvû qu'ils se sentent les Aigles du Parnasse, ils se soucient fort peu qu'on les croie ou qu'on ne les croie pas; devienne la Verité ce qu'elle pourra! Morus dans sa Fiction historique a pris une route tout opposée; il a emploié les circonstances les plus propres à persuader

que son Ile étoit réelle ; & il y a si bien reüssi que ceux à qui l'Utopie est inconnuë, pourroient s'y tromper assez pour la chercher bonnement dans la Carte. Voila pour l'Ingenieux : un petit mot de l'Utile.

Communément parlant, les Poëtes n'ont pas pour but de procurer le bonheur des autres : ils ne visent qu'à se faire admirer, ou qu'à se rendre la Fortune propice, & souvent, le plus souvent, ils échouent dans l'un & dans l'autre. Nôtre Morus, au contraire, n'a écrit ni pour la gloire, ni pour l'interêt : touché du malheur des Mortels, il s'en fait comme l'Avocat, comme le Procureur ; & souhaitant, en bon humain, de les rendre tous heureux, il en inventa le moïen, ce qui est le sujet de son Ouvrage. Vous jugez bien que ce grand & rare Ami de l'Homme prévoioit

assez

assez que sa Tentative seroit inutile : il n'ignoroit pas que des Millions de Têtes trouvant leur compte dans l'ancien train, le Monde ne s'*Utopiera* jamais. Cette impossibilité morale ne rebuta pourtant point nôtre Auteur : il crut que son plan de République pourroit produire quelque fruit ; & que tout au moins, s'il n'avoit pas le bonheur de changer la Condition Humaine, il indiqueroit, il ouvriroit une voie pour la rendre meilleure.

D'ailleurs, Morus pouvoit-il exercer son esprit sur une Matiére plus importante que celle de l'Humanité ? Toutes les Sciences, tous les Arts nourrissent la curiosité de l'Homme : mais pas une ne le tire de la misére & de la souffrance : la seule Etude de l'Humanité, de l'Equité, de la Justice réciproque ; oui, cette seule Etude a pour objet la Felicité Com-

mune; elle seule tend à faire passer agréablement la Vie à tous les Sujets d'un Etat.

Le moïen de finir sur l'article de Morus, sans faire encore une courte réflexion ! Ce grand homme, & il nous le dit lui-même, étoit accablé d'affaires d'Etat, d'affaires Civiles & Domestiques : tout son tems étoit rempli ; & il n'en avoit pas même assez pour fournir à ses occupations. Cependant, ce Magistrat trouvoit encore du loisir pour l'Humanité ; & au lieu que les autres passent leurs heures de relâche dans les divertissemens & dans les plaisirs, lui, au contraire, consacroit les siennes à la Felicité Humaine : pouvons-nous vénérer trop sa Mémoire? peut-on respecter assez son Livre ?

Ce n'a pas été-là le moindre des motifs qui m'ont fait travailler avec plaisir à la Traduction de l'Utopie : regardant ce Morus que tous

les

les Hommes ont quelque droit d'apeller *Nôtre*, le regardant, dis-je, comme un illustre Individu qui, étant tout plein de bonne volonté pour l'Espèce, a bien mérité d'elle, il me sembloit lui marquer ma reconnoissance particuliére en le faisant François; & je souhaiterois qu'on le multipliât dans toutes les Langues, afin qu'il pût être connu de ce Genre Humain auquel il vouloit tant de bien.

Au reste, on ne doit pas s'attendre ici à une *Traduction* exacte, & qui ne fasse que rendre précisément le sens de l'Auteur. J'avertis d'avance, que je ne me suis point arrêté à ce scrupule-là: j'ai souvent étendu l'Idée; je lui ai donné le peu d'enjoûment dont je fus capable; enfin, sans aller contre l'intention de l'Original, je n'ai pas laissé, quelquefois de le commenter. C'est donc, une Paraphrase, direz-vous: pardonnez-moi:

moi; c'est une Traduction libre; & si vous n'aimez que les *Versions* scrupuleuses, je ne vous conseille pas de lire celle-ci.

Avant de finir cette Préface, je suis obligé d'avouër naturellement que l'Utopie Françoise m'a coûté beaucoup de peine & de travail soit l'affectation du Latin qui, selon moi, n'est rien moins que Ciceronien; soit mon ignorance, j'ai trouvé dans mon chemin, des endroits qui m'ont tenu long-tems. Je me suis débarassé de ces brossailles le mieux que j'ai pu: mais je n'oserois répondre que j'aie attrapé par tout la pensée de mon Auteur; je crains d'avoir quelquefois deviné: c'est au Lecteur habile & curieux à s'en éclaircir.

Comme les Figures sont à la mode; & qu'elles font plaisir à un certain genre de Lecteurs, l'Imprimeur qui n'épargne rien pour ses Impressions; & dont le principal

But eſt de ſe conformer au goût du Public, a eu ſoin d'en embellir ſon *Utopie.* Ainſi, par ces Tailles-douces qui repreſentent les ſujets les plus interreſſans du Livre, on pourra, de tems en tems, ſe délaſſer de l'attention, & ſe divertir agréablement les yeux. Les Eſtampes ſervent auſſi à rappeller ce qu'on vient de lire & à le mieux inculquer dans la Memoire.



PRE-

PREFACE

DE

L'AUTEUR.

J'*Ai presque honte, Cher Ami,* (Pierre Gille) *de ne vous envoïer qu'au bout d'environ un an, ce petit Livre de* la République Utopienne. *Vous pensiez, j'en suis sûr, que cet Ouvrage-là ne demandoit pas plus de six semaines.*

Il y avoit fondement pour croire cela. Vous saviez que n'aïant besoin ni de plan ni de stile, le travail ne pouvoit pas être pénible, & qu'il ne demandoit pas de grans efforts. Il ne s'agit point ici d'éloquence. Pourvu que je raporte fidélement les conversations que nous avons eu vous & moi sur cette matiére avec nôtre Raphaël, c'en sera assez: cet illustre Raphaël, qui, outre son Latin & son Grec, a un talent si heureux pour s'énoncer sans préparation! Puis-je mieux faire que de m'en tenir à ses expressions finement négligées? Plus j'imiterai cette belle simplicité, plus j'aprocherai de mon but qui est uniquement de ne point mentir.

J'a-

J'avouë, Monsieur, que cette grande avance, m'a, non seulement beaucoup abregé le chemin, mais que même elle m'a presque aplani toute la difficulté. Sans cela, le projet & l'exécution d'un tel dessein auroient demandé du tems & de l'art, même à un bel esprit & à un Savant. Si on vouloit m'obliger à traiter ce Sujet-là avec autant de bien dire que de verité, je n'aurois pu fournir ni le loisir, ni la meditation. Mais, puisque, déchargé d'une peine infinie, je n'ai qu'à écrire nos Conférences Philosophiques, ce n'est pas une grande affaire.

Avec tout cela, Monsieur, vous devez pourtant me tenir quelque compte de ce que je vous adresse. Il est vrai que l'Ouvrage est peu de chose: mais d'un autre côté mes occupations ne me permettoient guère de l'entreprendre. L'Administration de la Justice me dissipe extremément, & m'ôte presque tout entier à moi-même. Il faut citer les Parties, entendre leurs raisons, les accommoder, les juger, cela, comme vous pouvez croire, fait couler bien des heures. D'ailleurs, il y a les visites de devoir ou d'affaires. Enfin, quand j'ai donné presque tout le jour aux autres, quand je l'ai passé hors de chez moi; me livrant le soir à ma famille, il ne me reste aucun loisir pour l'Etude.

Car

Car est-on revenu chez soi ? Il faut faire compagnie à une Epouse, parler à des Enfans, s'entretenir avec des Domestiques. Pour moi je mets tout cela entre les affaires quand on ne sauroit s'en dispenser. Or la chose est indispensable, à moins que vous ne vouliez être étranger dans vôtre Maison. Ma Morale est que nous ne pouvons nous appliquer trop à nous rendre très-agreables à ceux avec qui la Nature, le hasard, ou nôtre propre choix nous fait vivre: à condition, neanmoins, de ne pas les gâter par le trop de douceur, & de ne point nous assujettir à nos Domestiques par un excès d'indulgence.

Dans ce que je viens de vous marquer, Monsieur, nôtre courte Durée s'écoule; les Jours, les Mois, les Années, tout s'envole. Où trouver donc du tems pour le métier d'Ecrivain? Je ne vous ai encore rien dit du sommeil ni de la table: le sommeil consume presque la moitié de la Vie; & beaucoup de Mortels, soi croïant animez par une Intelligence, mettent autant de tems à la pâture *qu'au dormir.*

C'est sur ces deux besoins de l'Animal Humain, que je dérobe, que je gagne quelque loisir. Comme cette aquisition-là est fort petite, je ne saurois avancer qu'en tortuë:

mais

mais, à la fin, je ne laisse pas d'attraper le but.

J'ai donc fini nôtre Utopie; *& en vous l'envoiant, Monsieur, je la soûmets à vôtre examen. Lisez-la, je vous prie, avec attention; & en cas qu'il nous soit échapé quelque chose, vous aurez la bonté de m'en avertir. Je ne me defie pas ici tout à fait de mes forces. Ah s'il avoit plu au Ciel me donner autant de génie & d'érudition que de memoire. Je ne présume pourtant pas assez de ma* faculté retentive *pour croire que je n'ai rien oublié. Mon Jean Clement, qui, comme vous savez, Monsieur, écoutoit nôtre Conversation; &,* par parenthese, *je serois fâché de ne point appeller ce garçon-là à toute Conférence fructueuse, tant j'espere de son esprit depuis ses progrès dans les Langues savantes. Ce Jean Clement donc, m'a causé un grand scrupule de Savoir. Autant qu'il m'en souvient,* Hythlodée *prétend que ce Pont* Amaurotique *qui est caché, & comme submergé dans la Riviere* d'Anidre *a cinq cens pas de long: Monsieur le Docteur Jean fait d'un seul coup à ce pauvre Pont une* rognure *de deux cens pas, alléguant pour raison, que, dans cet endroit-là, le Fleuve n'a que trois cens pas de largeur.*

Obligez-moi, Monsieur, de fouiller un peu dans vôtre mémoire sur ce sujet-là. Si l'opinion Geographique de mon Clement vous paroit la meilleure, je baisserai la lance, & je me confesserai vaincu. Si vous ne pouvez-vous souvenir de la chose, je m'en tiendrai à mon premier sentiment parce que je ne croi pas m'abuser. Je ferai de mon mieux afin que la Verité seule entre dans le livre: mais quand il se rencontrera quelque chose de douteux, je basarderai plutôt une fausseté que de mentir, préferant alors l'honnête homme à la prudence.

Ce mal-ci n'est pourtant pas incurable; il est même facile d'y remedier. Ce seroit d'en parler ou d'en écrire à nôtre ami Raphaël. Encore une raison vous y engage; c'est qu'il se presente une autre difficulté; je ne sai à qui de nous trois je dois m'en prendre. Ni vous ni moi ne pensames à demander en quel endroit de ce Nouveau Monde l'Utopie *est située; & Raphaël ne s'avisa point non plus de nous aprendre cette particularité qui, néanmoins, est essentielle. Je souhaiterois, aux dépens de ma bourse, qu'on n'eût point oublié cette circonstance-là.*

Il m'est honteux de ne connoître pas la Mer où est placée une Ile de laquelle j'ai tant de cho-

choses à conter. D'ailleurs, quelques-uns de nos Gens ont envie d'entreprendre ce voïage de long cours. *Entre autres, il y a un saint homme de Dieu, & Theologien de métier, dont le cœur & les entrailles sont tout en feu pour aller en* Utopie. *N'allez pas vous imaginer, Monsieur, que ce soit la curiosité de voir les nouvelles découvertes qui le possède & qui l'enflamme. Rien moins : ce n'est que le zèle du* SANCTUAIRE. *Aïant apris qu'on a planté heureusement nôtre Religion dans cette Contrée aveugle, il voudroit y être déja pour cultiver, pour augmenter ce nouveau Champ du Seigneur. Pour pouvoir faire cette bonne Oeuvre avec Vocation requise, nôtre Apôtre brigue à Rome le titre de Missionnaire, & l'Evêché d'*Utopie. *Il ne se fait point un scrupule d'emploïer les prieres & les suplications pour obtenir cette Prélature toute neuve : il regarde comme une ambition sainte & méritoire d'aspirer à l'Episcopat, non par les motifs ordinaires qui sont Honneur & Profit ; mais pour la gloire du Très-Haut, & pour le Salut des Ames.*

Je vous prie donc, Monsieur, mon cher Ami, de vous adresser à Hythlodée,

soit

soit de vive voix, si la commodité le permet, ou par lettres. Tâchez qu'il n'y ait rien de faux dans mon Ouvrage; & que le Lecteur y trouve tout le Vrai qu'il est en droit d'y chercher. Mais je ne sai s'il ne vaudroit point mieux faire voir le livre à Hythlodée; *car personne n'est plus capable que lui de le corriger, & il ne peut le corriger qu'en le lisant. De plus, vous pourrez connoître par ce moïen-là si l'Ouvrage ne lui cause point quelque chagrin: car s'il est dans le dessein de faire imprimer sur la même matiere, peut-être se fâcheroit-il de ce que je l'ai prévenu; & effectivement, en publiant la République d'*Utopie, *je ne voudrois pas enlever à* Hythlodée *la fleur & l'agrément de la nouveauté touchant l'Histoire qui doit sortir de sa plume.*

A vous parler franchement, Monsieur, je ne sai pas trop encore si je me résoudrai à abandonner cette Production à la Presse. Ce n'est pas une petite affaire de parler au Public. Le goût de Messieurs les Hommes est si bigarré; la bisarrerie & l'absurdité y prévalent; l'ingratitude s'y trouve communément; enfin, on est beaucoup plus heureux de n'avoir affaire qu'aux Esprits gais, agréa-

agréables, & qui ne demandent qu'à rire, qu'avec ces graves & importans Parnaſſiens *qui mettent leur Cervelle à la torture, pour inſtruire, ou pour divertir un Lecteur ingrat & dédaigneux.*

Pour continuer la Peinture de nôtre belle & digne Eſpèce, la plûpart des Hommes ſont plongez dans une ignorance craſſe, & quantité mépriſent le Savoir. Le Groſſier rejette comme une groſſiereté tout ce qui n'eſt point groſſier. Les Pédans, Nation ſourcilleuſe & inſuportable, regardent comme trivial tout ce qui n'eſt point exprimé en termes vieux & inuſitez. Les uns n'aiment que les Antiquailles, *les autres ne ſont charmez que de leurs idées. Celui-là eſt ſi bourru qu'il ne ſauroit ſouffrir aucun* badinage: *Celui-ci eſt ſi ſot, ſi fade que le ſel Attique lui fait mal au cœur. Quelques-uns ſont ſi enfoncez dans la matiere qu'ils craignent autant la fineſſe du diſcernement, qu'un homme, mordu d'un chien enragé, craint de faire le plongeon. Il y en a d'autres ſi changeants, que paſſant tout d'un coup, du blanc au noir, ils blâment debout ce qu'ils louoient aſſis. Que dirons-nous de ces Cenſeurs* Bachiques *qui, le verre à la main*

dans un cabaret, tiennent tribunal ouvert contre les Auteurs? Vous entendez ces Coureurs de bonne bouteille, d'un ton décisif, & comme avec une autorité de Magistrature, vous les entendez faire le procès aux Ecrivains du Tems : pas un qui ne reçoive sa condamnation suivant la phantaisie de ces Juges en buvette. *Bourreaux aussi bien que Juges, il n'est point de livre qu'ils ne pèlent poil à poil. Quant à eux, leurs têtes chauves font leur sûreté ; ils n'ont pas ce qui s'appelle un cheveu de* l'Honnête Homme. *Il se trouve, outre cela, des liseurs dont l'ame est si mauvaise, que quoiqu'ils aïent pris un extrême plaisir à l'Ouvrage, ils n'en ont pas plus de considération pour la personne de l'Auteur : savez-vous à qui je compare ces Ingrats? A ces Gloutons qui, après avoir été régalez à* bouche que veux-tu? *dès qu'ils se sentent l'estomac plein, se retirent au plus vîte sans remercier leur Hôte. Allez à present : invitez, sur vos frais, à un grand repas des hommes dont le palais est si peu uniforme, & qui reconnoissent si mal le bien qu'on leur fait.*

Cependant, Monsieur, faites, s'il vous plait, ma commission auprès d'Hythlodée :

je

je croi que ce sera le plus sûr, de le consulter plus d'une fois. S'il ne s'oppose point à l'Ouvrage, à present que me voila quite de la composition, & que je suis à la fin devenu sage; touchant ce qui concerne la Presse je suivrai les conseils de mes amis, & principalement le vôtre. Adieu, mon aimable Monsieur, je saluë Madame vôtre digne Epouse: continuez-moi vôtre amitié; car je vous aime plus que jamais.





ABRÉGÉ DE LA VIE DE THOMAS MORUS.

THOMAS MORUS naquit à Londres sur la fin du quinzième Siécle, c'est-à-dire en 1480. son Pere s'appelloit *Jean Moor*, & chez les Historiens Latins, *Joannes Morus*. Ce n'étoit pas une Famille célèbre; mais pour l'honnêteté, elle n'en cédoit à aucune d'Angleterre. Le Pere étoit pourtant Chevalier, & Conseiller du Roïaume. Un autre, s'expliquant autrement, dit que *Jean Moor*, ou *Morus*, étoit un des Juges de la Cour de Justice du Roi.

Nôtre *Morus* n'alla point chercher les Muses hors de son Païs; il fut élevé au Collége de *Saint Antoine*; & aparemment il y fit de belles & bonnes études. Un Auteur dit même, que ce jeune homme étoit d'un génie si heureux, qu'il aprit le

le Latin, & le Grec par sa propre industrie, & sans le secours d'aucun Maître. Le bon Dieu veuille préserver de ces Esprits précoces, les Régens & les Professeurs !

Soit seul, soit sous un bon Guide, *Morus* fit de si grans progrès que la réputation lui vint avant *la barbe*. Jean Morton, Cardinal & Archevêque de Cantorberi, aïant oui parler de cet Astre naissant, fut curieux de le connoître. Le Prélat mande le jeune homme : il l'examine, il l'étudie à fond ; & voïant qu'effectivement la Renommée, dont *l'Amplification* est la Rhétorique favorite, ne le flatoit point, il le prit chez lui. *Morus* passa-là quelque tems ; & le Primat, confirmé de plus en plus, qu'il s'étoit rendu le dépositaire d'un trésor, résolut de le faire valoir, le Cardinal Morton envoïa donc son Elève à Oxfort ; & ce fut comme un rare present qu'il fit à cette célèbre Université. En effet, *Morus* répondit parfaitement aux intentions, & aux espérances de son Patron : par la vigilance, par les soins de *Linacer*, son Tuteur, il avança rapidement dans le Grec sous le savant *Grosinus* ; & avec la même vîtesse, dans les autres Sciences,

 sous

ſous les plus habiles Profeſſeurs.

Notre Etudiant, bien exercé, bien fondé dans la lice du Savoir & de l'Erudition, revient à Londres; & dès qu'il fut ſur ce Théatre éclatant, il entama le grand Rôle auquel la Providence le deſtinoit. Il débuta par la *Plaidoirie*; & ſon éloquence, également nerveuſe & équitable, lui valut tous les Lauriers du Barreau. La Cour, informée de ce mérite ſupérieur ſe détermina tout d'un coup à le faire briller pour l'Utilité Publique. Le fameux & incomprehenſible Henri VIII. portoit alors la Couronne d'Angleterre, Couronne qui ſous le Règne tumultueux de ce Prince ſouffrit tant de mouvement & tant d'agitation. Un célèbre Hiſtorien nous aprend que nôtre *Morus* faiſoit figure dans les Parlemens. Parlant d'un Orateur; c'étoit dit cet Ecrivain, *Thomas Morus, qui commença de faire connoître ſon habileté, & ſon affection au ſervice du Roi, dont il éprouva tour à tour dans la ſuite, & la reconnoiſſance tant qu'il eut de la ſoumiſſion; & la vangeance, lors qu'il refuſa d'obeïr.*

Le Monarque apella donc l'Avocat *Morus*, & s'en ſervit dans les hauts Emplois. Maître des Requêtes, Chevalier,

Tré-

Tréſorier, Chancelier dans le Duché de Lancaſtre, ce furent là les quatre premiers degrez, & comme les quatre fondemens de l'élévation, & de la fortune de *Morus*. Le Roi, découvrant, de plus en plus, le profond mérite de ſa nouvelle Creature, lui confia les Ambaſſades les plus importantes, ſavoir celle de la Cour Imperiale, & celle de France.

Mais entrons dans le fort & dans le plus beau de ſa Carriére. Thomas Wolſey, ce fameux Cardinal de fortune, qui viſoit à la Tiare, & qui avoit ſi bien établi ſon crédit, que Charles-Quint même, ſe qualifioit *ſon Fils*, Thomas Wolſey, dis-je, éprouvant le Sort commun aux plus Grans comme aux plus petits, perdit ſa Grandeur, ſon Eminence avec la Vie, & s'en alla porter chez les Morts ſon deſſein ambitieux de Papauté. Voici quelques circonſtances hiſtoriques de la diſgrace de cette Eminence. „ Nous avons laiſſé, ce ſont les Pa-
„ roles de l'Hiſtorien, le Cardinal de Wol-
„ ſey au retour de la viſite qu'il rendit
„ au Roi, en la compagnie du Cardinal
„ Campegge, dans l'eſperance de con-
„ ſerver les bonnes graces de ſon maître,
„ nonobſtant la haine de ſes envieux, &

„ le ressentiment d'Anne de Boleyn. Il
„ ne demeura pas longtems dans cet é-
„ tat. Le tems de sa ruïne étoit arri-
„ vé : & selon toutes les apparences les
„ caresses du Roi étoient le dernier mou-
„ vement d'une affection qui s'en alloit
„ finir. Comme il se fut presenté afin
„ de presider aux seances de la St. Mi-
„ chel, en qualité de Grand Chancelier,
„ les Ducs de Nortfolk & de Suffolk
„ vinrent de la part du Roi lui redeman-
„ der le Seau. D'abord il ne voulut
„ point s'en dessaisir, & fit valoir les ter-
„ mes des Lettres patentes que le Roi lui
„ en avoit accordé pour toute sa vie.
„ Les Deputez s'en retournerent avec
„ cette réponse : mais sur un second or-
„ dre qu'ils lui aporterent le lendemain
„ de la main du Roi, il obeït. Le Seau
„ fut offert à Warham, Archevêque de
„ Cantorbery, qui l'avoit eu auparavant.
„ Il sembloit que la fortune se repentoit
„ de l'injustice qu'elle lui avoit fait, &
„ qu'elle vouloit lui restituer un emploi,
„ qu'elle lui avoit ravi pour le donner à
„ Wolsey. Mais Warham fit paroître,
„ en le refusant, autant de moderation
„ qu'il en avoit témoigné lorsqu'il s'en
„ étoit dessaisi : soit que sa vieillesse le
„ de-

„ degoûtât des affaires, soit qu'il en pre-
„ vît de fâcheuses, dans lesquelles il ap-
„ prehendât de s'embarasser. Quoi qu'il
„ en soit, il pria le Roi de le dispenser
„ d'un emploi desormais trop penible
„ pour lui ". Henri VIII. ne trouvant personne plus propre à remplir dignement ce premier Poste du Roïaume, que *Morus*, ne balança point à l'y élever: cet événement arriva le 25. Octobre 1531. la 21. année du Règne de ce Maître Monarque. *Morus* prit une route tout opposée à celle de son Predecesseur. Wolsey avoit administré sa charge avec fierté, avec hauteur, avec dissimulation; enfin, avec une conduite qui faisoit peu d'honneur au *Caractere Sacerdotal*. *Morus*, Chancelier, fut comme les antipodes de cet orgueilleux Prélat. Droit, franc, sincére, affable, fidèle; marquant de la bonté à tout le monde, même aux plus petits. Cet illustre Magistrat étoit d'une exactitude admirable dans l'exercice & dans les fonctions de son auguste Emploi. Les affaires n'étoient jamais ni suspenduës, ni accrochées au Tribunal de la Chancelerie: on y étoit sûr d'être vuidé au plûtôt, & d'avoir justice sur le bon Droit. Enfin nôtre *Morus* avoit

de vives & pénétrantes lumiéres, une grande justesse de discernement, & une integrité incorruptible. Oh, que ne puisse être-là le portrait au naturel de tous les Officiers de *Judicature* pendant nôtre Génération! l'Injustice, la Violence, l'Oppression ne profaneroient pas si souvent le sacré Temple de Thémis.

Morus étoit d'un desinteressement qui alloit jusqu'à l'excès. Un jour ses Fils se plaignant à lui de ce que dans sa haute Elevation, il ne leur procuroit aucun avancement; *Mes Enfans*, répondit-il, *Catoniquement*, ou plutôt Chrétiennement, *laissez-moi rendre justice à tout le monde: il y va de vôtre gloire, & de mon Salut: mais ne craignez rien: il vous restera toûjours le meilleur partage, la Bénédiction du Ciel, & celle des hommes.* Tous ceux qui sont au haut de la Roue heureuse ne pensent pas de même; & le Pape Alexandre VIII. qui disoit si tendrement, si paternellement à sa Famille *Nepotique*, *il n'y a point de tems à perdre, hâtez-vous; il est vingt-trois heures & demie sonnées*, ce Saint Pere, tout-à-fait bon selon *la Chair & le Sang*, avoit bien d'autres sentimens que nôtre Chancelier.

C'est

C'eſt une fatalité que les Hommes les plus utiles à la République, ſont ceux dont elle eſt privée le plutôt. Je pourrois en raporter des exemples : mais tenons-nous en à nôtre *Morus*. Cet habile Miniſtre, prévoiant, par ſa pénétration ordinaire, qu'il alloit s'élever un furieux Orage entre les Cours d'Angleterre & de Rome, réſolut de le prévenir, & de ſe mettre à couvert. Il va donc trouver le Roi, à une de ſes Maiſons de plaiſance, nommée York, aujourdhui le Palais de Whitehall. Là *Morus* remit le Grand Sceau entre les mains de ſon Maître, il renonça au *Chancellariat*. Il avoit déja fait pluſieurs tentatives pour ſe faire décharger de ce noble fardeau : mais toutes ces demarches avoient été inutiles *Morus* repréſentoit au Prince, que ſa mauvaiſe ſanté ne lui permettoit pas de bien remplir ce premier Poſte de la Juſtice : mais le Monarque, le croïant, ou faiſant peut-être ſemblant de le croire encore aſſez vigoureux, l'encourageoit toujours à ne pas quitter. Effectivement *Morus* ne manquoit pas de forces : mais il alleguoit ſes infirmitez comme la raiſon la plus plauſible, & la meilleure pour cacher ſes ve-

ritables motifs. On pretend qu'il en avoit deux secrets. Le premier, c'est que connoissant l'humeur du Roi, il prevoioit bien que ce Monarque ne demordroit jamais de son Instance à la Cour de Rome; & comme d'ailleurs, le Chancelier étoit sûr que la Cour Papale ne tiendroit pas moins de son côté, *Morus* regardoit la Rupture prochaine comme infaillible. Ce Grand Homme n'étoit pas un Approbateur, ou pour mieux dire, un adorateur aveugle du Souverain Pontificat, mais il croïoit de bonne foi que ce seroit un Schisme de se separer du Saint Siége. De plus la Maison de *Boleyn* lui étoit fort opposée, & le Pere de la Maitresse Roïale ne faisoit qu'épier une occasion favorable pour le ruiner: cette occasion-là se trouvoit justement dans les Amours de *Henri*; & *Morus* craignoit avec raison qu'elle ne reüssît pour sa perte. Il avoit donc une grande impatience de se mettre à couvert d'un si grand danger. L'Ambition & la brigue n'avoient eu aucune part à son Elevation; le seul merite la lui avoit procurée: il avoit exercé sa dignité avec un parfait desinteressement; ainsi n'aïant rien à se reprocher, il se faisoit un plaisir de sa demission. Il se trom-

trompa néanmoins : ſa precaution n'eut pas le ſuccès qu'il ſe promettoit ; & voulant conjurer l'orage, il l'attira ſur lui. On ne peut, ſans faire injuſtice à ce Miniſtre, qui étoit, ſans doute, d'un merite des plus extraordinaires, lui reprocher d'avoir pris le vrai chemin de la Prudence. Mais enfin, la deſtinée eſt inevitable ; & *Morus* en eſt un grand exemple. Si ce qu'on rapporte de la converſation qu'il eut avec ſa femme & ſa fille, après avoir rendu le Seau, ſe pouvoit confirmer par toute la Foi Hiſtorique : on ne pourroit s'empêcher de convenir que *Morus* étoit infiniment au-deſſus du Vulgaire : mais en même tems on a quelque ſujet de lui reprocher que pour un Philoſophe il pouſſa la raillerie trop loin.

Aïant remis ſon haut Emploi entre les mains du Maître, il ſortit auſſitôt de Londres avec ſa famille ſans marquer la raiſon d'un depart ſi precipité ; & ſe retira à ſa Maiſon de Chelſey. Le jour ſuivant il entendit devotement la Meſſe, à ſon ordinaire ; & le Service Divin étant fini, il paſſa par la Place de ſa Lady, & lui dit, *Madame, Mylord eſt parti.* C'étoit une convention bien arrêtée, & bien pratiquée entre l'Epoux & l'E-

pouse que toutes les fois qu'ils étoient ensemble au Temple, & que Mylord partoit le premier, l'Ecuïer de la Maison alloit annoncer cette Nouvelle à la Dame pour l'engager à lever le piquet. Madame *Morus* qui connoissoit à fond l'humeur de son Mari, crut qu'étant dans sa bonne humeur ordinaire, il badinoit, & vouloit se réjouir à ses depens : sur ce prejugé-là, *Mi-Lady* ne branla point de sa place. Sa devotion finie, elle revient chez elle; & aïant sû de son Mari qu'il n'étoit plus Chancelier, elle fit des cris comme une furieuse & comme une folle. *Morus*, bon Philosophe, appella sa fille : je vous prie, lui dit-il, de regarder un peu si les habits de vôtre Mere ne la blessent point; car elle crie comme si son corps, ou si son habit la pressoient si fort qu'elle fût sur le point d'étouffer.

Sur ce sujet-là, l'Ex-Chancelier donna cours à son humeur naturellement fort enjoüée : Il lui échappa même de certaines saillies qui n'étoient pas trop de sa gravité : on ne s'en accommoderoit point du tout dans nôtre tems; le bon goût, *Dieu merci*, a gagné le dessus. *Morus*, peu de tems après sa chute volontaire, con-

congedia toute sa famille Domestique. Il avoit un Bouffon ; c'étoit la mode chez les Grans : Il le donna au Maire de Londres ; à condition qu'il le garderoit pour lui ; & que dans son Testament il en feroit un heritage pour ses Successeurs. On auroit dit qu'il vouloit designer les travers d'Esprit de ce Magistrat. Par là sa Maison devint à rien : mais il avoit pour bonne & solide ressource sa Philosophie qui ne l'abandonnoit point. Se voïant dechargé des affaires Publiques, il prit le parti de vivre philosophiquement sur sa Terre de *Chelsey* qui ne lui rapportoit pas plus de quinze cens livres de rente. Sa fille lui disant, *hé, mon cher Pere, comment pourrons-nous vivre avec si peu de bien ! Point d'inquietude, ma chêre Fille,* répondit-il, *le Ciel y pourvoira ; & nôtre pis aller est de chanter aux Portes pour demander l'aumône.* Il dit cela avec enjoüment : mais on doutoit un peu que sa gaïeté fût sincere. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de croire que nôtre *Morus* avoit aquis, à force de philosopher, un vrai mépris pour toutes les choses de la Vie. Il oublioit quelquefois la gravité *Socratique* ; mais il falloit le pardonner

à

à son humeur, naturellement tournée à la raillerie. D'ailleurs, à force de philosopher, il s'étoit fait une Ame vraiment tranquille. Son étude favorite étoit la Morale; & ce fut par cette belle route qu'il avança si fort dans le mépris de la Vie. Jamais peut-être n'y a-t-il eu de Mortel plus disposé à mourir agreablement. *Morus* composa quelques Ouvrages moraux: Il en envoïa quelques-uns à son cher Erasme, & à Warham: Il n'oublia pas d'instruire sa Posterité sur cette matiere importante: mais ses Enfans n'avoient pas besoin de leçons là-dessus; leur Pere les moralisoit assez par ses Exemples admirables.

Pour revenir à la demission volontaire de *Morus*, la maniere dont le Roi la reçut est assez équivoque. Savoir, si le Monarque accepta d'abord la *Demission*, ou s'il fit quelque difficulté de la recevoir, c'est ce qui ne se dit point. Il pourroit bien être que Henri VIII. qui connoissoit la fermeté inébranlable de son Chancelier; & qui, par-là, avoit sujet de craindre qu'il ne traversât son dessein amoureux, se félicita secrétement de sa retraite.

Autre controverse historique. Combien

bien de tems nôtre *Morus* mania-t-il le Grand Seau? Plus de deux ans & demi, ſuivant une ſuputation Chronologique; & il ne ſe démit que le 16. Mai de la 24. année du Règne de Henri. Selon un autre calcul, il en va bien autrement. *Morus* abdiqua ſa Dignité dès l'Année ſuivante de ſa promotion, c'eſt-à-dire en 1532. Quelle contrarieté! Comment l'ancienne Hiſtoire ne ſeroit-elle pas toute couverte de ténèbres; comment ne ſeroit-ce pas un vaſte Champ ſemé de *Pyrrhoniſme*, puis qu'il n'y a pas même de certitude dans le raport, ou du moins dans les époques des Faits éclatans du ſeizième Siécle?

Quoiqu'il en ſoit de la varieté en queſtion, *Morus* ne ſe fut pas plutôt rendu à ſoi-même, qu'il penſa à faire ſon Epitaphe, & l'envoïa pour la faire imprimer, à ſon cher Eraſme, qui étoit alors à Bâle. Quelques-uns prétendent qu'il avoit compoſé cette Epitaphe, étant encore Chancelier, & que même, elle étoit déja gravée ſur le Tombeau qu'il avoit fait conſtruire dans ſon Egliſe Paroiſſiale de *Chelſey*, & dans laquelle Sépulture il eſperoit bien ſuivre ſon Epouſe, qui avoit pris le devant, & précéder

tout

tout le reste de sa Famille. Enigme difficile, & dont j'ignore le mot.

L'Epitaphe de *Morus*, est le Sommaire de sa belle Vie jusqu'à sa disgrace; Et comme cette Epitaphe est fort curieuse, je la donnerai en original, pour faire plaisir aux Doctes.

THOMÆ MORI

EPITAPHIUM.

Thomas Morus urbe Londinensi familiâ non celebri sed honestâ natus, in literis utcunque versatus, cum & causas aliquot annos juvenis egisset, in Foro, & in Urbe suâ pro Sbyreno jus dixisset, ab invictissimo Rege Henrico VIII. (cui uni Regum omnium gloria prius inaudita contigit, ut fidei Defensor, qualem & gladio se & calamo verè præstitit, meritò vocaretur) ascitus in Aulam est delectusque in Consilium, & creatus Eques, Proquæstor primùm, post Cancellarius Lancastriæ, tandem Angliæ miro Principis favore factus est. Sed interim in publico Regni Senatu lectus est Orator populi, prætereà Legatus Regis nonnunquàm fuit, aliàs

aliàs alibi, postremò verò Cameraci, comes & collega junctus Principi Legationis Guthberto Tunstallo, tum Londinensi, mox Dunelmensi Episcopo, quo viro vix habet Orbis quicquam eruditius, prudentius, melius. Ibi inter summos Orbis Monarchas rursus refecta fœdera redditamque mundo diu desideratam pacem & lætissimus vidit, & legatus interfuit:

Quam Superi pacem firment faxintque perennem!

In hoc officiorum vel honorum cursu cum ita versaretur, ut neque Princeps Opt. operam ejus improbaret, neque nobilibus esset invisus, neque injucundus populo, furibus autem, homicidis, hæreticisque molestus; pater ejus tandem Johannes Morus Eques, & in eum Ordinem Judicum à Principe cooptatus, qui Regni Consessus vocatur, homo civilis, innocens, mitis, misericors, æquus, & integer, annis quidem gravis, sed corpore plusquam pro ætate vivido, postquàm eò perductum sibi vidit, ut filium videret Angliæ Cancellarium, satis in terrâ jam se moratum ratus, libens migravit in cœlum. At filius defuncto Patre, cui quamdiu supererat comparatus, & juvenis vocari consueverat, & ipse quoque sibi videbatur, amissum jam Patrem requirens, & editos ex

se

se liberos IV. & Nepotes XI. respiciens, apud animum suum cœpit persenescere. Auxit hunc affectum animi subsecuta statim, velut adpetentis senii signum, pectoris valetudo deterior. Itaque mortalium harum rerum satur, quam rem à puero ferè semper optaverat, ut ultimos aliquot suæ ætatis annos obtineret liberos, quibus hujus vitæ negotiis paulatim subducens, futuræ posset immortalitatem meditari. Eam rem tandem, (si cœptis annuat Deus) *indulgentissimi Principis incomparabili beneficio resignatis honoribus impetravit, atque hoc Sepulchrum sibi, quod mortis eum nunquam cessantis adrepere quotidiè commonefaceret, translatis hûc prioris uxoris ossibus, extruendum curavit. Quod ne superstes frustra sibi fecerit, neque ingruentem trepidus mortem horreat, sed desiderio Christi libens appetat, mortemque ut sibi non omninò mortem sed januam vitæ felicioris inveniat, precibus eum piis, Lector optime, spirantem precor, defunctumque prosequere.*

Je ne puis, néanmoins, omettre la reflexion qu'un fameux Auteur fait sur cette pièce funebre. Mais, dit-il, il survint un changement afreux dans cette felicité que ce grand Homme se promettoit : au lieu de ce Tombeau honorable qu'il avoit

fait

fait élever, dans l'esperance qu'on l'y porteroit avec honneur, & que ses cendres y reposeroient en paix, il lui échut une Sépulture ignominieuse; en cela le jouët de la Fortune, la victime de la fureur du Roi; & d'ailleurs méritant, par son innocence, & par ses services, une fin aussi glorieuse, qu'un Tyran la rendit infame.]

Nous voici, enfin, à la Catastrophe de *Morus*: elle arriva environ trois ans après sa Démission; & pour faire plaisir aux Lecteurs, s'il y en a quelques-uns, qui ne soient point instruits de cet événement tragique, en voici le sujet. Henri VIII. devient épris des charmes d'Anne *Boleyn.* Les Rois ne portent pas le Diadème sur le Cœur, ils le portent sur le Front: ce Bandeau sacré ne les affranchit pas d'inquiétude; mais il les rend encore moins invulnérables, aux traits empoisonnez du petit Dieu d'Amour. Il en a coûté bien des fois du Scandale, & même du Sang, de cette affaire-là: mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

Mademoiselle *Boleyn*, sur qui, apparemment, la Majesté Amante n'avoit nul dessein de Sacrement, se mit en tête de se *Roïaliser*, & fit la fiére dans toute la force de l'apparence. Je ne veux pas dire,

re, pourtant, que la Vertu d'Anne ne fût point réelle. La Sagesse d'une femme tentée, est ordinairement fort équivoque. Devenir Maitresse de Monarque c'est un doux & puissant attrait: combien de Nymphes ont succombé à l'éclat du *Trident?* Avec tout cela, rendons justice au beau sexe; il est plus de *Lucrèces* qu'on ne s'imagine, & qui, même, se poignarderoient avant le Viol, si elles avoient à portée *l'outil meurtrier*. Et quant aux Conquérantes Roïales, n'en a-t-on pas vû repousser tous les assauts, preférer constamment à une faveur toute puissante, leur honneur & leur chasteté; enfin, n'en a-t-on pas vu vaincre & triompher heroïquement dans *la Défensive amoureuse?* Témoin la vertueuse Princesse de Condé avec Henri IV. Ce Prince fut surnommé *le Grand*; & il avoit justement aquis, par ses travaux & par ses victoires ce titre superbe: mais en verité, ce Roi de France, aussi-bien que d'autres Princes, ne pouvoit être plus petit par l'endroit d'une certaine sensibilité: il est vrai qu'il n'étoit nullement dur pour son Peuple. Mais j'oublie que je fais l'Historien; retournons sur nos pas.

Quel

Quel que fût le motif de la résistance d'Anne *Boleyn*, cette Beauté recula de si bonne foi, ou si adroitement qu'elle piqua son Amant, & l'enflamma à ne se plus posseder. Ce Prince, qui vouloit terriblement ce qu'il vouloit, resolut de faire tout pour la jouïssance, & pour la possession, falut-il partager, son Trône avec sa Maîtresse. En execution d'un dessein si extraordinaire, Henri pensa à répudier Catherine d'Arragon, sa Femme légitime. L'entreprise ne pouvoit être plus épineuse. La Reine étoit Tante de l'Empereur Charles-Quint, & conséquemment bien appuïée. Cet obstacle, quoiqu'apparemment invincible, ne rebute point le Monarque passionné. Il s'adresse confidemment à la Cour de Rome & demande le *Divorce* avec autant d'assurance, que si sa Cause étoit infaillible. Sur quoi fondé? Oh le voici. Catherine avoit épousé en premiéres Nôces, le Prince Artus, Frere aîné de Henri: ce Mariage ne fut point consommé, ce qui se prouva mieux que celui de Louïs XII. Roi de France, avec Jeanne, Fille de Louïs XI. de fine, d'active, d'ambitieuse, & de tyrannique Mémoire. Henri VII. voulut donc, que son second Fils,

&

& son Héritier présomtif, épousât la Veuve vierge & pucelle de son Ainé; & la Dispense *Romainement* Pontificale calma les Consciences sur l'horreur de l'Inceste.

Henri VIII. avoit vécu tranquilement avec sa Belle-Sœur, metamorphosée en Epouse: il en avoit eu même une Fille, qui après la mort prématurée d'Edouard VI. son Frere, règna sous le nom de Marie, au grand malheur des Protestans. Tout d'un coup Cupidon s'érige en Casuiste; le Fils de Vénus est de tout métier. Le Roi commence à ouvrir les yeux sur sa *Situation Conjugale*; & se croïant, ou faisant semblant de se croire dans *la Voïe Infernale*, il supplie humblement, religieusement le Pape, de mettre son Ame en repos; & de rompre un lien criminel qui le faisoit trembler pour son salut. Qui croiroit que l'Amour libertin pût operer une si belle Conversion? Dieu se sert de tout; & souvent le Diable, sans le savoir, tout rusé Diable qu'il est, travaille pour le *Paradis*.

Cependant, le Monarque, aussi pénitent de son Mariage, qu'il a de confreres, ne put obtenir son absolution. Le Saint Pére se déclara hautement pour la

Rei-

Reine ; & d'ailleurs, sollicité puissamment par Charles-Quint, il confirma l'union de cette Princesse avec sa Majesté Britannique. Le Roi n'avoit garde d'aquiescer : son scrupule le *poignant* toujours plus avant, il n'eut point de foi pour la Decision du Saint Siége, & il regarda le Pape comme partial, & comme son ennemi. Henri ne laissa point de continuër sa poursuite : mais voïant qu'il n'avance rien, l'impatience le prend. Quelle impatience? de se voir délivré du remors, & du ver rongeur de l'Inceste? Ce Prince assuroit que *Oui*, & on devoit le croire charitablement. Ce qui est hors de contestation, c'est que le Monarque, de sa propre autorité, & independemment du Souverain *Dispensateur*, donna *la Lettre de Divorce* à la Reine son Epouse ; & convola, au plus vîte, sur les ailes du *Sacrement*, entre les bras de sa Maîtresse.

Quand la nouvelle en fut arrivée à Rome, quel scandale ! quelle fougue de zele ! quelle indignation Apostolique ! C'étoit effectivement, donner une furieuse entorse au *Vicariat Divin* ; car au Pape seul c mme Lieutenant Général du Ciel, appae nt le Droit *de desunir*, *de séparer*

ce que Dieu a joint. Le Saint Pere ne se laissa pourtant point d'abord transporter au feu d'Elie : il emploïa les exhortations pastorales, & les remontrances paternelles. Mais voïant que le Cœur Roïal ne se laissoit point amollir, & que Henri perséveroit dans sa rebellion contre le Chef Visible de l'Eglise, il lança sur cette Tête Sacrée la foudre de l'Excommunication, sa Sainteté fit present à Satan de l'Ame du Monarque.

Mal en prit à l'Homme de Dieu ; l'Arme Spirituelle éclata, & ne blessa que lui. Le Roi se dépite ; il ne veut plus reconnoître l'Autorité Suprème & Divine du Saint Siége ; il secouë le Joug Papal. Cette Rupture commençoit à être à la mode ; & plusieurs Princes d'Allemagne avoient déja franchi le pas. C'étoit cette raison-là même, qui devoit retenir le bras du Saint Pére, qui devoit l'engager à modérer sa fureur apostolique. En effet, outre que l'Angleterre étoit dans la Catholicité un des beaux Fleurons de la Tiare, ce Roïaume avoit encore cela de particulier, qu'il étoit tributaire du Prince des Apôtres, & qu'il lui païoit tous les ans ce qu'on apelloit le Denier de Saint Pierre.

Sans

Sans doute, *le Pape* n'auroit jamais prévû que son Tonnerre ne causeroit du ravage que dans son Empire. Il comptoit aparemment, sur la superstition, & sur la resistance des Anglois : il se flatoit que ces Sujets, étant dispensez de leur serment, se separeroient de leur Maître comme d'avec un homme destiné *Papalement* à la Damnation. Il se mécomptoit fort le bon Saint Pére : les Anglois s'en tinrent inviolablement au Lien qui, fondé en *Autorité Divine*, unit une Nation avec son Prince Naturel. Henri VIII. retranché de l'Eglise comme un Membre pourri, rebelle au Saint Siége, ennemi déclaré du Pape; Henri VIII., dis-je, trouve dans son Etat la même obeïssance, la même soumission qu'on lui rendoit auparavant. Ce Monarque, le plus absolu, peut-être qui ait jamais occupé le Trône d'Angleterre; & qui sous l'ombre, sous l'image de la Liberté, gouvernoit despotiquement, ce Monarque fit confirmer par *le Corps Representatif* tout ce qu'il avoit fait; & de plus le Parlement le déclara *Chef de l'Eglise*.

J'ai laissé longtems *Morus* en repos;

ramenons-le ſur la Scène. Le Roi, ſe doutant, apparemment bien, que ce grand homme n'approuvoit point la Révolution, & ne déſirant peut-être rien plus que d'avoir pour ſoi un ſuffrage de ſi grand poids, prit une meſure juridique pour s'éclaircir ſur la penſée, & ſur les intentions de ſon Ex-Chancelier. On cite *Morus* à *Lambeth*, Maiſon de plaiſance du Primat.

Il y comparoit devant l'Archevêque de Cantorberi, le Lord Chancelier, & le Secrétaire Cromwel. Celui qui préſidoit à ce petit Tribunal ordonna gravement à *Morus*, de prêter ſerment touchant la *Suprematie* du Roi, & de ſes Succeſſeurs, dans l'Egliſe *Anglicane*. *Morus* rejettant la *Sommation*, dit que ſa Conſcience ne lui permettoit point ce qu'on exigeoit de lui, & il déclara nettement qu'il ne reconnoîtroit jamais le Roi pour le Pape du Roïaume. Sur cette Réponſe, *Morus*, comme criminel de Haute Trahiſon, fut condamné à perdre tous ſes biens, toutes ſes Dignitez, & à ſouffrir une Priſon perpetuelle.

On le mena, donc, à la Tour; & il y demeura tranquillement une année. Au

Au bout de ce tems-là le Prisonnier fut tiré de la Forteresse de Londres; & on le conduisit à pié devant les Commissaires, ou Juges, qui, aïant été nommez par le Monarque pour cette affaire-là, n'étoient apparemment guére disposez à faire grace. *Morus* marchoit vers le lieu de son Jugement, apuïé sur son bâton; tant la longueur du chemin le fatiguoit: mais en même tems, il faisoit voir une contenance ferme, un visage serain & assuré. Quand il fut devant le Tribunal, les Juges firent apporter une chaise, & lui permirent de demeurer assis pendant qu'on instruiroit son Procès. Cette Seance se tint au mois de Juillet, 1535.

Le Bureau s'ouvrit par la Lecture des accusations intentées contre le prétendu Coupable. Il plaida lui-même sa Cause; il la plaida avec tant d'énergie & de force; il mit son innocence dans un si grand jour, que tout le *Commissariat* en fut surpris: étonné, consterné; pas un accusateur n'osoit repliquer. Mais enfin, il s'éleva un nouveau Champion dans cette Lice de Procedure: le nommé Rich, Avocat du Roi, demanda à être ouï dans sa déposition; & toute l'Assemblée l'é-

coutant attentivement, il dénonça qu'il avoit de ses propres oreilles ouï dire à *Morus*, que le Parlement n'avoit non plus de droit de donner au Roi le titre & le pouvoir de *Chef de l'Eglise*, qu'il avoit droit de faire une Loi pour ordonner que Dieu cesse d'être Dieu.

La circonstance historique est trop curieuse pour n'en pas faire ici un extrait. Les Conseillers de Henri VIII. eurent ordre de s'assembler à Lambeth, Maison de Plaisance de sa Grandeur Primatiale de Cantorberi. Ce Tribunal fit citer *Morus* & *Fisher* à comparoître : on leur demanda le serment à la mode. *Morus* preceda son Compagnon de mauvaise fortune : il se presenta le premier ; & comme les Juges lui ordonnent de declarer ingenument ce qu'il pensoit de la Revolution, & s'il ne vouloit pas se soumettre à la volonté Roïale, cela vouloit dire, designer le Formulaire ; il repondit que non : mais que si on vouloit le laisser en sa liberté, il feroit en sorte qu'on seroit content de lui. Audley qui lui avoit succedé dans la charge de Chancelier, le plaisanta, & lui dit qu'il feroit plus sagement d'aller penser un peu à ses affaires. *Morus*, congedié, on fit venir *Fisher* : les Juges n'en

n'en furent pas plus contens: *Fisher* parla tout le langage de *Morus*. Le Tribunal connut dès lors qu'il y avoit de l'intelligence entre ces deux Illustres Anglois.

Les Juges n'en demeurerent pas-là: ils vouloient la conclusion de cette grande & importante affaire. Le Tribunal, qui n'avoit accordé cette petite Treve à nôtre Illustre que dans la croïance qu'il reviendroit à lui, & qu'il se rendroit à son pretendu devoir, le fit citer à *recomparoître*. Les Juges firent de leur mieux pour obliger les deux Illustres Criminels à se retracter. On voulut les exciter par l'exemple de quantité d'autres Personnes d'une grande distinction dans l'Etat & dans l'Eglise. *Morus* fut inflexible. Crammer, qui avoit pour lui une vraïe estime, tâcha, par les raisons du monde les plus pressantes, de lui persuader d'obeïr au Monarque. Vous êtes Anglois, lui disoit-il; & comme tel vous devez vous soumettre au Roi, au Parlement, & aux Loix. Cette raison-là fit quelque impression sur l'Esprit de *Morus*: mais comme il se soucioit fort peu de sauver sa vie, il revint bien vîte à son premier sentiment & à sa resolution. Sa repon-

se fut qu'il n'étoit point *Fanatique*; qu'il agissoit par persuasion & par conscience; & qu'ainsi, ce qu'on exigeoit de lui étoit l'effet de l'Injustice & de la Violence. Il offrit même de faire le serment le plus sacré pour confirmer ce qu'il disoit. L'Abbé de Westmunster lui repliqua d'une maniere qui sentoit fort son courtisan. Il ne s'agit pas, dit-il à *Morus*, de contenter vôtre conscience: pensez plutôt à la guerir. Dès que le Conseil d'Etat vous ordonne une chose, vous devez y aquiescer. A cette reponse à laquelle *Morus* ne s'attendoit point, il repartit: ce n'est pas seulement ma conscience que j'allegue: j'ai encore pour moi tout le Christianisme; & je vous l'oppose comme ma piece justificative; elle est d'une plus grande force que toutes les Ordonnances du Corps representatif de la Nation.

Crammer, voïant cette fermeté inébranlable, comprit bien que *Morus* & *Fisher* étoient perdus si la Justice s'en saisissoit une fois: il écrivit donc à Cromwel d'emploïer sa faveur auprès de sa Majesté pour obtenir qu'il fût permis aux deux *Prevenus* de faire un serment, qui, à la verité, ne seroit pas tout-à-

fait

fait conforme au formulaire ; mais qui, néanmoins, suffiroit pour assurer la Couronne à la Posterité de la nouvelle Reine. Le Prélat ajoutoit que sa Majesté auroit en cela plus d'honneur, & qu'elle agiroit plus conformement à ses intérêts. Le Roi, disoit Crammer, s'il veut bien prendre le parti de la douceur, conservera pour son service deux Sujets d'un merite extraordinaire : au lieu que, s'il les fait mourir, la constance heroïque avec laquelle ils souffriront apparemment le supplice, causera de l'admiration, & augmentera peut-être le trouble & le desordre dans le Public. Le Monarque fut sourd à cette sage remontrance. *Morus* & *Fisher* furent menez à la Tour : On les y traita avec la derniere dureté : la premiere precaution dont on usa à leur égard, ce fut de leur ôter l'encre & le papier, tant on craignoit leurs Plumes contre le divorce, & la Primauté Roïale. *Fisher*, âgé de quatre-vingts ans, passa par une terrible épreuve : on lui fit endurer la faim, le froid ; & quoi que malade, on lui refusoit jusqu'au moindre soulagement. *Je me trouve*, écrivoit-il à *Cromwel*, *sans habits & sans feu*. On n'en vint pas tout d'un coup à cette

 bar-

barbarie. Les deux Emprisonnez avoient d'abord la liberté de se voir, & ensuite de s'écrire: mais comme ils abuserent de cette douceur; non seulement elle leur fut retranchée; mais même on les en punit rigoureusement.

Il parut bien que ces deux Hommes-là agissoient de concert contre le Formulaire; car ils emploioient la même idée pour le décrier, & pour le combattre. Ils le nommoient un couteau à deux tranchans: qu'on y adhere, disoient-ils, ou qu'on s'y oppose, l'un & l'autre sont également dangereux: en le rejettant, il n'y va pas moins que du dernier supplice; & si vous le signez, vous mettez vôtre salut en danger. *Morus* & *Fisher* étoient deux Personnages à peu près de la même tournure: tous deux savans, ingenieux, d'un Esprit élevé, aïant beaucoup de droiture & de fermeté d'ame: tous deux avoient une Philosophie qui les mettoit au-dessus de la Grandeur & de la fortune. *Morus* s'étoit demis du Premier Poste du Roïaume dans la Robe & dans la Judicature, plutôt que de faire quelque chose contre ses sentimens à l'égard du culte; & *Fisher* refusa constamment de changer son Evêché de *Rochester* contre

un

un autre Evêché dont les Rentes étoient plus nombreuses. Ils avoient le même zèle pour la Religion Romaine; & par consequent ils étoient aussi attachez au Parti de la Reine repudiée, qu'ils étoient contraires aux Intérêts d'Anne de Boleyn. L'opinion commune étoit que nos deux gens avoient beaucoup aidé le Monarque dans la composition du Livre qu'il publia contre *Martin Luther*; & qui attira à ce Prince Auteur, à la Cour de Rome, le Titre de *Defenseur de la Foi*: mais s'il est vrai que *Morus* & *Fisher* avoient emploïé contre les Protestans les Armes de la controverse; ils en devinrent en suite les cruels Persecuteurs. A la fin quand on les somma de s'expliquer sur le serment qu'on devoit prêter touchant la Primauté de l'Eglise & touchant la Loi faite pour l'Ordre & le Reglement de la Succession à la Couronne, ils rejetterent absolument ces Propositions, disant qu'ils ne connoissoient point d'autre Chef de l'Eglise que le Souverain Pontife de Rome, ni d'autre Reine en Angleterre que *Catherine d'Arragon*.

Un Auteur Latin ne fait aucune mention, ni du Plaidoïé de *Morus*, ni de

son Délateur. Cet Historien se contente de dire que, selon la coutume de la Nation, on appella douze autres Consultans, lesquels, si je ne me trompe, se nomment *Jurez*.

Ils eurent ordre d'examiner entr'eux, apparemment par la lumiere du Bon Sens & de la Justice Naturelle, s'il n'étoit pas vrai que *Morus* avoit violé l'Edit du Parlement. Les Jurez se retirerent, & ils eurent là-dessus une courte deliberation. Ensuite, étant revenus auprès du Tribunal, ils prononcerent le terrible *Gylthy*, ce qui signifie, *il merite la Mort*. Aussi-tôt le Chancelier prononça la Sentence de peine capitale. Le *Condamné* voulut parler: mais on le fit taire, & il fut remené à la Tour.

La Sentence étoit horrible; & on ne peut pas s'empêcher de soupçonner dans les Juges ou une animosité envenimée, ou une lâche & servile complaisance pour le Tyran. Suivant cette cruelle & barbare Sentence, l'illustre *Morus* devoit être trainé à *Tyburn*, place destinée à l'execution des Criminels: là il devoit être pendu, & demeurer à la potence jusqu'à ce qu'il fût à demi mort. Dans ce funeste état, on devoit lui couper l'instrument

ment de la Propagation, lui ouvrir le ventre, brûler ses entrailles, attacher les quatre quartiers de son Corps aux quatre portes de Londres; enfin, exposer sa tête au bout d'un piquet sur le pont. Quand *Morus* eût été bien & dûment convaincu d'avoir entrepris de poignarder le Prince, & de bouleverser l'Etat, eût-on pû lancer contre lui un Arrêt plus foudroïant? Je m'étonne qu'on n'en vînt point à la peine & au supplice du feu. Henri VIII. étoit grand brûleur; le même FAGOT servoit aux Catholiques & aux Protestans.

Pour revenir à la Sentence, le Monarque, soit qu'il eût honte d'une injustice si manifeste, & si criante; soit par une ostentation de clémence, le Monarque, dis-je, adoucit la rigueur ou, pour mieux dire, la violence des Juges; & il commua la Mort infame en une simple *Décapitation*. Quelcun accourut avec empressement vers le *Condamné*, pour lui apprendre cette *mitigation*, ne doutant point qu'il ne la reçût comme une bonne nouvelle, & qu'il n'en remerciât le Prince. Rien moins que cela. *Morus* écouta d'un grand sang froid ce changement favorable; puis d'un visage tran-

quile, aïant même l'air ouvert & riant, *Dieu préserve*, s'écria-t-il, *Dieu préserve d'une telle grace mes Amis, & ma posterité!* En effet, à moins qu'on n'accorde la Vie, toute autre compassion est bien peu de chose, & ne coûte pas grand effort.

Voici quelques autres particularitez de la constance Chrétiennement Philosophique de nôtre Heros. Lors qu'après sa Sentence prononcée, on le reconduisoit à la Tour, sa Fille que les uns nomment *Catherine*, & les autres *Marguerite*, Demoiselle d'un rare merite en beauté, & en érudition, fendit la presse, écarta les Gardes; & se jettant au coû de son Pére, le trempa de ses larmes, sans avoir la force de lui parler. Le venerable Vieillard conserva les yeux secs: l'assaut étoit très-rude: cependant la tendresse paternelle, loin d'éclater, ne se fit connoître par aucun signe; pas la moindre apparence d'émotion: *allez*, dit-il d'un ton grave & ferme à sa Fille, *allez, & priez Dieu pour mon Ame*. On ajoute que cette Demoiselle, à qui il étoit permis de voir son Pere dans la Prison, l'exhortoit instamment à la perseverance; & qu'elle conserva toujours, com-

comme un sacré dépot, comme une relique précieuse, la tête de son cher *Supplicié*.

L'Epouse de *Morus* avoit des sentimens tout opposez à ceux de sa Fille. Henri aïant conseillé à cette Dame de faire un dernier effort pour *deroidir*, pour fléchir son Epoux, elle y aquiesça volontiers. S'étant donc renduë auprès de lui, elle fit jouer tous les ressorts de *l'Amour Conjugal*. Remontrances, priéres, *conjurations*, larmes, embrassemens, rien ne fut oublié. *Sauvez-vous, sauvez-nous, cher Mari, il ne s'agit que d'une legére complaisance pour le Roi, pourquoi vous opiniâtrer à périr, & à ruiner vôtre Famille?* L'Epoux écouta en statuë ce Sermon véhément & pathétique. Puis, prenant la parole: *combien*, demanda-t-il froidement à sa Femme, *combien de tems croïez-vous que j'aïe encore à vivre?* Madame *Morus* répondit, *tout au moins vingt ans*. *Comment*, repliqua le Mari, *vous voudriez que je changeasse la Vie éternelle contre les dernieres vingt années de cette Vie passagere?* Voila tout ce que la *Tentatrice* put en tirer. S'il n'y avoit ni entêtement ni orgueuil Philosophique, dans le fait

du

du *Condamné*, on ne peut trop vénérer sa Memoire, d'avoir soûtenu avec tant de vigueur & tant de courage la persuasion de sa Conscience.

La proximité du suplice n'ôtoit point à *Morus* sa belle humeur; &, si ce que je vais narrer est certain, car je n'y ajoute foi que de bonne sorte, on peut dire qu'il mérite un des premiers rangs parmi ces Ames intrépides qui ont joué, qui ont badiné avec la Mort: prenez la peine de lire.

Un Seigneur Anglois, & bon Courtisan, qui aparemment, aïant une tendre estime pour *Morus*, tâchoit d'ébranler sa constance, le visitoit fort souvent dans sa Prison. Ce noble *Convertisseur* ne cessoit de prêcher nôtre *Condamné*, répétant continuellement tout ce qu'un Ami peut dire de plus pressant dans une si funeste conjoncture. *Morus* ne sortoit point de son retranchement; il opposoit toûjours le même bouclier. Enfin, las des importunitez de celui qu'il regardoit comme un Persécuteur à bonne intention, il résolut de s'en débarasser une bonne fois. Je céde, je me rends, dit-il à son *Controversiste*, & je change de sentiment. Le bon Seigneur, ravi d'avoir

la

la Victoire, se felicite; & sans faire expliquer davantage son prétendu Converti, le voila qui court au Roi pour lui annoncer cette grande nouvelle. Sa Majesté en marqua beaucoup de joïe: mais, plus curieuse que l'Ami de l'Ex-Chancelier elle voulut savoir en quoi consisteroit la Rétractation. Si le Seigneur Anglois retourna à la Tour pour s'en éclaircir, ou si le Prince y envoïa quelqu'autre, c'est ce que je ne trouve point dans mon Mémoire. On raporte seulement la réponse de *Morus*: *Oui*, dit-il, *j'ai changé de sentiment; & vous allez savoir en quoi. J'ai la barbe assez grande, comme bien voïez: j'ai Philosophé long-tems sur ce que j'en ferois. La garder? Cela ne seroit guère honnête de paroître en cérémonie devant le Peuple avec un menton épais & touffu. D'un autre côté, me faire raser; il y auroit de l'affectation, & d'ailleurs, c'est-là rajeunir pour mourir: tout franc, cette balance m'embarassoit. A la fin, le respect pour l'Assemblée nombreuse, qui doit assister à mon mariage, & à mes nôces avec la Mort, l'emporta; j'avois résolu de passer, pour la derniere fois, par les mains du Barbier. Depuis cela, j'ai fait cette refléxion: pourquoi, me suis-*

ſuis-je demandé, ma barbe n'auroit-elle point de part à la Fête? ne me touche-t-elle donc pas d'aſſez près? Et ſi le Perſonnage, que je ſuis ſur le point de faire, eſt un peu deſagreable, n'eſt-il pas juſte que ma Fille la Barbe partage ma peine & ma douleur? Je ſuis donc dans le deſſein de laiſſer-là le raſoir; & c'eſt en quoi j'ai changé de ſentiment.

Je ne me vante pas ici d'avoir copié fidèlement, & mot pour mot, la réponſe de *Morus*: j'avouë que j'ai un peu aidé à la lettre: mais eſt-il défendu à un Hiſtorien de faire parler ſon Héros? Et d'ailleurs, je n'ai fait que commenter, que paraphraſer la ſubſtance de cette idée burleſque. Au reſte, ce badinage du *Condamné* ſeroit-il de vôtre goût? Il trompoit ſon Ami; il ſe moquoit du Roi; il inſultoit à la Juſtice; & par-là, autant que je m'y connois s'entend, il gâtoit *le ſerieux*, le grave de ſa Philoſophie. Mais auſſi, marquoit-il en cela un vrai mépris pour la Vie; & c'eſt l'endroit par où le Sage ſe diſtingue le mieux du Vulgaire, & du Commun des Hommes.

Le Monarque voïant l'inflexibilité de ſon Priſonnier, & deſeſperant de pouvoir réduire une Ame de cette trempe, l'abandonna

donna à son sort, & à l'exécution de sa Sentence. Ce bel exploit d'Injustice se fit le septième de Juillet, mille cinq-cens-trente-cinq. *Morus* conserva son enjoûment jusqu'à la fin ; & au lieu de paroître en Public dans la posture ordinaire des Patiens, il porta jusqu'au supplice la raillerie & le bon mot.

Etant conduit à neuf heures du Matin sur la haute Place de la Tour, il s'apperçut, en montant sur l'Echafaut, que l'escalier n'étoit pas ferme & qu'il pourroit bien fondre sous les piés. Alors, se tournant vers l'Officier de Justice qui présidoit au Spectacle, *Monsieur le Lieutenant*, lui dit-il, *faites en sorte, je vous prie, que je puisse monter en toute sureté ; il n'y a point de plaisir à se casser le coû. Commandez donc, qu'on affermisse ces degrez. Mais quant à la descente, je m'en charge, c'est mon affaire ; & j'aurai soin de n'y courir aucun risque.* Il avoit raison : son Ame ne devoit pas retourner par le même chemin ; & de plus, un Esprit ne pèse rien.

L'innocent Criminel étant monté, sans accident, sur son Théatre, harangua l'Assemblée suivant l'usage du Païs. Selon toute la probabilité possible, il fit son

Apo-

Apologie; & peut-être aussi fit-il revenir quantité d'Auditeurs dans son sentiment. La bonne Politique ne permettoit point que *Morus* parlàt sur l'Echafaut. Quelcun a dit que le supplice d'Anne du Bourg, Conseiller au Parlement de Paris, avoit fait plus de Huguenots en France que tous les Prêches des Ministres. Il est donc assez étonnant que Henri VIII. ne fermât pas la bouche à son Ex-Chancelier; & on ne peut excuser cette faute-là que par la crainte d'un murmure, ou d'un soulevement.

Le Discours fini, *Morus* se tournant vers celui qui devoit l'envoïer en l'autre Monde, lui fit cette charitable exhortation: *Bourreau, faites bien vôtre devoir, & n'aïez point de peur. Vous voïez, Monsieur l'Executeur, que j'ai le cou fort court, & presque dans les épaules: frapez donc hardiment; car si la main vous trembloit vous pourriez fort bien vous estropier.* Tout cela se disoit d'un air riant.

Après avoir donné ce bon avis, il mit la tête sur le billot. Alors, il convint d'un certain signal avec le Bourreau, pour donner & recevoir le coup: mais il recommanda sur tout à l'Executeur, d'épargner sa Barbe, de la respecter, de ne

la

la pas endommager ; enfin, de ne lui point faire de mal : *cette Barbe*, disoit-il, *est l'innocence même ; elle n'est nullement complice de mon crime ; elle n'a jamais commis aucune trahison.* Morus aïant donné le signal, cette tête si pleine d'esprit, de jugement, & de savoir, fut separée du Corps, pour n'y être réunie que quand il plaira à Dieu. L'habile Medecin de Nuremberg, qui a composé *le Theatre des Hommes Illustres*, raporte le fait differemment. Il y en a, dit-il, qui assurent que *Morus* étant prêt de mettre la tête sur le poteau, comme l'Executeur le prioit de ne lui point imputer sa Mort, il fit cette réponse un peu trop *gaillarde* pour un Mourant. *Je vous pardonne*, dit-il, *mais à une Condition* : c'est que vous *prendrez bien garde de me débarber*. Or il étoit rasé ; & on lui avoit entierement abatu la barbe, ce dernier témoignage de *Freberus* change bien la thèse, comme vous voïez. Si *Morus* étoit rasé, la tromperie faite au Seigneur Anglois, & l'apostrophe au Bourreau sur l'innocence & la conservation de la longue Barbe, tout cela tombe ; & la pensée, la saillie du *Condamné* ne devient plus qu'une froide & insipide plaisanterie. Il y a encore une

une remarque à faire sur la premiere maniere dont j'ai conté la *Décapitation* de nôtre Illustre. Sur la foi d'un Extrait qu'on m'a fourni, j'ai insinué que *Morus*, aïant déja *la tête sur le billot*, étoit entré en *pourparler* avec le Ministre du *Glaive*, & lui avoit recommandé sa Barbe. Je demande s'il y a là de la vraisemblance; & s'il n'est pas beaucoup plus naturel de croire que *Morus*, avant de se mettre en posture de Victime, avoit fini avec le Sacrificateur, excepté le Signal.

Que cette petite Critique soit bien ou mal fondée, mon Narrateur assure que la derniére boufonnerie du Patient scandalisa les Spectateurs. On trouva que dans des momens d'une aussi grande importance que sont ceux qui ouvrent la Porte de l'Eternité, le bon mot étoit hors de saison, & ne convenoit point du tout. Effectivement, lors qu'on est bien persuadé d'une autre Vie, on s'imagine aisément qu'un homme qui se trouve à l'entrée de cet Avenir infini, & où on entre sans être sûr de son sort, on s'imagine, dis-je, aisément qu'un homme, dans ce terrible point qui conduit à tout bonheur, ou à tout malheur, n'a pas trop envie

envie de rire. Mais apparemment, *Morus* ne doutoit point, pour soi, d'un *Paradis* sans *Purgatoire*; & dans une telle assurance, il lui étoit permis de mourir en belle humeur. Peut-être aussi qu'il s'y fourroit un peu de vanité Philosophique. Ces Messieurs les Grans Hommes veûlent qu'on parle d'eux jusqu'à la consommation des Siécles; & cette ambition, quoique chimerique, les pousse à se distinguer de la Foule, de la Multitude par des traits singuliers. Si nôtre *Condamné* avoit eu en vuë cette *Immortalité Phantastique*, ce que je ne croi point; il auroit bien pu faire une station, & païer *le péage de la brûlure* dans le chemin du Roïaume des Cieux.

Une chose m'étonne : c'est qu'on ne l'ait point placé dans le *Martyrologe*, du moins que je sache. *Morus* aïant répandu son sang, aïant sacrifié sa vie pour la puissance Papale, ne méritoit-il pas la Palme du Martyre, & conséquemment tous les honneurs divins qui suivent celui de l'Invocation ? S'il y avoit de la jalousie entre les Bienheureux, *Morus* devroit envier la fortune de *Béket*, connu sous le nom de *Saint Thomas de Cantorbie*, en effet, l'un n'étoit-il pas aussi canonisable

que

que l'autre ? Encore plus, ſelon mon petit moi. *Béket* avoit été ſurpris par un aſſaſſinat ; & peut-être que s'il ſe fût trouvé dans le cas de *Morus*, il n'eût pas *ſoûtenu ſi bien la gageure*. Celui-ci au contraire, a reſiſté de ſang froid à la fortune, à la faveur, à la chair & au ſang ; & à cet amour de la Vie qui eſt ſi naturel. D'ailleurs Thomas *Béket* n'exerçoit ſon courage, pour ne pas dire ſon opiniâtreté, que pour la défenſe du *Droit Eccléſiaſtique* ; au lieu que *Thomas Morus* a tendu le coû, a donné ſa tête pour la *Suprématie* de la Tiare, & pour la Divinité du *Vicariat*. Cependant, on niche l'Archevêque, on le célèbre, on le fête, on lui demande ſon interceſſion ; & pour le pauvre *Morus* ? Son crédit céleſte demeure dans l'obſcurité ; perſonne n'a recours à lui. Tant il eſt vrai que le hazard pourſuit les Hommes juſque dans l'autre Monde ; & que, par rapport à cette Vie-ci, les Saints même du *Paradis* ſont ſujets au Bonheur & au Malheur !

Morus aimoit à rabattre les fumées d'un Preſomtueux, & à le mortifier. Etant un jour à Bruges, il ouït parler d'un Fanfaron qui s'offroit à réſoudre &

à

à-dénouer généralement toute ſorte de difficultez, de quelque genre qu'elles fuſſent. *Morus*, voulant ſe divertir aux dépens de cet *Archi-Gaſcon*, lui envoïa propoſer, pour thèſe, *Ob Averia capta in Withernamia ſint irreplegibilia?* & lui fit dire en même tems qu'un Domeſtique de l'Ambaſſadeur d'Angleterre avoit envie de rompre une Lance avec lui, je veux dire de diſputer ſur cette-queſtion-là. Mais le pauvre homme, bien loin de pouvoir y répondre, fit voir qu'il n'entendoit pas ſeulement les termes *du Droit Civil* d'Angleterre; & on ſifla d'importance ſon prétendu Savoir univerſel. C'eſt, à quelques termes près, comment l'Auteur de mon Mémoire narre le Fait. *Freherus* n'eſt pas tout-à-fait du même avis; laiſſons-le parler. *Morus* étant allé à Bruxelles, en qualité d'Ambaſſadeur, ou d'Envoïé, ſi Envoïé y avoit en ce tems-là, rencontra un *Rodomont* d'érudition: cet homme-là ſavoit tout; & défioit qu'on le prît au dépourvû. Son Excellence, jugeant à propos d'humilier *le Docteur Général*, lui fit cette interrogation effraïante, & fondée, dit-on, ſur *le Droit Britannique*, ce que je ne puis concevoir: dites-moi, s'il vous plait,
**** *Phé-*

Phénix des Savans, les bêtes prises en Withernamie, sont-elles irreplegibles? Le Fanfaron ne sachant ce qu'on lui demandoit; n'entendant pas même les termes, régala toute la Compagnie, de sa honte & de sa confusion. Si la question étoit, comme je le croi, imaginaire & forgée, je ne voi pas qu'il y eût-là grand sujet de rire.

Il ne me reste plus que les réflexions morales & sententieuses de nôtre *Décapité*: elles sont belles, solides, & Chrétiennes; j'en excepte, néanmoins, la derniére; je n'y reconnois point le bon goût de *Morus*, ni la justesse de son discernement. Les voici ces reflexions.

S'agit-il de délibérer sur des choses encore fort éloignées? Pensez à la fin du Monde, laquelle arrivera infailliblement.

S'empresser pour les honneurs de ce Monde-ci; & mettre des Armes de Noblesse sur une Prison, c'est à peu près la même chose.

Un vieux Avare ressemble à un Voleur, qui aimant son métier jusqu'au dernier soupir, tâche de prendre le bien d'autrui, lors même qu'on le mène à la potence.

La plus grande marque de la Vangeance Divine, c'est d'obtenir ici-bas l'accomplissement de tous ses souhaits.

Il

Il y a plus de peine à ſe damner qu'à ſe ſauver.

Moins on a de fortune, plus on eſt dans l'occaſion de devenir vertueux & homme de bien.

Qui ne voudroit envoïer ſes aumônes là haut, où nous eſperons aller un jour, pour y recevoir le fruit de nos charitez, & de nos bonnes œuvres ?

Tout bon Chrétien doit ſouhaiter trois choſes pour le bien de ſon culte : une paix univerſelle ; une Religion uniforme, & plutôt la Réformation des mœurs que celle de la Doctrine.

Cherchez vous une Epouſe ? C'eſt comme ſi vous aviez devant vous un ſac rempli de ſerpens, parmi lesquels eſt une anguille : vous fouillez dans le ſac. Il n'eſt pas abſolument impoſſible que vous attrapiez l'anguille : mais vous la manquerez cent fois ; mille fois & toûjours vous retirerez la main avec une nouvelle morſure.

Le bon *Morus*, s'il parloit ſerieux, en vouloit terriblement au beau ſexe. Je veux croire pour ſon honneur qu'il badinoit : mais pouvoit-il emploïer une comparaiſon plus fauſſe, ni plus outrée ? Je m'en raporte à vôtre bon ſens.

LETTRE D'ERASME A JEAN FROBEN.

TOut ce qui a paru de mon illustre *Morus* a été de mon goût plus que je ne puis l'exprimer. Je me défiois, néanmoins, toûjours de mon jugement; & j'avois peur que le nœud d'amitié intime qui nous unit ne me causât quelque nuage de prévention. Mais quand je voi que généralement tous les Doctes pensent de même; qu'ils élèvent même beaucoup plus haut le génie de cet homme incomparable, non qu'ils l'aiment aútant que je le chéris, mais parce qu'ils ont plus de lumiere que moi, Oh ! je déclare que je suis bien content de mon sentiment, & que dans la suite, je le soûtiendrai à découvert.

Que n'auroit point pu produire cet Esprit admirablement heureux, si l'Italie lui avoit donné l'éducation? Que n'auroit-on point du esperer de lui s'il s'étoit consacré tout-à-fait au Culte des Muses; s'il avoit meuri jusqu'à la saison des fruits & jusqu'à son automne? A peine sortoit-il de l'Enfance qu'il fit des Epigrammes & presque tout ce que nous avons de lui. Il n'a jamais passé la Mer que deux fois; & c'étoit pour aller en Flandre de la part du Roi son Maître, & avec *le Caractere Representatif*. Un Homme qui a une Femme qu'il aime, remarquez bien : un Homme qui a un gros Domestique; un Seigneur posté au pre-

premier Rang de la Jurisprudence, & abîmé dans les plus hautes affaires du Roïaume, que ce Magistrat puisse trouver une heure de méditation *litteraire*, en vérité cela n'est-il pas surprenant ?

C'est ce qui m'oblige, mon cher Compére, à vous envoïer le Manuscrit de *l'Utopie* : voïez si, par vôtre Presse, vous voulez faire present au Monde de cet excellent fruit de Plume, & le rendre durable dans les Siécles futurs. Vous êtes Libraire d'une réputation fameuse ; & c'est assez qu'un Livre soit connu *Frobenien* pour être recherché avec empressement de tous les Connoisseurs. Adieu, mon cher Compére ; portez vous bien : mes amitiez au beau-pere, à l'aimable épouse, & aux agreables enfans. Je vous recommande sur tout le petit Erasme, ce fils qui nous est commun, & puis qu'il est né parmi les Muses, tâchez d'en faire un habile homme. A Louvain, 23. d'Août, 1517.

LETTRE DE GUILL. BUDÉE A THOMAS LUPSET, *Anglois*.

JE vous suis extremément redevable, Monsieur, vous que je ne crains point de nommer *l'Honneur de la Jeunesse* pour l'Erudition, Oui, ie vous dois plus que je ne saurois dire du present que vous m'avez fait de *l'Utopie* de *Thomas Morus* : vous avez par-là détourné mon attention vers une lecture des plus agreables, & qui produira son fruit,

Il y a longtems que vous me priates de lire Thomas Linacer, & je ne demandois pas mieux. Vous voïez bien que je veux dire les six Livres que ce Medecin habile, & qui possède parfaitement les deux Langues, a traduit en Latin du Grec de Galien sur l'Art de conserver la santé. Cette Traduction est si bonne, que si tous les Ouvrages de Galien, dans lesquels, par parenthèse, je fais consister presque toute la Medecine, étoient aussi-bien *Latinisez*, l'Ecole d'Esculape n'auroit pas grand sujet de se soucier du Grec.

J'ai donc parcouru ce Livre dans les Papiers de Linacer, que vous m'avez fait le plaisir de me confier pour un peu de tems, ce dont je vous tiens un grand compte. Cette lecture m'a été fort utile: mais j'espere que celle de l'Impression que vous avez soin de procurer dans les Boutiques de cette Ville, me sera encore plus fructueuse.

Quand je pensois, Monsieur, vous avoir assez d'obligation au sujet de Linacer, voici que, comme par accessoire, ou pour la bonne mesure de vôtre bienfait, vous m'avez donné cette *Utopie* de *Morus*: c'est un Génie élevé, pénétrant, agreable; on peut dire que cet homme-là est consommé dans la Science, & qu'il sait mettre à juste prix toutes les choses humaines.

Je tenois ce petit Livre, lorsqu'étant à la Campagne, allant çà & là, prenant garde à tout, donnant des ordres aux ouvriers, car il n'est pas que vous ne sachiez que depuis deux ans, je suis plongé dans les affaires de Métairie, j'avois donc ce Livre à la main, je le lisois;

ſois; & il fit un ſi grand effet ſur moi, que voïant & examinant les mœurs & les coutumes des *Utopiens*, peu s'en falut que je n'interrompiſſe les ſoins du *Ménage*; & même que je n'y renonçaſſe tout-à-fait.

Comme ſi mes yeux s'étoient ouverts, il me parut alors que tout ce mouvement, que toute cette peine qu'on ſe donne pour épargner, & pour amaſſer, n'étoit que ſotiſe. Cette ſotiſe, pourtant, eſt le grand mobile du Genre Humain: c'eſt comme un taon, comme une eſpèce de groſſe mouche que l'Homme porte dans le cœur, & qui le pique, qui le tourmente. On ne ſauroit diſconvenir que l'envie inſatiable d'*Avoir* ne ſoit le but des Arts légitimes & civils, enfin de tout ce qui ſe fait dans les Societez Humaines. Pour peu qu'on ſache réfléchir, qu'eſt-ce que c'eſt que le Monde? un amas de Machines parlantes, qui avec une adreſſe pleine d'envie & d'activité ne s'appliquent qu'à faire quelque capture ſur le Compatriote, & quelquefois, même, ſur le Parent. Qui pourroit nombrer les plis & les replis, les tours & les détours dont les Mortels ſe ſervent pour s'entre-dépouiller; & cela en partie par la connivence, en partie par l'autorité des Loix.

C'eſt ce qui ſe pratique le plus chez les Nations où le *Droit Civil* & le *Droit Canonique*, comme on les appelle, forment deux ſortes de Juriſprudence, & ont plus de force dans les lieux de l'un & l'autre genre où on adminiſtre la Juſtice. Il eſt viſible que ſuivant les Mœurs & les Uſages de ces Païs-là l'opinion dominante eſt celle que voici. On s'imagine chez

ces Peuples qu'on doit avoir des qualitez étranges pour entretenir le bon Ordre parmi les Citoïens. Les plus fins, ou pour mieux dire, les meilleurs trompeurs; ceux qui sont les plus rusez à surprendre les simples; les plus habiles à composer des Plaidoïez, à dresser une Requête, à nouër un Procès; enfin, ceux qui excellent dans la Dispute & dans la Chicane, ce sont ceux-là qu'on juge être seuls dignes de manier la Justice, & à qui on remet la décision de l'Equité. Bien plus, ces Juges, revêtus de l'Autorité Publique, fixent à chaque Membre du Corps Civil sa portion, jusqu'où il peut l'étendre, combien de tems il lui est permis de la garder; de quoi le Bon sens ne s'accommode guére. Comme la plûpart des hommes ont les yeux collez de chassie, il n'y en a presque point qui ne croïe sa cause évidente, & fondée sur toute la solidité du Droit.

Si nous voulons mesurer la Justice par la Règle de la Verité, & par la pure & simple Morale de l'Evangile, il n'est point d'esprit si stupide qui ne comprenne, il n'est point d'opiniâtre qui n'avouë que la Jurisdiction des Prêtres & celle des Loix Civiles & des Princes différent à present, & déja depuis longtems comme la Doctrine de JESUS-CHRIST, Créateur de Tout, & les manieres de ses Disciples sont opposées au faux & méprisable sentiment de ceux qui font consister dans ce Passage-ci, le Souverain Bien, & le comble de la Felicité dans le Trésor de Crésus & de Midas.

Donnez-moi, après cela, la Définition de la Justice: les Anciens la nommoient une Dispensa-

penſatrice exacte, & qui diſtribue à chacun ce qui apartient à chacun. Or ſi vous faites attention tant ſur les mœurs de ceux qui occupent aujourd'hui les Poſtes du Gouvernement, que ſur les diſpoſitions reciproques des Citoïens & des Compatriotes entr'eux, où trouverez-vous cette Juſtice dans le Public? Vous n'y trouverez plus ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qu'une *Officiere de Cuiſine*. Ne ſoûtiendroient-ils point que c'eſt cette vraie Juſtice; cette Equité auſſi étenduë que le Monde, & laquelle on nomme *Droit Naturel*, que c'eſt elle, dis-je, qui a produit *la Raiſon du plus Fort*? Voici leur prétenſion: plus on a de pouvoir, plus on eſt riche: or plus on a de bien, plus on doit être au deſſus de ſes *Cohabitans*.

D'un tel principe ſuit une conſéquence *joliment*, *bonnêtement* abſurde; c'eſt que la plus grande injuſtice du Monde eſt fondée ſur le Droit des Nations. Des Gens ne ſont rien moins que capables de rendre quelque ſervice à leur Patrie; ils n'ont ni art, ni induſtrie pour ſe rendre utiles à leurs Compatriotes, & pour les ſecourir. Tout le merite de ces Meſſieurs conſiſte à poſſeder dans les formes ordinaires: ſignatures, contracts, ventes, Obligations; enfin, tout cet attirail de liens & de nœuds auſquels les Hommes ont attaché la jouïſſance des Biens. La Populace n'entend rien à tout ce *galimatias*: Ceux qui, ſe donnant à l'étude des Belles Lettres, vivent en retraite, ſoit pour ſuivre leur panchant, ſoit pour s'apliquer à la recherche de la Verité, ceux-là, dis-je, regardent ces formalitez comme un embaras, comme une eſpéce de Charlatanerie, bien loin

de les juger fort eſtimables. Cependant, ces *Fortunez inutiles* poſſédent le bien de mille Citoïens, & ſouvent celui de pluſieurs Villes. Auſſi ne parle-t-on d'eux qu'avec reſpect: *il eſt riche*, dit-on, *c'eſt un bon menager*; *grand Acquereur tout-à-fait*.

Dans les Siécles, chez les Peuples & les Nations de telles mœurs & de telles coutumes qu'il s'y eſt établi, comme un Droit, que chacun a du crédit & du pouvoir à proportion qu'il s'eſt enrichi, les Heritiers entrent dans le même privilége, & ſuccédent au même honneur. Cela va toujours en augmentant à proportion que les Deſcendans ſe multiplient, & qu'ils groſſiſſent les Revenus qu'ils ont herité ſucceſſivement de leurs Ancêtres, c'eſt-à-dire, en même tems, à meſure que leur Sang ſe diſperſe, que leur Race ſe diſſipe; enfin, qu'ils éloignent, qu'ils écartent, qu'ils perdent de vuë leurs anciens Parens.

Mais Jeſus-Chriſt, Auteur & Moderateur des poſſeſſions, aïant laiſſé, pour héritage, à ſes Diſciples une communauté, une charité ſemblable à celle des *Pythagoriciens*, punit de mort ſubite Ananias pour avoir violé cette Loi. Ne m'avourez vous pas qu'en ordonnant ainſi que les biens & les cœurs ſoient communs, le Sauveur a annulé parmi les ſiens, tous ces gros Volumes ſi hériſſez de diſpûte & de chicane, qui compoſent les Corps du Droit *Civil* & du *Droit Canon*, beaucoup plus nouveau que le *Civil*? C'eſt, néanmoins, cette Juſtice, double & à deux faces, qui domine aujourd'hui ſur la Prudence, & qui dirige nos Deſtinées.

Il

Il n'en va pas de même dans *l'Utopie*, ou *Udepotie*, car j'apprens qu'on donne indifferemment les deux noms à cette bienheureuse Ile. S'il faut croire ce qu'on en rapporte, ces Insulaires ont trouvé, pour le Public & pour le particulier, la pratique de la Morale Chrétienne, ils ont découvert la vraïe Sagesse, & ils possédent encore aujourd'hui l'un & l'autre dans toute leur pureté. Leurs usages, leurs coutumes sont fondées sur trois Loix Divines: un partage absolument égal des biens & des maux entre les Citoïens; un amour ferme, constant, invariable pour la Paix; le mépris de l'or & de l'argent. Les *Utopiens*, d'un commun accord, d'un consentement général, observent ces trois preceptes: preceptes qui deracinent la fraude, l'imposture, la tromperie, la mauvaise finesse; enfin, toute sorte d'iniquitez.

Ah, s'il plaisoit à Dieu d'imprimer profondément dans le Cœur Humain ces trois chefs de la Loi *Utopienne*! On verroit aussitôt tomber & languir l'orgueuil, la cupidité, les disputes folles & extravagantes; enfin, tous ces traits empoisonnez que le Diable lance contre les Hommes: vous verriez ce prodigieux nombre de Livres *de Droit*, qui occupent jusqu'au tombeau tant de Génies élevez & solides, vous les verriez, ces Volumes, comme ne signifiant plus rien, abandonnez aux vers; ou, tout au plus, servir aux envelopes dans les Magasins des Libraires.

Dieu immortel! Quelle devoit être l'innocence, la sainteté de ces *Utopiens*, pour leur faire meriter d'enhaut un bonheur si rare & si

singulier ? Quoi ! Il n'y a que dans leur Païs où, depuis tant de Siécles, l'Avarice & la Convoitise n'ont osé ni faire irruption, ni se fourrer ? Ces deux monstrueuses passions avec toute leur insolence, avec toute leur impudence, n'ont jamais pu chasser de cette Ile fortunée la Justice & l'Humanité ? Oh, si Nôtre Seigneur avoit jugé à propos d'en agir aussi favorablement avec les autres Païs qui de son Nom sacré se surnomment *Chrétiens*, & qui professent son Culte, sans doute, cette *Avarice* qui gâte tant de beaux Esprits, qui perd tant de bonnes Ames, disparoîtroit une bonne fois; & le Siécle d'Or, le Siécle de Saturne reviendroit sur la Terre.

Quelcun ne manquera pas ici de s'imaginer qu'il est à craindre qu'*Aratus* & les anciens Poëtes ne se soient trompez quand ils ont placé dans le Zodiaque la Justice après son départ de la Terre; car si nous croïons *Hythlodée*, il faut nécessairement que la Justice soit restée en *Utopie*, & qu'elle n'ait point encore fait le voïage du Ciel.

Mais à force de m'informer, j'ai découvert que l'*Utopie* est située au delà des bornes du Monde connu: c'est une *Ile Fortunée* qui n'est peut-être pas loin des *Champs Elisiens*; car *Hythlodée* n'a point encore fixé la Situation de ce Païs-là, & *Morus*, lui-même, n'en disconvient pas. Il est vrai que l'Ile est partagée en plusieurs Villes: mais toutes n'en font qu'une, nommée *Hagnopolis*. Ces Peuples ne formant qu'un Corps dont les Membres sont parfaitement unis en coutumes & en biens, ils vivent dans une heureuse innocence, & on peut dire,

dire, dans un ſens, que leur vie eſt céleſte. Si, donc, *l'Utopie* eſt placée au-deſſous du Ciel; du moins, elle eſt au-deſſus du Monde connu, de ce Monde, dis-je, dont les Habitans, qui s'agitent, qui ſe tourmentent avec autant de violence que d'inutilité, produiſent un mélange, une confuſion qui les entraine rapidement & ardemment dans le précipice.

C'eſt donc, à *Thomas Morus* que nous devons la connoiſſance de *l'Utopie*: c'eſt lui qui dans nôtre Siécle a publié le Modèle d'une vie heureuſe, & la maniere de paſſer agreablement ſes jours. *Morus* attribuë l'Ouvrage à *Hythlodée*, & lui en fait tout l'honneur. Je veux bien que le dernier ſoit l'Auteur de l'Invention; que ce ſoit lui qui a bâti un Etat aux *Utopiens*, qui leur a donné des uſages & des coutumes, c'eſt-à-dire, qui a emprunté, & apporté de là pour nôtre inſtruction les moïens de faire tranquillement le paſſage d'ici-bas. Mais toûjours eſt-il inconteſtable que *Morus* y a beaucoup mis du ſien. Il a embelli, par ſon tour d'eſprit, & par ſon ſtyle, l'idée de cet aimable Païs *d'Utopie*, & les ſaintes maximes qu'on y pratique; il a mis dans la règle & ſelon la raiſon, il a perfectionné cette Ville de *Hagnopolis*; enfin, il y a ajouté tout ce qui peut faire eſtimer un Ouvrage, & le mettre en grande réputation.

Morus, en travaillant ſur ce ſujet ſi curieux, ne s'eſt regardé que comme *Arrangeur*: il s'eſt fait un grand ſcrupule de s'arroger la meilleure partie du Livre; il craignoit que ſi *Hythlodée* étoit réſolu d'écrire lui-même ſes travaux, il n'eût raiſon de ſe plaindre

qu'on lui avoit diminué, & comme desloré sa gloire.

Outre que *Morus* est une Personne grave & de grande autorité, j'ai encore un autre motif pour ne douter nullement de ce qu'il nous dit; c'est le témoignage de Pierre Gilles, Citoïen d'Anvers: je ne l'ai jamais vu; mais sans m'arrêter à dire qu'il se distingue par son érudition & par ses bonnes mœurs, je l'aime parce qu'il y a une liaison étroite entre lui & Erasme, cet homme illustre, & qui, pour le Sacré, pour le Profane; enfin, en tout genre de Savoir, a tant merité de la République des Lettres: je suis aussi avec lui en correspondance d'amitié.

Adieu, mon cher Lupset. Je vous demande une grace: c'est de bien saluer de ma part l'illustre Linacer, soit par une visite, soit en lui écrivant exprès & au plutôt. Je le regarde comme l'appui, comme le soûtien du Nom Anglois pour les Belles Lettres; & j'espère qu'il ne sera pas plus à vous qu'à nous. Linacer est entre peu de Gens le seul dont je voudrois pouvoir meriter l'estime; étant ici, il s'est aquis toute la mienne aussi-bien que celle de Ruellius mon ami & mon compagnon d'étude; sur tout, j'admire son rare Savoir, & sa diligence infatigable; je tâche de l'imiter en l'un & en l'autre.

Je vous recommande aussi de faire de bouche ou par une Lettre, mes sincères complimens à *Morus*: il est digne d'être enregistré dans le plus sacré tableau des Muses, c'est ce que j'ai pensé & dit il y a longtems: mais je le cheris & je l'honore souverainement à cause

ſe de cette Ile *d'Utopie* dans un Monde nouveau; car nôtre Siécle & les ſuivans auront dans ſon Hiſtoire une ſource de belles & utiles Maximes où puiſant des mœurs empruntées, ils pourront les apporter, chacun dans ſon Païs, & les accommoder à ſa Ville. Adieu, encore une fois. A Paris, le dernier de Juillet.

LETTRE

DE JEROME BUSLIDIUS A THOMAS MORUS.

CE n'a pas été aſſez pour vous, mon Illuſtre Monſieur, de vous être conſacré autrefois au bien & à l'utilité des Particuliers; d'y avoir donné tous vos ſoins, toute vôtre peine, toute vôtre application: vous avez encore voulu vous donner au Public, ce qui marque la bonté, la nobleſſe de vôtre ame. Vous avez jugé que ce bienfait, quel qu'il fût, meriteroit d'autant plus de faveur, de reconnoiſſance, & de gloire, que la propagation & le débit le rendroient profitable à plus de Gens.

Vous avez toujours fait vos efforts pour executer cette louable intention: mais on peut dire, Monſieur, que vous avez reüſſi, merveilleuſement en écrivant cette Converſation d'après-midi, & en mettant au jour la Républi-

que

que des *Utopiens*, République si bien, si sagement ordonnée ! & que tous les hommes dévroient souhaiter. Dans l'heureuse Description de ce bel Etablissement la Science la plus profonde & une vaste connoissance des Choses Humaines, marchent d'un pas égal : toutes deux y brillent si également, que sans se donner aucun secours, elles disputent avec les mêmes forces & le même succès. Vôtre Savoir embrasse tant de Matieres differentes ; & vous avez d'ailleurs une si grande, une si certaine experience des choses, que vous n'affirmez rien que vous n'aïez vu, & que vous écrivez très-savamment ce que vous avez dessein d'affirmer.

Admirable, assurément, & rare bonheur ! d'autant plus rare que se cachant à la Multitude, il ne se communique qu'aux hommes extraordinaires. Ce sont principalement ces Mortels, nez sous une heureuse Etoile, qui ont de l'érudition, de la droiture de cœur, de la bonne foi ; & assez d'autorité pour pouvoir proposer avec humanité, habilement, & avec prévoïance, ce qui est le plus convenable pour le Public.

C'est ce que vous faites fort bien, Monsieur : sachant que vous n'êtes pas né pour vous seul, mais pour le Genre Humain, dont vous êtes un des plus dignes Membres, vous avez cru ne pouvoir mieux emploïer vôtre peine, ni vôtre précieux loisir qu'en obligeant toute la Terre de vous être redevable du service que vous lui rendez, en lui faisant part de vôtre mérite superieur.

Dans cette disposition-là, vous ne pouviez

faire un meilleur choix que d'avoir pour but de donner aux hommes pourvus d'une Raison, cette idée de République, cette Règle de Mœurs, cette Image parfaite de la maniere dont ils devroient vivre ensemble. Il ne s'est jamais vu Plan de Politique, ni si salutaire, ni plus achevé, ni plus souhaitable. Ce Dessein-là l'emporte infiniment au-dessus de ces anciennes Républiques qu'on a tant vanté; une Lacedemone, une Athéne, une Rome, ce Dessein, dis-je, les laisse bien loin derriere soi.

Si ces Républiques avoient commencé sous les mêmes auspices que la vôtre: si elles s'étoient gouvernées par les mêmes Loix, par les mêmes coutumes, par les mêmes maximes, par les mêmes mœurs, on ne les verroit point encore renversées, rasées, mortes, couchées par terre; &, ce qui est le plus pitoiable, sans aucune espérance de *résurrection*. Au contraire, ces fameux Etats seroient encore sur pié: encore entiers, encore heureux, encore florissans; & depuis le tems de leur chute, combien n'eussent-ils pas étendu leur puissance sur Terre & sur Mer?

Vous avez apparemment fait la même réflexion, Monsieur: la triste destinée de ces pauvres & défuntes Républiques vous a touché; & de peur que celles qui regnent à present ne subissent le même sort, vous avez construit un Gouvernement auquel il ne manque rien, & qui ne consiste pas tant à faire des Loix, qu'à travailler principalement à former des Magistrats, même, tout-à-fait heureux. Ce n'est pas sans raison; car, si on en croit Platon,

ton, ſans les Magiſtrats toutes les Loix, même les meilleures, paſſeroient pour mortes. L'idée eſt fort juſte : ſi les Magiſtrats ne ſont en exemple de probité, de Juſtice, & de bonnes Mœurs, tout l'Etat n'eſt plus rien ; & l'enchainure d'une République la plus parfaite qu'on pourroit bâtir, n'eſt plus qu'un phantome. Le tableau d'une bonne République, le voici. C'eſt que les Grans aïent la ſageſſe; les Soldats, la valeur; les particuliers, la Temperance; & que l'équité règne par tout.

Il eſt évident, Monſieur, que vous avez établi vôtre République ſur ces fondemens ſolides & inébranlables; & c'eſt ce qui la rend ſi célèbre. Que de Gens auroient à craindre cette forme de Gouvernement ! Ils n'y trouveroient pas leur compte : mais elle n'en doit pas être moins vénérable à toutes les Nations ; & elle n'en ſera pas moins renommée dans tous les Siécles.

La divine République ! Quoi de plus aimable ? Toute Proprieté ceſſeroit: *Tien* & *Mien*, ces deux Maitreſſes cauſes du malheur, *Tien* & *Mien* ſeroient exterminez, oh la felicité ! Dans vôtre Etat tout généralement eſt en commun. Si bien que toute démarche, quelque legere qu'elle puiſſe être, ne tendra point à la convoitiſe inſatiable de pluſieurs, à la paſſion derèglée de quelques uns; mais ſe raportera uniquement à ſoûtenir la Juſtice, l'Egalité, la Communauté; ce qui détruit néceſſairement la matiere, le flambeau, l'alumette de l'ambition, du luxe, de l'envie, & de toute ſorte d'injuſtices.

N'eſt-ce pas la poſſeſſion en propre, la ſoif brû-

brûlante d'avoir; & sur tout, cette ambition qui, quoique très-fort exaltée, est dans le fond la plus malfaisante & la plus détéstable chose qu'il y ait chez les Hommes, n'est ce pas tout cela qui entraine les Mortels, même malgré eux, dans l'abîme d'un malheur inexprimable? Ces Passions odieuses & ruineuses produisent-elles d'autre fruit en Public, que de diviser les Esprits, que de faire courir aux Armes, que d'exciter des Guerres sanglantes, & plus que Civiles? Par-là, non seulement l'Etat des plus florissantes Républiques tombe en décadence: mais même leurs Victoires, leurs Triomphes, leurs Trophées, tant de glorieux avantages qu'elles ont remporté sur leurs Ennemis, tout cela est enséveli dans les ténèbres épaisses du Passé.

Si je ne me rens point ici aussi croïable, aussi persuasif que je le souhaiterois, je vous renvoïe, Monsieur, à des témoins sûrs & irréprochables. Ce sont ces grandes & superbes Villes autrefois ravagées; ces Citez en masures, ces Républiques en poudre, tant d'Habitations metamorphosées en cendre. Que sont-ils devenus ces Ouvrages des Hommes? Hélas! à peine en voit-on quelques materiaux, quelques vestiges: disons plus: l'Histoire la plus ancienne ne sauroit en vérifier, en certifier les Noms.

Il ne tiendroit qu'à nos Républiques, si on peut donner ce beau titre-là à aucun Etat; non, il ne tiendroit qu'à elles de prévenir ces pertes, ces désolations, ces ruines, & toutes les horreurs de la Guerre: elles n'ont qu'à embrasser le Gouvernement des Utopiens, &

qu'à s'y attacher avec autant d'exactitude que de constance. Si nos *Contemporains* étoient capables de prendre ce parti-là, ils éprouveroient combien ils vous ont d'obligation, puisque vous leur ouvrez un moïen infaillible pour conserver leur République, saine, entiere, & triomphante. Ils vous seront aussi redevables qu'on pourroit l'être à un Liberateur qui survient dans la necessité la plus pressante ; & qui sauve, non un seul Citoïen, mais toute la République.

Continuez, Illustre & trop digne Individu de l'Espèce Humaine, continuez à méditer heureusement, à agir, à bien travailler pour *l'Utilité Publique* : par ces vives lumieres les Etats se perpetueront, & vous jouïrez chez les Morts d'une Immortalité de Nom. Adieu, Monsieur : sans vous flater, vous êtes l'honneur de l'Angleterre & de nôtre Monde. De chez moi à Malines, 1516.



LET-

LETTRE

DE PIERRE GILLES A JEROME BUSLIDIUS,

Prevôt d'Aire, & Conseiller de l'Empereur Charles V.

CE *Thomas Morus* que vous connoissez si bien, & que vous avouez, vous-même, mon illustre Monsieur, être l'Ornement du Siécle, il m'a envoïé depuis peu son *Utopie*. Cette bienheureuse Ile est encore étrangére à la plûpart des Mortels: mais elle merite que tout le Monde la recherche avec beaucoup plus d'empressement que la République de Platon. Elle est écrite avec tant de grace & de politesse, cette *Utopie*; elle est dépeinte si naïvement; on la voit si à découvert! En verité, toutes les fois que je la lis, il me semble entendre encore plus que je n'entendois lors que *Morus* & moi nous écoutions de toutes nos oreilles, narrer & raisonner *Raphaël Hythlodée*; car j'y étois, oui, dans cette Conversation-là.

Ce *Raphaël*, néanmoins, n'est pas homme d'une éloquence commune: il s'énonçoit on ne peut pas mieux. Rien n'étoit plus facile que de s'appercevoir qu'il ne parloit nullement

par

par *oui dire*; qu'il avoit vu de près tout ce qu'il rapportoit, & qu'il l'avoit bien & dûment examiné. Autant que je m'y connois, cet homme-là a une vaste connoissance; & connoissance experimentale, qui plus est, des Païs, des Hommes, & des Choses; l'errant, le vagabond, le fameux Ulysse n'en approchoit point. Je ne croi pas que, depuis huit cens ans, *l'instrument génératif* ait formé un tel homme. Vespucius étoit un aveugle en comparaison d'*Hythlodée*. Outre qu'on parle bien plus surement de ce qu'on a vu que de ce qu'on a oui, nôtre homme étoit singulierement habile à rapporter les choses, & à les circonstancier.

Avec tout cela, autant de fois que je regarde cette belle Peinture, sortie du Pinceau de *Morus*, je ne me lasse point de l'admirer; & la vüe de ce Tableau me fait tant d'impression, que je m'imagine alors être en *Utopie*. Effectivement, je croi que Raphaël, lui-même, n'a pas tant vu de choses dans cette Ile-là pendant les cinq ans qu'il y a passé, qu'on en peut voir dans la Description de *Morus*. Il s'y presente tant de merveilles, tant de prodiges que je ne sai sur quoi fixer mon admiration. Sera ce sur cette Memoire infiniment heureuse qui a pu rendre fidelement, & presque mot pour mot, tant de sujets différens qui ont fait la matiere d'une Conversation? Sera-ce une penetrante & profonde Sagesse qui découvre ces sources que le Vulgaire connoit si peu, ces sources, dis je, d'où coule tout le malheur des Républiques, & celles d'où tout le bonheur pourroit couler? Sera-ce sur cette facilité

lité ſucculente & nerveuſe d'écrire purement en Latin, & de traiter un ſujet ſi diverſifié, lui ſur tout, à qui les affaires générales, & les ſoins domeſtiques doivent cauſer tant de diſtraction ?

Mais tout cela, mon ſavant & docte Monſieur, doit vous paroître moins ſurprenant qu'à moi. Vous connoiſſez à fond, & par un commerce familier ce rare Genie qu'on peut dire être au-deſſus de l'Eſprit Humain, & approcher de *l'Intelligence Divine*. Je ne ſache donc rien que je puiſſe ajouter à ſes Ecrits. J'ai eu ſeulement ſoin de mettre quelque choſe qui eſt composé en Langue *Utopienne*, & que *Hythlodée*, me fit voir par occaſion après le départ de *Morus*. J'ai auſſi placé à la tête l'Alphabet de cette heureuſe Nation ; & j'ai auſſi noirci les marges de quelques petites Notes.

Car, quant à l'inquietude de *Morus* touchant la ſituation de l'Ile d'*Utopie*, Raphaël ne s'eſt pas tu entierement là-deſſus : mais il en a parlé ſuperficiellement, & comme en poſte : on eût dit qu'il gardoit cet article-là pour un autre endroit. La fortune, je ne ſai comment, nous traverſa dans cette conjoncture importante. Dans le tems même que Raphaël nous contoit de ſi belles choſes, ſurvient un des Valets de *Morus*, qui diſoit je ne ſai quoi à l'oreille de ſon Maître. Pour moi, je n'en fis que redoubler mon attention : mais malheureuſement, quelcun de la Compagnie, qui, à ce que je croi, s'étoit enrhumé ſur l'eau, touſſa d'une ſi grande force, que cela me fit per-

perdre quelques-unes des precieuses paroles *d'Hythlodée*.

Mais je ne me donnerai point de repos jusqu'à ce que je me sois parfaitement éclairci de ce point-là. Pourvû que nôtre Raphaël soit en bonne santé, je veux vous apprendre, oui, je veux vous apprendre, dans la derniere exactitude, non seulement la situation de *l'Utopie*, mais même, son *Elevation de Pôle*. Je mets pour clause, & en supposition la vie & la santé *d'Hythlodée* ; car on parle différemment de sa destinée: les uns disent qu'il est peri en chemin; les autres prétendent qu'il est encore retourné dans son Païs : mais qu'en partie dégoûté des Mœurs de ses Compatriotes; & en partie aussi aïant toujours *l'Utopie* bien avant dans le cœur, il étoit reparti pour y faire un nouveau Voïage.

Si le nom de cette Ile fortunée ne se trouve point chez les Cosmographes, c'est une dificulté que Raphaël dénouë, & dont il se débarasse fort bien. N'a-t-il donc pas pu arriver, dit-il, que par le cours du tems, ce Païs-là ait perdu son premier Nom ? Il n'est pas non plus impossible que les Anciens aïent ignoré cette Ile-là. Combien découvre-t-on tous les jours de nouvelles Terres que les Geographes de l'Antiquité n'ont pas connu ?

Après tout, à quoi bon se fonder ici en raisonnement pour prouver l'existence de *l'Utopie*, puisque c'est *Morus*, lui-même, qui en est l'Auteur. Au reste, je louë ses scrupules pour l'Impression, & je reconnois en cela la modestie de nôtre Homme. Mais il m'a semblé

blié que l'Ouvrage, bien loin de devoir demeurer longtems dans les ténèbres ne peut être publié trop tôt. Ce sera vous, Monsieur, qui contribuera le plus à mettre ce petit livre en réputation. Vous connoissez le mérite éminent de nôtre *Morus*. D'ailleurs, personne n'est plus propre que vous à soûtenir par de sages conseils une République, vous qui, depuis plusieurs années, y vivez, digne de tous les éloges qu'on doit donner à une prudence éclairée, & à une vraïe probité.

Adieu le Protecteur, le Mecène des Etudes, & la Fleur de nôtre Siécle : Je vous souhaite, Monsieur, une longue suite de saines années. A Anvers, ce 1. de Novembre, 1516.

LETTRE DE PALUDAN A PIERRE GILLES.

J'Ai lu, Monsieur, l'*Utopie* de vôtre *Morus* & les Epigrammes : j'aurois de la peine à vous dire si ç'a été avec plus de plaisir, que d'admiration. Heureuse Angleterre ! Tu fleuris en Génies qui pourroient même disputer le prix contre l'Antiquité ! Il faut que nous soïons bien stupides & plus que grossiers, si, pour avoir nôtre part de cette gloire là, nous

ne pouvons pas nous éveiller par des exemples si voisins. Rougissons, rougissons mille fois, de ne nous adonner qu'au Lucre, & qu'à la Volupté, lors que par la faveur, & par la generosité des Princes, le savoir prend un si bel accroissement chez *les Grans Bretons*, eux qui sont à un des bouts du Monde.

Quoi que la Grèce & l'Italie se soient autrefois emparé de cette gloire-là; quoi que ces fameuses Nations se la soient approprié, les Grecs & les Romains n'en ont pourtant pas eu tout l'Honneur. L'érudition a brillé aussi chez d'autres Nations. L'Espagne a d'anciens & célèbres Noms dont elle se vante. La Scythie, toute barbare qu'elle étoit, a ses Anacharsis; le Danemarc a son Saxon; & la France, son Budée; l'Allemagne nourrit tant de personnes qui l'illustrent par le bruit de leur merite! l'Angleterre est si remplie de grans hommes! Mais, qu'est-il besoin de parler des autres? tenons-nous en à nôtre *Morus*; c'est lui qui excelle au suprème degré. Il a passé de la Jeunesse aux emplois publics & à l'entretien d'un Domestique nombreux: il est dans une distraction continuelle; enfin, il n'y a rien dont il ne fasse plutôt profession que de Science.

Pour nous autres Gens de la foule, nous nous imaginons avoir bien rempli nos jours, nous nous croïons assez heureux en faisant bonne chere, & en mettant un peu de monnoïe dans le Coffre fort. Mais quand nous avons le courage de secouër cet assoupissement, cette lethargie, nous nous trouvons alerte

alerte pour cette ſorte de combat où la défaite n'eſt point honteuſe, & où la Victoire produit des lauriers éclatans.

Tant d'exemples, qui ſe voïent de toutes parts, devroient bien nous encourager à cette guerre *atramentaire* & de Plume. Charles, nôtre bon Prince, nous y excite auſſi; il n'y a rien que ce Monarque récompenſe plus liberalement qu'une Vertu jointe à l'Erudition. Enfin, le grand Promoteur des Lettres eſt *Jean Silvage*, Chancelier de Bourgogne; c'eſt lui qui eſt l'unique Mecène de toutes les bonnes Productions d'Eſprit.

Je vous prie donc, Mon *Savantiſſime* Monſieur, ou pour mieux dire, je vous conjure de faire publier *l'Utopie* tout le plutôt que vous pourrez: on y verra comme dans une glace fine tout ce qui ſeroit néceſſaire pour fonder une République parfaitement ordonnée. Daignât vouloir le Ciel que comme les *Utopiens* ont commencé d'embraſſer nôtre Religion, Nous puſſions, par échange, emprunter d'eux la forme d'un bon & heureux Gouvernement! Peut-être ne ſeroit-il pas ſi difficile d'accomplir mon ſouhait. Quelques Théologiens de la haute volée & des mieux ferrez, n'auroient, par un accès de zèle Evangélique, qu'à faire une heureuſe Miſſion en ce Païs-là. Ils y feroient multiplier le Chriſtianiſme; & après une Oeuvre ſi charitable, ils apporteroient dans nos climats les Mœurs, & les Coûtumes de cette rare & ſinguliére Nation.

Certainement, *l'Utopie* a beaucoup d'obligation à *Hythlodée*: Il a fait la découverte

de cette Ile là ; & elle méritoit d'être connuë de toute la Terre. Nous sommes encore plus redevables au *doctissime Morus* qui nous donne une si belle Peinture de ce Païs-là. Vous aurez aussi, Monsieur, vôtre bonne part de cette reconnoissance générale. C'est vous qui êtes chargé du soin de mettre au jour le raport *d'Hythlodée*, & la Description de *Morus*; cette *Description*, dis-je, qui fera tant de plaisir à tous les Connoisseurs ; & qui produira encore plus de fruit, si on en pèse à la juste balance toutes les particularitez.

L'Utopie m'a tellement réchauffé la tête, qu'après une longue trève de Cabinet, je me suis remis à escarmoucher avec les Muses. Si j'y reüssis, c'est de quoi je me rapporte à vôtre bon sens.

Adieu ; une des meilleures Ames que je connoisse : adieu le Partisan des bonnes Etudes, l'Initié aux Mystéres les plus sacrez du Parnasse. De chez moi, à Louvain, le premier de Décembre.

Vers du même

JEAN PALUDAN,

Professeur en Rhétorique à Louvain, sur la nouvelle Ile

d'UTOPIE.

Ces Etats si fameux dont les Noms éternels
Ne vivent plus que dans l'Histoire,

Possé-

Possedoient chaçun une gloire
Qui les distingua tous au milieu des Mortels.
On vit exceller Rome en Cœur, en force d'Ame;
Cette célèbre Grèce enfantoit l'Eloquent;
L'incomparable Sparte abonde en Tempérant;
Et ces Lieux, d'un beau feu lançoient la pure flame.
Marseille donnoit de vrais Hommes:
L'Allemagne, un Peuple constant:
Gais & rieurs comme nous sommes,
Cette Attique salée en fournissoit autant.
La France en Pieté s'est beaucoup illustrée;
Et l'Afrique autrefois a produit Gens bien fins:
Jadis, par des bienfaits, bienfaits presque divins,
L'Ile de la Bretagne aux Humains s'est montrée.
Ces exemples font poids chez toutes Nations:
Si cela vous importune;
Hé bien! laissez en paix & chacun & chacune:
Mais du moins parcourez toutes les Régions.
Vous y verrez la balance:
Il manque à cet Etat ce qu'un autre a de plus,
C'est par tout la récompense
Du mal que fait chez nous le flux & le reflux.
Cependant, la seule Utopie
Des Habitans du Monde arrête le malheur.
Mortels, quitez vôtre folie!
On vous amène une Ile où se prend le Bonheur.

GERARD NIVERNOIS,

SUR

L'UTOPIE.

AImez vous, Connoiſſeur, la Lecture agréable?
Il ne ſe peut rien de plus doux.
Tout vous divertira, tout ſera délectable:
Jamais de vos momens ne fûtes ſi jaloux.
Si vous cherchez à vous inſtruire,
Vous aurez plein contentement:
Donnez à ce Livret tout vôtre entendement;
La Sageſſe par tout s'y voit briller & luire.
Viſez-vous, à la fois, à ce qui réjouït,
A ce qu'on doit ſe rendre utile?
Cet aimable Païs vous fournit tous les deux:
Liſez, Lecteur, liſez cet agréable ſtile;
Et pour vous rendre tout heureux,
Profitez d'un bonheur dont pas un ne jouït.
Cette Ile abonde en beauté de langage;
Encore plus fertile en bons enſeignemens
Là ſe trouvent par tout les dignes inſtrumens
Qui ſervent à l'Humain pour devenir très-ſage.
Ce Morus inimitable,
Le premier Ornement de ſa grande Cité,
De Notre Eſpèce indomtable
Il découvre *le Bon* & la *Perverſité*.

VERS DE C. GRAPHEE.

D'Un Monde tout nouveau veux-tu voir les merveilles ?
Veux-tu vivre autrement que vivent les Humains;
Savoir de la Vertu les sources nompareilles;
La cause de tout mal chez Gaulois & Romains ?
Veux-tu connoître à fond le rien de toutes chose;
Des Mortels inquiets la sotte vanité ?
Lis ce que Morus te propose;
Il est l'Honneur de sa Cité.

Sixain, ou six Vers d'Anemole, Poëte couronné de Laurier, & fils de la Sœur d'HYTHLODÉE, sur l'Ile d'UTOPIE.

A cause de ma Solitude
Les Anciens m'ont donné mon nom.
Je combats à present les Villes de Platon;
Peut-être je vaincrai, j'aurai la certitude.
Ce que, divin Platon, tu t'es imaginé
Je le donne en réalité.

TABLE
DE LA DIVISION DE CET OUVRAGE.

LIVRE PREMIER.

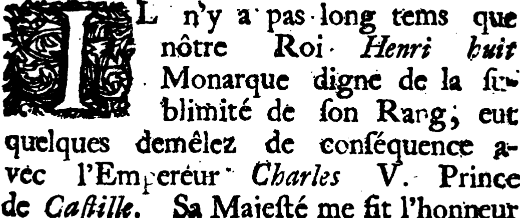
LIVRE SECOND.

L'UTO-

IDÉE D'UNE *REPUBLIQUE HEUREUSE* OU L'UTOPIE DE THOMAS MORUS.

LIVRE PREMIER.

La Conversation que Raphaël Hythlodée, *homme d'un merite sublime, eut touchant la meilleure Constitution d'une République.*



IL n'y a pas long tems que nôtre Roi *Henri huit* Monarque digne de la sublimité de son Rang, eut quelques demêlez de conséquence avec l'Empereur *Charles* V. Prince de *Castille*. Sa Majesté me fit l'honneur

de m'envoïer, avèc Caractere, en *Flandre* pour apaiser ces diferens, & pour négocier un accommodement.

J'avois pour Compagnon & pour Collègue l'incomparable *Cuthbert Tunstall*, celui-là même à qui le Roi vient de confier les Seaux, ce qui a été universellement aplaudi. Je ne ferai point ici l'éloge de ce grand Magistrat: Ce n'est pas que je craigne qu'on m'accuse de flaterie à cause de nôtre Amitié. Mais je suis contraint par deux raisons de me taire sur les louänges de *Tunstall*. Prémierement, son Mérite & son Erudition surpassent la portée de ma Plume; & ensuite, ce rare Homme a une reputation si étenduë, il s'est tant illustré dans le Monde, qu'il est superflu de vanter ce qu'il vaut; Ce seroit, comme dit le Proverbe, *montrer le Soleil avec un flambeau*.

La Conference étoit fixée à *Bruges*, & les Députez du Prince d'*Espagne* s'y trouverent avant nous. Tous gens bien choisis, & d'une grande distinction. Le Gouverneur de *Bruges*, Personnage honorable & magnifique, étoit à la tête de la Députation: mais *George Temsicius* Prevôt de *Mont Cassel* en étoit la Bouche & le Cœur. Ce *Temsicius* possede parfaitement

ment l'Art de la Négociation. Il ne doit point toute son éloquence à l'Etude, étant né bon Orateur. D'ailleurs, très-versé dans la Jurisprudence: enfin, cet Homme-là, tant par le génie, que pour son grand usage dans les afaires, excelle en matiere d'État.

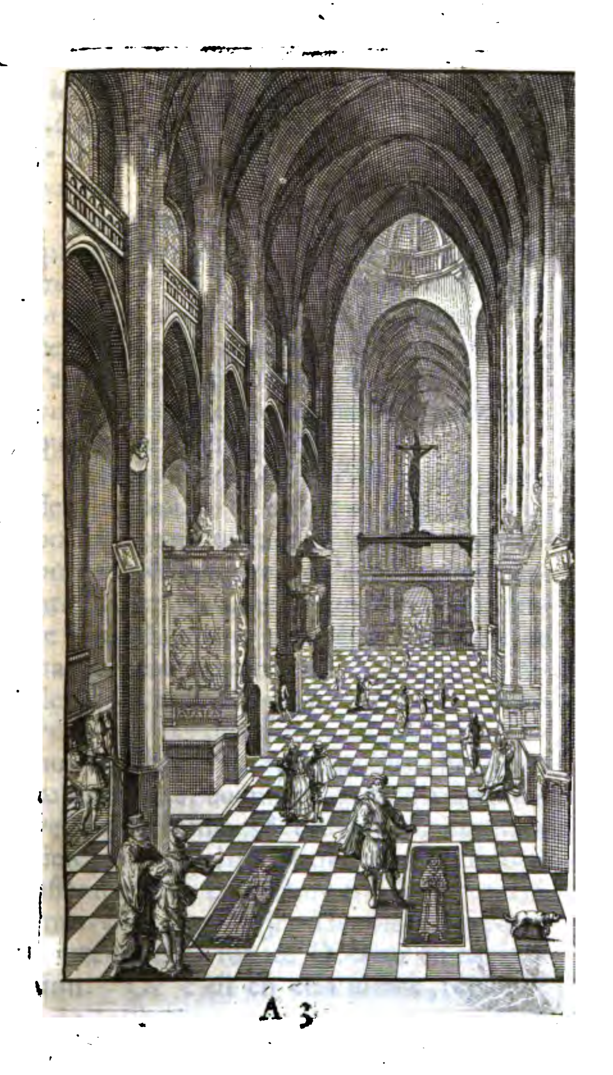
Comme dans les deux premieres Séances du Congrès, on ne pouvoit convenir sur certains articles, ces Messieurs nous disant adieu, pour quelques jours, allérent à *Bruxelles*, consulter les intentions du *Prince*. Pour moi, me trouvant desoeuvré pour quelque tems, je profitai de ce petit intervalle; & je partis pour *Anvers*.

Pendant le séjour que je fis dans cette grande & belle Ville, je reçus plusieurs visites: mais nulles ne me firent tant de plaisir que celles de *Pierre Gilles*. C'est un jeune homme d'*Anvers*, qui a beaucoup de probité; d'une famille honnête; mais lequel meriteroit un des premiers postes parmi ses Concitoïens. Je ne sai qui du savoir ou des bonnes moeurs l'emporte chez lui; car son érudition est aussi vaste que son naturel est excellent. Ce *Pierre Gilles* a l'ame oûverte, avec tout le monde; point de fard, point de de-

guisement, nulle dissimulation. C'est le plus sincere, le plus chaud, le plus ardent ami que je conoisse: il a un si grand panchant à faire plaisir; & à se sacrifier pour ceux qui ont eu le bonheur de gagner sa tendre estime; qu'on cherche chez tous les Hommes, on n'en trouvera peut-être pas deux qui lui ressemblent en amitié parfaite. Il est d'une modestie extraordinaire: Personne ne hait plus que lui à se masquer: mais personne aussi n'est d'une ingénuité plus sage & plus prudente. Au reste, mon *Pierre Gilles* est de la plus agréable humeur qu'on puisse voir; il badine, & il dit le bon mot, & toûjours fort innocemment.

Jugez de l'homme par ce que je vais vous dire. Il y avoit déja plus de quatre Mois que j'étois absent de chez moi: l'envie de revoir ma Maison, mon Epouse, & mes chers Enfans, cette envie-là me tourmentoit. Croiriez-vous ce qui me soulageoit le plus dans cette situation violente? En verité, c'étoit la Conversation douce & enjouée de *Pierre Gilles*.

Un jour, j'étois allé à l'Eglise de *Nôtre Dame*: C'est un Temple dont l'Architecture est superbe, & pour lequel le Peu-





A

ple a une extrême veneration. J'y avois assisté au Service Divin; & la Messe finie, je ne pensois plus qu'à retourner à mon auberge.

J'aperçus tout d'un coup *Pierre Gilles* qui causoit avec quelcun. Ce *quelcun* me parut un Etranger: il avoit le visage brûlé, la barbe longue, sa Casaque pend it negligemment à demi; enfin, il avoit tout l'air du *Caron* de *Virgile*, & je ne balançai point à le prendre pour un Maitre de Barque ou de Vaisseau.

Dès que *Pierre Gilles* m'eût vu, il m'aborde, il me salue; & faisant un peu retirer ce bon homme qui étoit sur le point de lui répondre, & avec qui je l'avois trouvé parlant, Voïez-vous, me demanda mon ami, cette figure humaine ainsi bâtie, j'allois de ce pas l'amener chez vous. En vôtre consideration, repondis-je, il eût été le très-bien venu. Vous diriez en la sienne, si vous conoissiez l'homme, repliqua *Gilles*. Personne au monde ne peut mieux vous dire des nouvelles des Hommes & des Païs inconus, matiere, dont je sai que vôtre curiosité est très-affamée. Ma conjecture n'a donc pas été mauvaise, repartis-je: à le voir je n'ai point douté qu'il ne fût un Docteur en navigation. Or, c'est en cela même, répondit

[illegible], avec vôtre permission, [illegible] à gauche. Cet [illegible] la Terre, rien de plus [illegible], s'il vous plait, a-t-il [illegible] pas été comme un *Pali-* [illegible], *voire* com- [illegible]

[illegible] *Raphaël*, c'est [illegible] *Hythlo-* [illegible] en Latin; & il [illegible]. La raison [illegible] à la Langue [illegible] *Romains*, [illegible] tout entier [illegible] sur toute [illegible] il ne fait [illegible] *Sénèque* & [illegible]

[illegible] de nation: [illegible] la Terre & le [illegible] sa patri- [illegible] avec *Ameri-* [illegible] accompagné [illegible] voia- [illegible] les Re- [illegible] revenu [illegible] navigation. Car [illegible] *Americus* com- [illegible] vingt-quatre

qu'on

qu'on laissoit dans la nouvelle *Castille* pour chercher les bornes du Païs qu'on avoit découvert en dernier lieu. On le laissa donc là pour le contenter: Nôtre homme aime mieux les voïages que la sepulture.

Il dit plaisamment que, qui n'est point enterré, a le Ciel pour chapeau, & qu'il n'y a point d'endroit d'où on ne puisse aller à Dieu. Cette inclination-là lui auroit couté cher, si le Tout-puissant ne l'avoit aidé. *Vespucius* étant parti, ce curieux Voiageur aïant cinq *Castillans* pour Camarades, parcourut quantité de Païs. Enfin, comme par une espéce de miracle, il débarqua à *Taprobane*, d'où étant venu jusqués à *Calicut*, il y trouva heureusement des vaisseaux Portugais: il profita de l'occasion, & lors qu'il s'y étoit le moins attendu, il revint en sa Patrie.

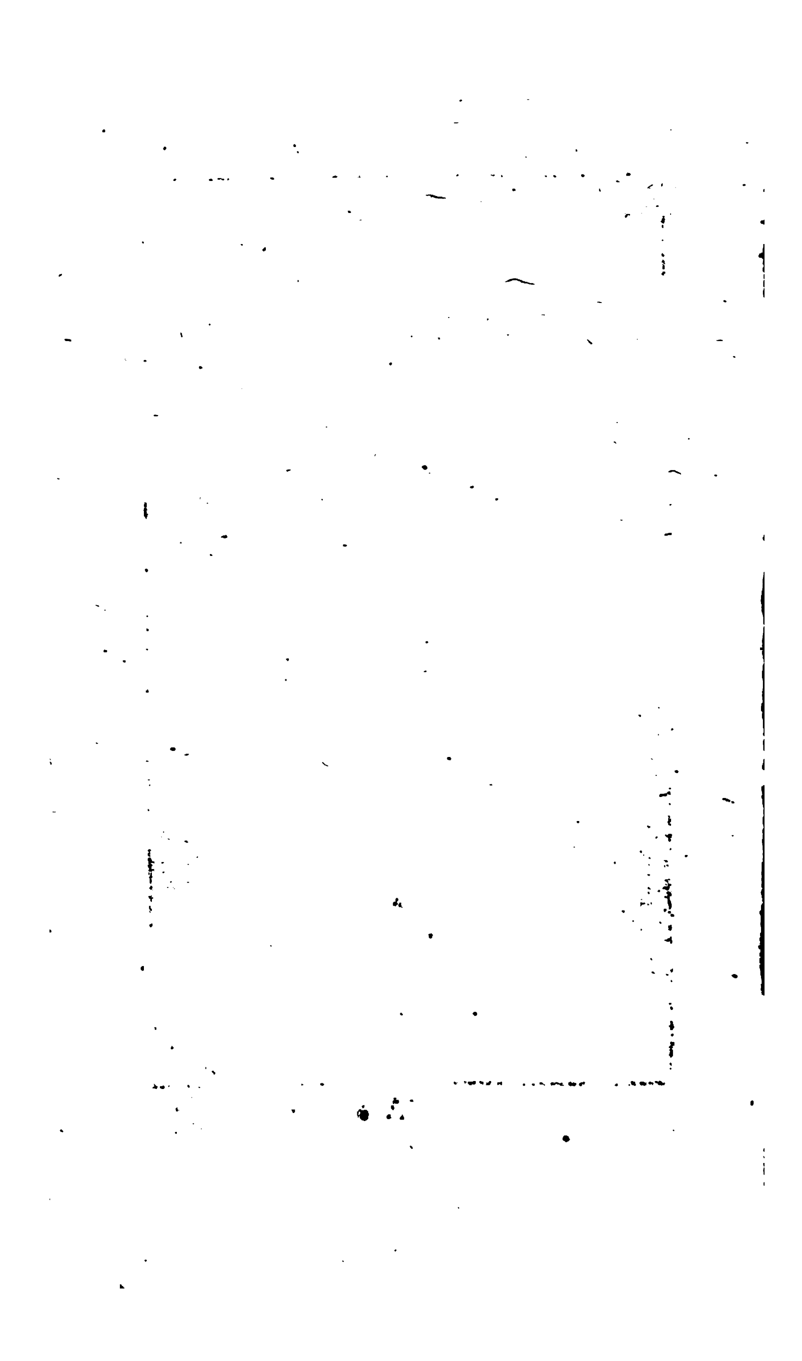
Après ce long & curieux Recit je remerciai mon Ami du plaisir qu'il m'avoit fait: je vous suis très-obligé, lui dis-je, de me faire conoitre un homme si peu du commun: vous aviez raison de croire que sa conversation me seroit bien agréable, & vous ne pourriez penser plus juste qu'en voulant me la procurer.

Ensuite, je me tourne vers *Raphaël*, nous nous saluons réciproquement; nous nous fimes tous les Complimens que deux Inconnus ont coutume de se faire en s'abordant. La Civilité finie, nous nous en allons chez moi: quand on y fut nous entrâmes dans le Jardin, & nous y étant assis sur un banc de gason, on commença à s'entretenir.

Raphaël nous conta donc, comment après le départ de *Vespucius*, lui *Raphaël* & ses Compagnons avoient commencé, par complaisance & par caresses, à s'insinuer peu à peu chez les Nations de cette partie de notre Boule. Non seulement ces Voïageurs se rendoient aimables par leur innocence: mais on les traitoit même en amis, & avec beaucoup de familiarité. Un certain Prince, dont j'ai oublié le nom & le Païs, les trouvant fort à son gré, leur témoignoit beaucoup d'affection. *Raphaël* ne pouvoit mieux tomber: Ce Roi, naturellement liberal, ordonna qu'on fournît en abondance à nos Voïageurs de quoi faire le chemin avec tout l'agrément possible. Ils alloient, tantôt en Barque, tantôt en Chariot; & toûjours sous la conduite d'un Guide expert & fidèle, qui les menoit chez les autres



A 6



tres Princes auſquels ils étoient recommandez ſoigneuſement.

Après pluſieurs jours de marche, ſuivant le raport d'*Hythlodée*, ils découvrirent des Bourgs, des Villes, des Républiques où les Sujets étoient nombreux, & dont les Lois n'étoient point des plus mauvaiſes.

Sous la ligne de l'Equateur, ajoutoit-il, à droit, à gauche, & preſque dans tout l'eſpace qui répond à la rondeur du Soleil, ce ne ſont par tout que des deſerts auſſi vaſtes que brûlans. De toutes parts, ce n'eſt que ſaleté, ce n'eſt qu'ordure: un aſpect auſſi triſte qu'on en puiſſe voir: tout fait horreur dans ce Païs en friche: il n'eſt habité que de bêtes feroces, que de ſerpens; & les hommes y ſont auſſi farouches, auſſi mechans que les animaux.

Avez-vous fait plus de chemin dans vôtre voiture? alors vous decouvrez inſenſiblement une Contrée charmante: on s'aperçoit que tout s'adoucit: L'air plus temperé; la Terre, d'une verdure riante; les Bêtes aprivoiſables. Enfin, à meſure qu'on avance, on trouve des Peuples, des Villes, des Bourgs, & ces Nations, joüiſſant chez elles d'une douce

tranquillité, commercent par Mer & par Terre, non seulement avec leurs voisins, mais même avec des Païs fort éloignez.

Ces découvertes ne faisoient qu'enflammer la curiosité naturelle de *Raphaël*: l'envie lui redoubla de voir çà & là de nouvelles Terres: ce qui lui étoit le plus commode, c'est qu'il ne partoit point de vaisseau, pour quelque voiage que ce fût, où on ne reçût très-volontiers lui & ses Compagnons.

Raphaël disoit que les premiers Vaisseaux qu'il vit en ces Païs-là, étoient plats; les Voiles cousuës de papier ou entrelacées d'osier; & autre part faites de cuir. Après cela ils trouverent des Navires à pointe, les voiles faites de chanvre; enfin des Vaisseaux tout semblables aux nôtres. Les Pilotes entendoient assez bien la Navigation; ils connoissoient passablement le Ciel & la Mer. Mais ces bonnes-gens furent ravis quand nôtre *Hythlodée* leur aprit l'usage de la *Boussole*; ils ne pouvoient en exprimer leurs remercîmens. Car ils ignoroient absolument l'*Aiguille Aimantée*: c'est pourquoi, ils regardoient la Navigation comme un grand risque, & ils ne s'embarquoient sur la Mer qu'en été. A present ils se

fient

étant si fort à gré cette *Aiguille d'Aimant*, que l'hiver ne leur est plus redoutable, pour ainsi dire qu'il y a dans leur imagination plus de sécurité que de confiance.

Mais gare que cette belle Invention qu'on ne leur a communiquée que par le motif de leur procurer un grand bien, encore une fois gare que cette utilité là ne leur devienne fatale, & ne leur cause de terribles malheurs.

Je ne finirois point si je raportois en détail tout ce que *Raphaël* nous dit avoir vû en chaque endroit. Ce n'est pas là non plus le but de mon Ouvrage: peut-être en parlerai-je ailleurs. Je ne demande pas mieux que de donner aux hommes tout ce qui peut leur être profitable. Je souhaiterois principalement faire connoître à nos Gens ces Nations policées, civilisées, & qui se conduisent à la lueur de la Prudence & de la Sagesse.

Comme *Pierre Gilles* & moi trouvions la matiere extremement interessante, nous étions fort empressez à questionner *Raphaël*; & lui se faisoit un plaisir de nous éclaircir de tout. Cependant, nôtre curiosité n'alloit point jusqu'à nous informer des Monstres qui ne sont rien moins que rares. Car on trouve presque par tout des Scylles & des Celénes vora-

ces, des Lestrigons mangeurs de Peuple, & semblables Harpies aussi cruelles qu'insatiables. Mais on ne trouve pas par tout des Républiques dont les Citoiens vivent ensemble selon les Regles de la vraïe Sagesse.

Il est vrai que *Hythlodée* a remarqué chez ces nouveaux Peuples plusieurs Lois mal établies: mais aussi nous en a-t-il raporté un grand nombre dont on peut tirer des exemples propres à éclairer nos Villes, nos Nations, nos Républiques, nos Roiaumes, nos Etats. C'est de quoi j'ai déja dit que je parlerois dans un autre endroit.

Presentement, mon but est de ne raporter que les Recits de nôtre Voïageur touchant les Moeurs & les Coutumes des *Utopiens*.

Je mettrai, neanmoins, à la tête, & insererai auparavant la Conversation par laquelle, comme chemin faisant, on tomba sur le chapitre de l'*Utopie*.

Nôtre *Raphaël* parloit si judicieusement, si à fond de tous les Etats, qu'on voïoit bien qu'il possédoit la Science universelle des Gouvernemens: il en articuloit les defauts & les endroits louables, il en specifioit le bon & le mauvais; en-

fin, on auroit dit qu'il avoit été par tout & qu'il n'y avoit point de Païs sur la Terre où il n'eût passé toute sa vie.

Pierre ne pouvant assez admirer le personnage, en verité, lui dit-il, je m'étonne, mon cher *Raphaël*, comment vous ne vous attachez point à quelque Prince? Il n'y en a pas un, j'en suis sûr, à qui vous ne plussiez infiniment. Vous avez toute la capacité imaginable pour être auprès d'un Monarque : non seulement vous pourriez le divertir par cette vaste Connoissance des choses, par cette habileté sur le sujet des Hommes & des Lieux : mais même vous l'instruiriez en lui citant une foule d'exemples, & il ne tiendroit qu'à lui de profiter de vos conseils. D'ailleurs par cette voïe-là vous feriez une haute fortune, & vous pourriez être d'un grand secours à tous ceux qui vous apartiennent.

A cela *Hythlodée* répond, Pour ce qui regarde mes proches, c'est un motif qui ne me touche guére: je croi avoir fait, à leur égard une assez bonne partie de mon devoir. Les autres ne donnent leur bien que quand ils entendent sonner leur derniere heure, que quand la Vieillesse & la Maladie les met sur le bord.

bord du Tombeau : encore ne se defont-ils alors de ce qu'ils possedent qu'avec une répugnance amere & qui leur cause des tranchées de coeur bien douloureuses : ils donnent alors ce qui leur échape, ce qu'ils ne sauroient plus garder. J'en ai agi tout autrement. Etant en pleine santé, vigoureux & jeune, j'ai distribué mon bien à mes Parens & à mes Amis : ils doivent être contens de ma liberalité ; & je ne les croi pas en droit de prétendre que, pour l'amour d'eux, je me jette dans l'Esclavage de Cour.

Doucement, repliqua *Pierre*, mon intention n'est pas que vous deveniez esclave, mais utile. C'est bien, à peu près, la même chose auprès des Princes, reparvit *Raphaël* ; & chez eux, entre ces deux verbes Latins *inservire* & *servire*, il n'y a qu'une syllabe de diference.

Donnez à la chose tel nom qu'il vous plaira, répondit *Pierre* : mais vous ne me dissuaderez point qu'en prenant le chemin que je vous ouvre, vous pourriez rendre de grans services au General, & aux Particuliers ; & en même tems vous faire une condition plus heureuse. Comment plus heureuse ? dit *Raphaël* : est-ce donc que le bonheur consiste dans

ce qu'on deteste ? Je jouis d'une liberté parfaite ; & , à ce que je m'imagine, très-peu de Grans ont cet avantage-là. Mais de plus assez de gens visent à la fortune de Cour , & à la faveur : ce ne sera donc pas un grand malheur pour les Princes quand ils ne m'auront point, ni peut-être un ou deux autres hommes qui sont de ma tournure & de mes sentimens.

Alors, je prens la parole, & je dis: On voit bien, nôtre cher *Raphael*, que vous méprisez les Richesses, le crédit, & le pouvoir. Je vous assure que je ne vénére, ni n'admire pas moins un homme de vôtre Philosophie, que qui que ce soit de ceux qui occupent les premiers Postes d'un Etat.

Il me semble neanmoins que vous feriez une chose tout-à-fait digne de vous, digne d'une ame si élevée, & qui excelle tant dans les lumieres Philosophiques, si, au risque de vous faire quelque violence, vous vouliez bien emploier vôtre esprit & vôtre dexterité au maniment des afaires publiques. Or c'est ce que vous ne sauriez faire plus fructueusement qu'en entrant dans le Conseil de quelque grand Prince, à qui, j'en suis sûr, vous n'inspireriez jamais rien, que de juste & d'équitable.

ble. Car le Prince est comme une source perpetuelle d'où tous les biens & tous les maux coulent rapidement sur le Peuple. Pour vous, vôtre connoissance est si étenduë, que, quand vous auriez moins d'usage, par vôtre seule habileté, vous donneriez à tous les Rois un excellent Conseiller, fût-il ignorant.

Vous vous trompez doublement, mon cher *Morus*, dit *Raphaël*, & vôtre erreur tombe également sur ma personne, & sur la chose: car je ne suis pas si habile que vous dites; & quand je le serois cent fois encore plus; le sacrifice que je ferois de mon repos, n'aporteroit aucune utilité à la République. Premierement, la plûpart des Princes s'occupent plus volontiers de la Guerre, qui est pour moi un Art inconnu, & que je n'ai nulle envie d'apprendre, qu'ils ne s'appliquent à faire fructifier la Paix: ils s'atachent beaucoup plus à conquerir, justement ou injustement, de nouveaux Roiaumes, qu'à les gouverner avec équité.

En second lieu, de tous ceux qui sont dans les Conseils des Princes, les uns n'ont point assez de tête pour remplir dignement un si grand Poste; ou, s'ils s'en croient capables, ils manquent de courage

&

& de sincerité. Les autres sont toûjours de l'avis du plus puissant; & quand celui-ci proposeroit les choses du monde les plus absurdes, ils font semblant d'y aquiescer; & cela dans la vuë de se procurer, par cette basse flaterie, la protection du Favori.

D'ailleurs, naturellement chacun aime sa production. Le Corbeau trouve charmante sa Couvée éclôse; & le Singe est fort content de son petit. Si donc, dans le Conseil d'un Monarque, Conseil dont l'envie & l'interêt personnel sont les mobiles principaux; si, dis-je, un Conseiller d'Etat cite des exemples de ce qu'il a lu dans l'Histoire ancienne, ou de ce qu'il a vu dans les Païs étrangers; alors, ceux qui écoutent s'alarment, & leur cervelle se met en mouvement comme si toute leur réputation de Sagesse étoit en danger: ils s'imaginent qu'ils passeroient pour des ignorans, pour des sots, s'ils ne proposoient rien qui pût détruire le sentiment contraire au leur.

Manquent-ils de bonnes raisons? Voici leur dernier retranchement. Nos Ancêtres, disent-ils, ont jugé que ce parti-là étoit le meilleur; & plût au Ciel que nous les égalassions en prudence! Après cela, comme s'ils avoient plaidé admirablement une bonne Cause, ils se remettent tout glorieux en leur place. Ces

Ces gens-là ont une plaisante prévention; ils croient qu'il y auroit du peril à être plus sage que les Ancêtres; & parce qu'ils ont établi de bonnes Loix, nous nous imaginons qu'ils ont été infaillibles. Mais si on a pu agir avec plus de prudence sur quelque sujet, nous saisissons avidement l'occasion, & nous, nous ne voulons point en demordre.

Je vous dirai bien plus au sujet de ces Jugemens fiers, absurdes, & bizarres: je m'y suis trouvé en plusieurs endroits; & même une fois en *Angleterre*. Quoi, m'écriai-je, vous avez été dans nôtre Païs? Oui, répond *Hythlodée*; & même j'y ai passé quelques mois. Ce ne fut pas long tems après que la Guerre Civile des *Anglois* Occidentaux contre le Roi, fut terminée par un horrible carnage des soulevez.

Pendant mon Séjour, j'eus de grandes Obligations au *Reverendissime* Pere *Jean Morton*, Archevêque de *Cantorberi*, Cardinal, & de plus, Chancellier d'*Angleterre*. C'est un homme, mon cher *Pierre*, je m'adresse à vous; car *Morus* sait ce que je vais dire, c'étoit un homme qui n'étoit pas moins respectable par sa prudence & par sa vertu, que par son au-

autorité. D'une taille médiocre, & qui ne se courboit point sous le poids des années: son visage, bien loin de dégouter, imprimoit la vénération. Il n'étoit pas d'un abord difficile: mais pourtant il tenoit son serieux & sa gravité. Son plaisir étoit d'éprouver, par des apostrophes un peu trop aigres, ceux qui lui demandoient quelque grace, mais sans pourtant aller jusqu'à l'offense. Il connoissoit par là le genie, & la presence d'esprit d'un chacun; & quand il trouvoit un mérite semblable au sien, pourvu que l'imprudence n'en fût pas, il en avoit de la joie, & il emploioit ces gens-là suivant leur capacité.

Ce grand Prélat parloit poliment, & avec force: il possédoit à fond la Jurisprudence: d'un discernement incomparable, & la memoire prodigieuse; c'étoit jusqu'où, avec un naturel très-heureux, il s'étoit élevé par l'étude & par la pratique. Il paroissoit quand j'étois-là, que le Roi déferoit beaucoup à ses avis, & que ses conseils étoient un des meilleurs soutiens de la République. Il ne faut pas s'en étonner: ce Cardinal, presque dès sa premiere jeunesse, ne fut pas plutôt sorti du College, qu'il fut admis

à

à la Cour : il a passé toute sa vie dans les affaires les plus importantes ; la Fortune l'avoit plusieurs fois batu de ses flots, il avoit essuïé differentes tempêtes sur cette Mer orageuse. Ainsi, il avoit apris au milieu du peril une prudence profonde ; & cette prudence ne se perd pas si-tôt quand elle est aquise de cette maniere-là.

Me trouvant un jour, par hazard, à la table du Cardinal, il y avoit là un certain Laïque, Savant dans vos Lois. Celui-ci, je ne sai à quel propos, commence à exalter cette Justice rigoureuse qu'on exerçoit alors en ce Païs-là contre les Voleurs, nous disant que, quelquefois, on en pendoit, pêle-mêle, jusqu'à vingt à une même potence. C'est ce qui fait, ajoutoit-il, que je ne puis assez m'étonner comment, & par quel mauvais destin, puisque si peu de ces Scelerats échapent le Suplice, il y en ait tant d'autres par tout qui commettent le même crime.

Alors je prens la parole, car j'osai bien parler librement chez le Cardinal ; n'en soïez point surpris, lui dis-je ; cette punition des voleurs n'est ni équitable, ni utile au Public : elle est trop cruelle pour chá-

châtier le vol, & trop foible pour l'empêcher. Le larcin n'est pas un crime assez énorme pour meriter la mort; & d'un autre côté, il n'y a point de peine capitale, quelque grande qu'elle soit, qui puisse arrêter les mains de ceux qui n'ont pas d'autre moïen pour vivre que de prendre le bien des autres.

Il me semble, donc, qu'en cela, non seulement vos Tribunaux, mais même une bonne partie du Monde imitent ces mauvais Precepteurs qui sont plus disposez à fraper leurs disciples qu'à les enseigner. On ordonne de grans & d'horribles suplices contre un Voleur: On devroit bien plûtôt pourvoir à la subsistance de ces Malheureux, afin qu'ils ne fussent point dans la necessité de voler & de perir. C'est à quoi on a pourvu suffisamment, repondit le *Légiste*. N'y a-t-il pas les Arts mechaniques? N'y a-t-il pas l'Agriculture? Que n'embrassent-ils ces vacations-là? Mais la vraie raison, c'est qu'ils ont du penchant à ne rien valoir.

Ce ne sera pas par là que vous me prendrez, lui repliquai-je; car premierement ne parlons point de ceux qui souvent retournent chez eux des Guerres é-

trangeres ou civiles avec quelques membres de moins. Vous avez vû dernierement dans vôtre Patrie, qu'après le combat de *Cornouaille*; & peu auparavant après celui de *France*, il y eut quantité de Soldats estropiez pour le service de la Republique, ou pour celui du Roi, à qui leur foiblesse ne permettoit pas qu'ils reprissent leur ancien métier, ni leur âge d'en aprendre un nouveau. Encore une fois laissons-là ce genre de Voleurs, puis qu'aussi bien c'est une espece de necessité que les Guerres se rallument de tems en tems.

Considerons ce qui arrive tous les jours. Il y a un si grand nombre de Nobles, qui comme les Guêpes, vivent dans la fainéantise, & sans produire une goute de miel, profitant ainsi du travail des autres. Font-ils valoir leurs terres? ils raclent tout, ils rasent jusqu'au vif pour grossir leur revenu. Car c'est là la seule frugalité de ces Messieurs; Gens d'ailleurs, qui, quand il y va de leurs plaisirs, sont prodigues jusqu'à se mettre dans la mendicité: On les voit environnez, ou trainer à leur suite un nombreux cortège de domestiques, tous oisifs, & qui n'ont jamais appris aucune profession pour gagner leur vie.

Dès

Dès que le Maitre est mort, ou dès que ces valets sont malades, on les congedie aussi tôt, car les Nobles nourrissent plus volontiers des fainéans que des infirmes. Souvent aussi l'heritier du Mourant n'est pas d'abord en état d'entretenir les domestiques de son pere. Cependant ces valets congediez tombent dans la necessité; & ils periroient de faim s'ils n'avoient pas recours au vol. Quelle autre ressource pourroient-ils avoir? A force de roder pour chercher Maître, ils usent leurs habits, ils alterent leur santé. Ensuite, devenus crasseux de maladie, & n'étant plus couverts que de haillons, les Nobles en ont une espèce d'horreur & sont bien éloignez de les prendre à leur service. Les Païsans n'oseroient pas non plus les prendre chez eux. Ils savent qu'un homme élevé mollement dans l'oisiveté & dans les plaisirs, accoutumé à porter le cimeterre & le bouclier; à regarder de haut en bas, & d'un air de determiné, tout le voisinage; enfin, à mépriser tout le monde excepté soi: les Païsans, dis-je, n'ignorent pas qu'un tel homme n'est nullement propre à manier la bêche & le hoïau; à se contenter d'un petit salaire, & d'une petite nourriture; à servir un

Maitre qui est lui-même dans le genre des pauvres.

Ce sont justement ces gens-là, repond mon homme, que nous devons entretenir le plus soigneusement. Comme ils ont plus de cœur, plus de courage que les Artisans & les Laboureurs, ce sont en tems de Guerre les meilleurs soldats d'une Armée. J'aimerois autant, repliquai-je, vous entendre dire que vous devez entretenir les Voleurs; car assurément vous n'en manquerez jamais tant que vous aurez de ces vagabonds. De plus, ni les Voleurs ne sont pas de mauvais Soldats, ni les Soldats ne sont pas les plus lâches des Voleurs, tant il y a de raport entre ces deux métiers.

Mais quoique ce défaut-là soit fort ordinaire chez vous, il ne vous est pourtant pas singulier; on le voit chez presque toutes les Nations. La *France*, outre ce mal-là, a une autre peste bien plus contagieuse. Tout ce grand Roïaume, même en tems de Paix, si on peut donner le beau nom de *Paix* à une courte cessation d'Armes, tout ce Roïaume est rempli, & comme assiegé de Soldats à paie. Cela se fait par le même préjugé qui vous a fait croire que pour le bien public vous de-

deviez nourrir des hommes oisifs. Cette fausse persuasion est que le salut de l'Etat consiste à avoir toujours sur pié de bonnes & vaillantes Troupes; & sur tout, qui soient composées de Soldats aguerris; car on ne se fie nullement à ceux qui n'ont point d'experience. Ainsi on cherche la Guerre par deux motifs: l'un de peur d'avoir de mauvais Soldats: l'autre pour empêcher que, comme dit agréablement *Saluste*, la main ou le cœur de ceux qui se distinguent dans l'Art d'égorger les Hommes, ne s'engourdisse point.

La *France* a apris, pour son malheur, combien il est pernicieux de nourrir de telles bêtes. Les *Romains*, les *Carthaginois*, tant d'autres Nations en ont fourni des exemples. Les Armées que ces Etats entretenoient, n'ont-elles pas detruit en diverses occasions, non seulement leur Empire, mais aussi leurs terres, & même leurs Villes? Qu'il ne soit pas fort necessaire d'avoir des Troupes en tems de Paix, c'est ce qui paroit par l'exemple que voici. Vos Soldats, quoique nouvellement levez, manquent-ils de bravoure? Les *François* même, eux qui ordinairement sont élevez dans les

Armes, lors qu'ils ont combatu contre vos Gens, n'ont pas, le plus souvent, sujet de se vanter d'avoir eu le dessus. Je n'en dis pas davantage; je crains qu'on ne me soupçonne ici de flaterie.

D'ailleurs, on ne voit pas que, ni vos Artisans dans les villes, ni vos grossiers & rustiques Laboureurs soient les Valets des Nobles: il n'y a que ceux qui, par foiblesse de corps, manquent de force & de hardiesse ou à qui la grande disette abbat le courage; il n'y a que ceux-là qui en aient peur. Il n'y a donc point de danger pour les robustes & les vigoureux. Les Nobles dédaignent tout ce qui n'est pas hors de la foule: ils passent la vie dans une molle & languissante Oisiveté; ou leurs occupations different peu de celles des Femmes. Mais pour des gens qui savent vivre par de bons métiers, & qui se sont endurcis par des travaux proportionnez à la force humaine, ceux-là ne deviendront jamais effeminez.

Quoi qu'il en soit, on ne me persuadera jamais qu'il soit avantageux à vôtre République pour le succès de la Guerre, vous qui ne prenez les Armes que quand vous voulez, d'entretenir ce nombre presque innombrable de Fainéants qui gâtent la

Paix;

Paix; & cependant la Paix est aussi salutaire que la Guerre est ruineuse.

Je ne prétens pas, néanmoins, que ce que je viens de dire soit la seule cause qui mette vos Insulaires dans la necessité de voler. Il y en a une autre, & qui, à ce que je croi, vous est particuliére. Quelle est-elle? dit le Cardinal. Vos Brebis, repondis-je. Elles étoient autrefois si douces! elles se contentoient de si peu! A present? Ce sont des insatiables, ces indomtables, au moins à ce qu'on dit. Qui pourroit le croire? Ces Brebis dévorent les hommes; elles pillent, elles ravagent les campagnes, les maisons, & les villes.

Dans tous les endroits du Roïaume, il naît une laine plus fine, & par consequent plus précieuse qu'auparavant. En ces lieux-là, les Nobles & les Gens de bonne famille, sans oublier quelques saints Abbez, n'étant pas contens des revenus & des fruits annuels que leurs Ancêtres tiroient des heritages; & comme s'il ne leur suffisoit point en vivant somptueusement & sans rien faire, d'être inutiles au Public, s'ils ne lui étoient encore nuisibles, ils ne laissent point de terres à ensemencer: ils enferment tout en pâturages; ils abbatent les Maisons; ils

ruinent les Bourgs; enfin, il ne reste que le Temple; & c'est pour servir d'étable aux brebis. Et comme si les forêts, les parcs, toutes les demeures des bêtes sauvages perdoient peu de terrain chez vous, ces bonnes Personnes changent en déserts les lieux les plus habitez, & les mieux cultivez.

Ainsi, afin qu'un affamé de bien, un avare insatiable, une cruelle peste de sa Patrie, puisse enfermer dans un même enclos quelques milliers d'arpens de terres contiguës, on chasse les Laboureurs; on les dépouille de leur fond par fourberie, ou par opression: la plus grande grace qu'on leur fait, c'est de les fatiguer si fort par des injustices qu'ils sont contraints de vendre leur possession.

De quelque maniere que la chose s'execute, il faut toûjours que ces malheureux déguerpissent: hommes, femmes, maris, épouses, orphelins, veuves, peres & meres avec de petits enfans & une famille plus nombreuse que riche; je dis *nombreuse*, parce que l'Agriculture a besoin de plusieurs mains Ils sortent, donc, de leur maison, de leur païs, enfin du lieu qu'ils conoissoient, & où ils étoient accoutumez. Ne trouvant point

où se réfugier, ils vendent à très-petit prix tout ce qu'ils emportent, & qui ne vaut pas déja beaucoup. Encore bienheureux ! car l'acheteur auroit pu se saisir de ces effets-là sur le pretexte que les proprietaires étoient chassez.

Quand ces pauvres gens ont dépensé leur butin, ce qui se fait en très-peu de tems, quelles peuvent être leurs dernieres ressources? Il faut bien qu'ils volent, &, par consequent, qu'ils risquent à finir leurs jours par la corde, comme de raison: ou, ils sont obligez de courir çà & là, demandant l'aumône. Et même, ce dernier moïen de vivre n'est pas sûr pour eux: ils y perdent au moins la liberté: on les enferme comme des Vagabonds: on leur fait un crime de ce qu'ils errent dans l'oisiveté: mais en quoi consiste-t-il ce crime? à ne trouver personne qui veuille accepter leur Service, quoi qu'ils l'offrent avec le dernier empressement.

Pour ce qui est de l'Agriculture, à laquelle ils sont accoutumez, il n'y a rien à faire, où il n'y a rien à semer. Car c'est assez d'un Berger, ou d'un Vacher pour faire paître des bêtes dans cette même terre qui auparavant demandoit plu-

sieurs mains pour être cultivée & ensemencée. Qu'arrive t-il encore de là? C'est que les vivres en sont beaucoup plus chers en plusieurs endroits.

Il resulte encore un autre inconvenient. Même le prix des laines est monté si haut, que les petites gens, eux qui avoient coutume de faire vos draps, ne peuvent plus en acheter; &, par cette raison-là, plusieurs tombent du travail dans l'oisiveté. Ce qui cause la cherté des laines, c'est qu'une maladie consumante s'étant jettée sur les moutons, elle en a fait perir une infinité depuis qu'on a multiplié les pâturages. Il semble que Dieu a voulu par là punir la cupidité de ces Avares: le Ciel a envoïé une contagion mortelle sur les troupeaux: n'y eût-il point eu plus de justice, à la faire tomber sur ces têtes insatiables d'argent?

Quand même le nombre des Bêtes augmenteroit le plus, le prix ne diminueroit point; parce que si cette marchandise-là n'est pas en monopole puisque plusieurs en vendent, du moins, elle n'a pas un franc & libre cours. Car presque tous les moutons apartiennent en propre à peu de Personnes. Ces gens-là étant ri-

riches, rien ne les presse de vendre: ils vendent quand bon leur semble, & l'envie leur vient de vendre quand ils y trouvent leur compte.

Les autres bestiaux ne sont pas moins chers que les moutons: c'est par la même raison, & qui est encore plus forte: on a detruit les métairies: l'Art champêtre est comme tombé; si bien qu'il ne reste que très-peu de Païsans pour avoir soin de la propagation de ces animaux. Ne croïez pas que ces Riches s'apliquent autant à procurer la multiplication du gros bêtail que celle des moutons: ils achettent d'un autre endroit, & à bon marché, des bêtes maigres; puis, quand elles se sont engraissées au pâturage, ils les revendent bien cher.

C'est ce qui me fait dire que, du moins, à ce qu'il me semble, on ne sent point encore tout l'inconvenient de cette afaire-là. Jusques à present, ces *Engraisseurs* de bêtes ne causent la cherté que dans les lieux où ils vendent. Mais quand ils auront, pendant quelque tems, enlevé de l'endroit où ils achettent, enlevé dis-je, ces mêmes bestiaux sans leur donner le tems de multiplier, le nombre des animaux diminuant insensiblement, il

faudra bien à la fin, que le Païs tombe dans une grande disette. Ainsi, une chose qui paroissoit devoir être avantageuse à vôtre Ile, & contribuer beaucoup à son bonheur, cette chose-là tourne à la ruine des Habitans par la passion desordonnée que quelques-uns ont pour le bien.

Cette cherté des vivres oblige un chacun à diminuer son Domestique le plus qu'il peut; mais les Congediez, où vont-ils, je vous prie? Mendier: ou, ce qui se persuade plus aisément aux hommes de bonne famille, ils vont se faire aprentis brigands. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette malheureuse pauvreté, cette grande disette est jointe avec un luxe qui est tout-à-fait hors de saison. Chez les Serviteurs des Nobles; chez les Ouvriers; dans les Villages même, ou peu s'en faut; enfin, dans tous les Ordres du Roïaume, on voit en habits une magnificence qui n'avoit point encore paru; & en dépense de bonne chere, un excès tout nouveau.

D'ailleurs, dites-moi, s'il vous plait, les maisons de prostitution, les endroits infames, les puantes Cavernes de Vénus, franchissons le mot, les Bordels: de plus,
les

les Cabarets à vin & à biere, qui souvent sont d'autres lieux de débauche *Venerienne*: enfin, tant de mauvais jeux! Les dez, la carte, le cornet, la bale, la boule, le palet: tous ces beaux exercices, aprés qu'on s'y est ruiné, n'envoïent-ils pas leurs zélez dévots chercher quelque part à se réparer par le métier de voleur?

Croïez moi: chassez ces pestes pernicieuses: ordonnez que ces destructeurs de metairies, que ces *renverseurs* de Bourgs Champêtres, remettent tout, comme il étoit; ou du moins qu'ils cedent les fonds à ceux qui s'offrent à guerir le mal, & à faire rebâtir tout ce qu'on a mis en ruine. Refrénez cette sorte d'achats que les Riches font, & leur licence à en jouïr comme d'un monopole. Entretenez moins de gens dans la fainéantise; remettez l'Agriculture en bon état; renouvellez la Manufacture de laine, afin qu'il y ait dans le Roïaume une honnête vacation à laquelle puisse s'occuper utilement cette foule d'Oisifs, qui, jusques ici, sont devenus voleurs par la force de l'indigence. Vous empêcherez aussi par là que les vagabonds, & les valets desœuvrez, ne se jettent dans le brigandage,

ce qui ne sauroit guere manquer ni aux uns, ni aux autres.

Certainement si vous ne remediez aux maux que je vous indique, c'est en vain que vous faites sonner si haut vôtre Justice contre le vol: cette Justice est plus specieuse qu'elle n'est équitable, ni utile. Car enfin, quand vous souffrez que ces Punissables aïent une mauvaise éducation, & qu'on leur corrompe les moeurs dès la plus tendre enfance, en sorte qu'étant parvenus à l'âge d'homme, ils font voir les crimes honteux dont ils avoient donné un présage continuel depuis leur premiere jeunesse, que faites-vous alors sinon des voleurs? C'est vous-mêmes, cependant, qui les punissez.

Pendant que je plaidois ainsi la Cause des Voleurs, le Docteur en Droit s'étoit preparé à la Défensive. Il avoit résolu en soi-même d'emploïer les armes ordinaires des Disputeurs qui sont plus prompts à répéter qu'à bien repondre, faisant consister une bonne partie de l'honneur à montrer qu'ils ont la memoire heureuse. En verité, me dit-il, vous avez bien parlé! Vous, sur tout, qui étant étranger, ne pouvez conoitre ces matieres-là que par ouï-

ouï-dire, ne les aïant point examinées par vous-même. Mais je veux tâcher de vous éclaircir là dessus en peu de mots.

Voici l'ordre que je garderai dans ma réponse. Premierement je raporterai de point en point ce que vous avez dit. En suite, je vous ferai voir en quoi vous vous trompez par le peu de conoissance que vous avez de nos affaires. Enfin, je réfuterai tous vos argumens, je les mettrai en poudre. Pour commencer donc, par le premier article que j'ai promis, il m'a paru que vous avez attaqué quatre .... je vous arrête tout court, dit le Cardinal; car de la maniere dont vous vous y prenez, il n'y a point d'aparence que vous répondiez en peu de mots. C'est pourquoi, nous vous épargnerons aujourd'hui la peine que cette réponse vous donneroit. Cependant vous n'en êtes pas quite. Nous vous garderons cette charge de repondre jusqu'à la premiere fois que vous vous rencontrerez ici tous deux; & je souhaiterois que ce fût dès demain, si vous & *Raphaël* vôtre partie, n'avez rien qui vous en empêche.

Mais en attendant, vous me feriez grand plaisir de me dire, mon cher *Raphaël*, pourquoi vous ne croïez point que

les Voleurs soient pendables; quel autre genre de châtiment vous établiriez contre eux, qui fût plus utile au Public; car vous ne pretendez pas qu'on doive tolerer le vol. Si, à present, quoi qu'on pende les Voleurs, il ne laisse pas de s'en trouver une quantité prodigieuse, en cas qu'ils n'eussent plus à craindre la peine de mort, quelle force, quelle crainte pourroit épouvanter les Scelerats? Ils ne manqueroient pas d'interpreter cet adoucissement de suplice comme si on leur offroit une récompense pour les encourager au crime.

Oui, grand Prélat, répondis-je, je croi fermement que c'est une injustice formelle de faire mourir un homme pour avoir volé. Ma raison est que dans la vie Humaine, & par raport aux biens de la Fortune, il est impossible que tout soit également partagé. Si on m'objecte, qu'on ne châtie point le vol à cause de l'argent dérobé; mais pour vanger la Justice offensée; mais pour punir le violement des Lois: qu'est-ce que cela signifie sinon *qu'un excès de Droit est un excès d'Injustice*, SUMMUM *Jus summa injuria.*

L'autorité des Lois n'est pas si absoluë, que, pour une legere infraction, il faille fra-

fraper du *Glaive:* les Ordonnances ne ſont pas ſi rigides qu'on doive donner la même meſure à toute ſorte de fautes. On agit tout comme ſi c'étoit la même choſe de tuer un homme, ou de lui prendre une pièce de monnoïe: cependant, ſi l'Equité n'eſt pas une chimere, il n'y a point de comparaiſon entre ces deux crimes. Dieu a defendu l'homicide; & nous en commettons un ſi facilement pour un peu d'argent qu'on a ôté à quelcun?

Répondra-t-on que ce Commandement ne concerne que les Particuliers; & que Dieu n'a point étendu ſa défenſe ſur les Lois humaines qui permettent au Magiſtrat d'ordonner la Mort quand il le juge à propos? Pourquoi, donc, les hommes ne règlent-ils point entre eux à quel point on doit admettre la fornication, l'adultere, & le parjure?

Dieu a ôté aux Hommes le droit, non ſeulement de s'entre-tuer, mais de ſe tuer eux mêmes. Les Lois Humaines auront-elles, donc, aſſez de force pour legitimer l'accord que les Hommes ont fait de s'ôter réciproquement la vie en vertu de quelques Sentences Juridiques? Ces Arrêts de mort rompent-ils les liens du Comman-

man-

mandement pour les Exécuteurs, qui, sans en avoir aucun exemple Divin, tuënt tous ceux que le Magistrat abandonne à leur bras? N'est-il pas vrai que, de cette maniere-là, la défense de Dieu ne vaudra qu'autant que les Lois Humaines le permettront? Sur le même fondement il arrivera de-là, que generalement en tout, c'est aux Hommes à fixer les exceptions qu'on doit faire dans l'observation des Commandemens de Dieu?

Enfin la Loi *Mosaïque*, si dure, si austère, si conforme aux Esclaves & aux Opiniâtres pour qui on l'avoit fait; cette Loi, pourtant, n'ordonnoit point la peine de mort contre les Voleurs. Pourrions-nous donc croire que par la Loi de Grace où Dieu commande en pere, il nous soit plus permis de nous entretuer? C'est sur cela que je me fonde pour soûtenir que tout meurtre est défendu!

Mais qu'il soit absurde, qu'il soit, même, pernicieux à la République, d'infliger une peine égale au Voleur & à l'Homicide? je ne croi pas que personne l'ignore. La raison de cette absurdité saute aux yeux. Un Scelerat voit qu'il ne court pas moins de risque en commettant

sim-

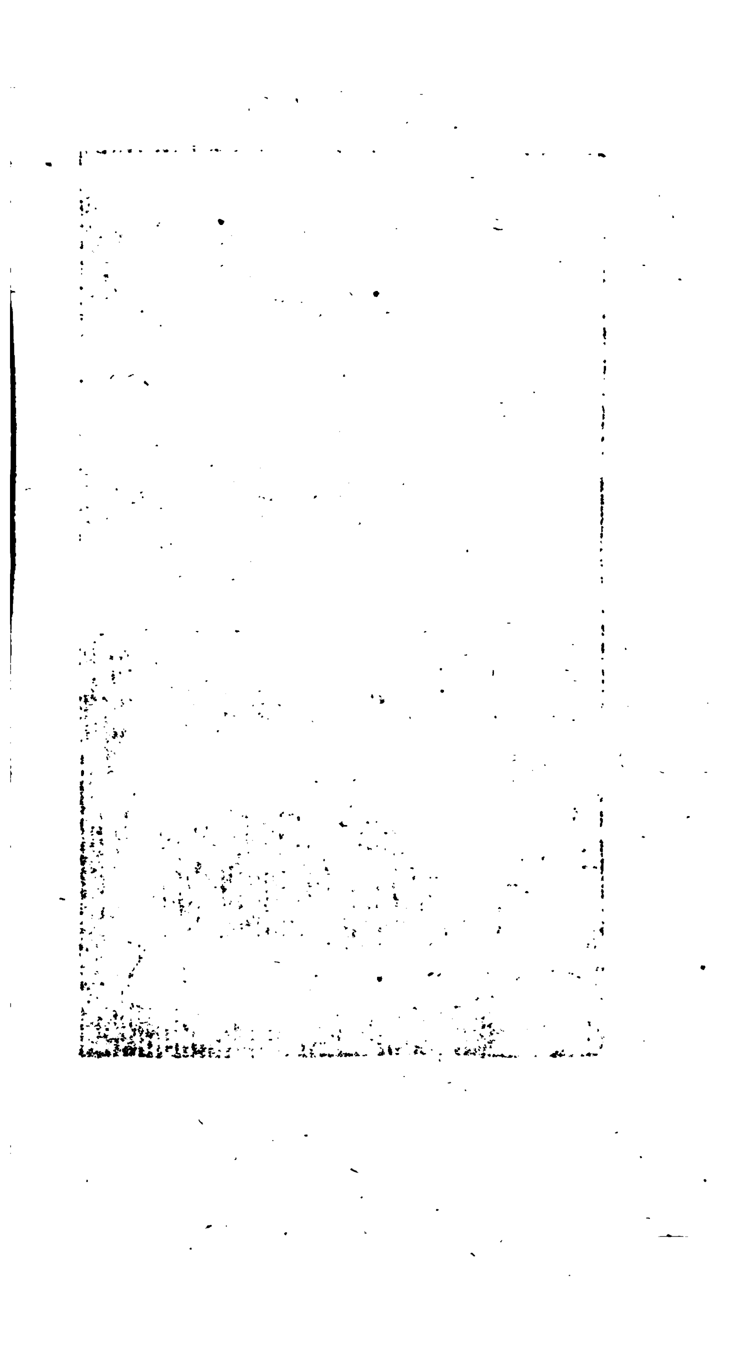
simplement un vol, que s'il y joignoit le meurtre: cette seule pensée le pousse à égorger celui que, sans cela, il n'auroit fait que depouiller. D'ailleurs, outre que le Voleur, s'il est pris, n'est pas moins en danger de la vie que s'il avoit aussi assassiné, il y a plus de sureté pour lui en tuant; car par cette voïe abrégée, il se defait du principal Denonciateur de son crime & consequemment il espere pouvoir mieux le cacher. Si bien que nôtre soin d'épouvanter les Voleurs par la crainte d'une peine trop rigoureuse, est justement ce qui les incite à poignarder les honnêtes Gens.

Si vous me demandez, à present, quelle seroit la punition la plus utile au Public, il est, ce me semble, un peu plus aisé de la trouver que la plus mauvaise. Car pourquoi douterions-nous que le moïen de châtier utilement les crimes, est celui qui plaisoit tant aux anciens *Romains*, à ces *Romains*, dis-je, qui entendoient si bien l'Administration d'une République? Ces habiles Politiques condamnoient à un esclavage perpetuel dans les Carrieres & dans les Mines de metal ceux qui étoient convaincus de forfaits.

A vous dire pourtant naturellement ma pensée sur cette matiere-là, l'usage que j'aprouve le plus, c'est celui que j'ai remarqué dans mes voïages chez une certaine Nation dependante de la *Perse*, & qu'on nomme ordinairement les *Polylerites*. C'est un assez grand Peuple : ses Coutumes sont bâties sur la Prudence ; & à l'exception du tribut qu'ils paient tous les ans au Roi de *Perse*, la Nation est libre & vit sous ses propres Loix. Le Païs est loin de la Mer, & presque entouré de Montagnes : Les Habitans se contentent de ce qu'il produit, & ne souhaitent rien de plus : cela fait qu'ils vont rarement chez les autres ; & que les autres ne viennent point chez eux.

Suivant l'ancienne coutume de la Nation, ils ne cherchent point à étendre leurs frontieres ; quant à leur Contrée, ils en jouissent surement, paisiblement à l'abri de leurs Montagnes, & par la protection du Monarque à qui une force majeure les contraint de faire un païement annuel. Ainsi, sans jamais avoir de Guerre étrangere, ni civile, ils vivent splendidement, commodément ; sans se soucier de Noblesse, ni de se rendre fameux : enfin, ils raportent tout à leur bonheur.

Je





Je ne croi pas même, qu'ils soient assez conus dans le Monde, si ce n'est à leurs proches Voisins.

Ceux, donc, qui sont convaincus de Larcin chez cette Nation-là, on les oblige à restituer au Proprietaire, & non pas au Prince, comme il se pratique ordinairement ailleurs: les *Polylerites* alleguent pour raison que celui, à qui on a derobé une chose, conserve autant de droit sur elle que le Voleur qui la possede. Si la chose volée est perduë, alors on vend le bien des Voleurs pour en dedommager le Proprietaire; & quand il a reçu la valeur de sa perte, on laisse tout le reste du bien aux femmes & aux enfans des coupables. Pour eux on les condamne à travailler: mais à moins que le vol ne soit énorme, on ne les met ni en prison, ni aux fers: sans chaine, sans attache, ils sont occupez aux Ouvrages Publics. Quand ils refusent de travailler; ou quand ils travaillent lâchement, on ne les lie guere; on les bat pour les exciter. Ceux qui font bien leur devoir ne sont mal traitez ni de parole, ni d'effet. Le soir après qu'on les a fait passer en revuë, en les apellant tous nom par nom, on les enferme dans des Chambres où ils passent la nuit. Hors

Hors un travail assidu, ces Voleurs ne soufrent aucune incommodité de la vie. Comme gens qui travaillent pour l'utilité publique, ils sont nourris honnêtement aux dépens du Public. Autre part c'est un autre usage. Il y a des endroits où la dépense qu'on fait pour ces Ouvriers forcez se tire des aumônes; & quoiqu'une telle voïe soit incertaine & casuelle, cependant, comme ces Peuples sont fort humains, c'est cette ressource-là qui fournit le plus. En d'autres endroits on assigne des revenus publics pour l'entretien de ces Travailleurs. Il y en a, où par une espèce de Capitation, chaque Particulier est taxé pour ces usages-là.

Il y a même quelques endroits où ces mal-faiteurs ne sont point emploïez au service du Commun: mais quand les Habitans ont besoin d'Ouvriers, ils prennent de ces gens-là; ils les louënt sur la Place à un certain prix; & ils en ont un peu meilleur marché que si c'étoient des Personnes libres. Outre cela, il est permis aux Maitres de fouëter ces Mercenaires lors qu'ils ne travaillent pas de leur mieux. Il arrive par là qu'ils ne manquent jamais d'ouvrage; qu'ils gagnent leur vie; & même chacun d'eux est obligé de porter

tous les jours quelque chose au Trésor Public.

Ils sont tous vêtus d'une certaine couleur: étant les seuls qui n'aïent point la tête rasée: mais on les tond un peu au dessus des oreilles, de l'une desquelles on leur coupe un petit morceau. Il est permis à ceux qui veulent leur faire du bien, de leur donner à manger, à boire, & un habit: mais defense de les assister en argent; il y va également de la vie, & pour celui qui le donne, & pour celui qui le reçoit. Il n'est pas moins dangereux à un Libre, pour quelque raison que ce soit, de recevoir d'un Condamné aucune pièce de monnoïe, ni aux esclaves, car c'est ainsi qu'ils appellent les Condamnez, de toucher des Armes. Chaque Contrée distingue ses mal-faiteurs par une marque particuliere: il leur est défendu sous peine de mort de l'ôter; aussi bien que d'avoir aperçu hors de la frontiere, & d'avoir parlé, tant soit peu, à quelque esclave d'une autre Region. La volonté de fait n'est pas moins punie que la suite même. Ils sont si rigides, si inexorables sur ce point-là, qu'un esclave, qu'on sauroit avoir été complice d'un tel dessein, perdroit la

vie; & un Libre, sa liberté. Au contraire, il y a des recompenses ordonnées pour le Denonciateur: on donne de l'argent au libre; l'esclave recouvre sa liberté; & on pardonne à l'un & à l'autre leur complicité; cela se faisant, afin qu'il ne soit pas plus sûr de perseverer dans un mauvais dessein que de s'en repentir.

Tel est donc l'Ordre & la loi de ces Peuples sur ces matieres-là: on y peut remarquer aisément & beaucoup d'humanité, & une grande utilité. Cette Justice est de telle nature qu'elle detruit les crimes, & conserve les hommes: on traite les criminels avec tant de douceur qu'on les force, en quelque maniere, à devenir honnêtes gens: ils reparent, le reste de leur vie, tout le mal qu'ils ont fait auparavant.

Au reste, il est si peu à craindre que ces Mal-faiteurs retournent à leur premiere Sceleratesse, que quand les libres ont à voïager ils ne croient pas pouvoir prendre de guides plus sûrs que ces esclaves qui de tems en tems ont été échangez pour chaque Contrée. Car ces esclaves n'ont rien qui puisse faciliter leur panchant au brigandage: ils ne portent au-

aucun instrument avec lequel ils puissent attaquer ; l'argent est pour eux la preuve d'un crime capital ; si on les prend sur le fait, le suplice est tout prêt ; &, ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils n'ont nulle esperance de pouvoir fuir dans aucun endroit. Comment pourroit déguiser & cacher sa fuite un homme vêtu tout autrement que la Nation ? Il faudroit donc qu'il allât tout nud ? Et même, en ce cas-là, son oreille à demi coupée le découvriroit.

Que ces Esclaves pussent machiner de concert quelque entreprise contre la Republique, c'est ce qui n'est pas non plus à aprehender. Il n'est pas humainement possible qu'aucun Voisinage conçoive l'esperance de pouvoir réüssir dans une rebellion, avant d'avoir tenté & sollicité les esclaves de plusieurs Regions. Or la chose n'est rien moins que faisable. Par où s'y prendroient pour conspirer contre l'Etat, des gens à qui il n'est permis ni de se visiter, ni de se parler, ni même de s'entre-saluër ? Comment oseront-ils s'ouvrir à leurs Camarades de servitude d'un dessein qu'il est dangereux de ne point révéler ; & de la découverte duquel secret ils savent devoir tirer une fort grande utilité. Au lieu qu'au contraire,

ils ont tous sujet de se promettre que par la soumission, par la patience, & en faisant esperer qu'à l'avenir ils ne retourneroient pas à leurs crimes, par cette bonne conduite, ils sont toûjours bien fondez à ne point desesperer de leur délivrance. Car il ne se passe point d'année où on n'en retablisse quelques-uns, & ce sont ceux qui ont soûtenu le plus patiemment la rigueur de leur condition.

Je finis-là mon Récit: J'ajoutai seulement que je ne voïois pas pourquoi on ne pourroit pas introduire une telle Loi même en Angleterre; & cela avec beaucoup plus de fruit que cette Justice dont mon *Legiste* avoit fait des éloges si magnifiques. Jamais, répondit Monsieur le Docteur, on ne pourroit établir en Angleterre cette coutume-là, sans jetter le Roïaume dans le dernier peril; &, après avoir prononcé cette belle Sentence, il secoua la téte, il se tordit les lèvres; & puis il se tut. Toute la Compagnie aplaudit à sa décision.

Le Cardinal rompit le silence, & dit, il n'est pas aisé de prédire si la chose tourneroit bien ou mal, puis qu'on n'en a jamais fait l'épreuve. Mais il y auroit un moïen pour faire valoir l'exemple des

Polylerites. Après la Sentence prononcée, Arrêt de mort, s'entend: le Prince ordonneroit qu'on en differât l'exécution; & par-là il pourroit essaïer la coutume de ces Peuples, sur tout en abolissant les priviléges de l'Asyle. Si on trouvoit par le succès que la chose fût utile au Public, alors il faudroit l'établir: Mais si l'experience fait voir que cet usage-là est le plus mauvais & qu'il produit de trop grans inconveniens; on doit en revenir à l'ancienne Loi: on recommenceroit à suplicier les Condamnez. Cela ne seroit alors, ni moins avantageux à la République, ni plus injuste que si on le faisoit à present; & d'ailleurs, il ne pourroit en resulter des suites facheuses. Il me semble, même, qu'on pourroit faire aussi cette tentative-là à l'égard des Vagabonds, contre qui, nonobstant toutes nos Lois, nous n'avons pu jusqu'ici encore rien avancer.

Quand le Prélat eut cessé de parler, ce que les Auditeurs n'avoient écouté qu'avec mépris pendant que je haranguois, fut applaudi de toute la Compagnie: c'étoit à qui donneroit le plus de louange au Cardinal, qui, neanmoins, avoit montré que dans le fond son senti-

ment étoit le mien. On l'encensa, sur tout, touchant l'article des Vagabonds, à cause que cela étoit de son invention. Je ne sai s'il vaudroit mieux suprimer le reste de la Conversation : il s'y dit des choses ridicules : je les rapporterai pourtant, parce qu'elles ne sont pas mauvaises ; & que d'ailleurs, elles avoient quelque liaison avec nôtre sujet.

Il se trouvoit là, par hasard, un certain Ecornifleur qui sembloit vouloir contrefaire le foû : mais il joüoit son personnage d'une maniere à persuader que son rôle aprochoit plus du Naturel que du badinage. Il étoit d'une plaisanterie si froide, si insipide, que quand il faisoit rire, on rioit plus de sa personne que de ses bons mots. Cependant il ne laissoit pas de lui échaper quelquefois, des paroles fort sensées : il verifioit le proverbe, *à force de dire des sotises, on dit de tems en tems quelque chose de bon.*

Venons donc à nôtre homme. Un des Convives dit que j'avois proposé un bon expedient pour punir utilement les Voleurs ; & le Cardinal, pour empêcher les Vagabonds : mais qu'il y avoit outre cela, deux sortes de gens ausquels il faloit pourvoir pour le bien public : les

les Vieillards, & les Malades; Gens dans l'impuissance de gagner leur vie par le travail. Le faux Plaisant interrompit cet honnête homme-là: n'allez pas plus loin, lui dit-il: moi, moi qui vous pa le, j'aurai soin qu'on remédie à ce grand mal de la République, & qu'on l'arrête par de bonnes Lois.

A vous parler naturellement, je meurs d'envie d'ôter de devant mes yeux ce genre d'Infortunez & de les reléguer tous en quelque endroit. Ils m'ont souvent tourmenté, en me demandant l'aumône, par des plaintes & des cris arrosez de larmes: mais ils avoient beau faire retentir à mes oreilles cette musique *pleureuse*, ils n'ont jamais pu obtenir de moi le moindre morceau de monnoïe. C'est toûjours de deux choses l'une: ou je n'ai pas la volonté de faire du bien, ou je n'en ai pas le pouvoir, faute d'argent. Ainsi, à present, ils ont commencé à devenir sages, pour ne pas perdre leur éloquence lugubre; quand ils me voïent passer, ils ne disent rien; & je vous assûre qu'ils ne s'attendent pas plus à mon secours que si j'étois un Prêtre.

Pour en venir à mon expedient, j'ordonne & je veux que, par une Loi qu'on fera tout exprès, tous ces Mendians se-

ront distribuez, divisez, partagez dans les Monasteres Benédictins, & qu'ils s'y feront *Freres lais* comme on les appelle. Quant aux pauvres femmes, je commande qu'elles soient toutes Religieuses, tel est mon plaisir. Le Cardinal ne put s'empêcher de rire, & trouva la saillie plaisante : les autres l'aprouverent aussi, & même serieusement.

Au reste, un certain Frere Theologien prit texte là-dessus pour se divertir aux dépens des Prêtres & des Moines ; & quoiqu'il fût grave jusqu'à avoir ordinairement un air sombre & menaçant, il ne laissa pas de bien égaïer la matiere. Mais suivant vos deux Ordonnances Monarchiques, dit-il au Boufon, vous ne vous débarasserez jamais des Pauvres, si, en même tems, vous ne pourvoïez à la subsistance de nous autres Freres Mendians. On a déja eu soin de cela, repondit le Parasite. Quand Monseigneur l'Illustrissime Cardinal a dit qu'on devroit enfermer les Vagabonds & les faire travailler, il ne pouvoit pas mieux parler pour vos interêts ; n'êtes-vous pas les plus grans Vagabonds du Monde ? A ce trait satirique, toute la Compagnie regarda le Prelat ; & comme on remarqua aisément qu'il

qu'il ne s'étoit point formalisé, tous se firent un plaisir de relever le bon mot. Le seul Reverend Frere demeura comme une statuë; & cela n'étoit pas surprenant: mais, quand par la force du vinaigre qu'on venoit de lui jetter au visage, il fut revenu à soi, il entra dans une si furieuse colere que sa venerable *face* en étoit tout en feu: se possédant trop peu pour ne pas se répandre en injures, il appella ce Rieur, fripon, médisant, babillard, fils de *perdition*; il ne manqua pas aussi de lui citer des menaces foudroïantes de l'Ecriture sainte.

Alors le Boufon boufonna serieusement; & il étoit dans son fort. Doucement, dit-il, Frere en Dieu, ne vous fâchez point: il est écrit, *dans vôtre patience vous posséderez vos ames*. A cela le bon Frere, car je veux raporter ses propres termes, je ne me fache point, dit-il, Maraut; ou du moins je ne pèche pas; car le Psalmiste dit, *Mettez-vous en colere, mais prenez garde d'offenser Dieu*. Le Cardinal exhortant charitablement ce Religieux à se moderer, non, Monseigneur, s'écria-t-il; je ne m'emporte que par un bon zèle, & en cela je fais mon devoir: les saints hommes ont brûlé de

ce feu divin. Aussi est-il dit, *le zèle de ta Maison me ronge*; & on chante dans les Eglises, que ceux qui se moquerent d'*Elisée*, lors qu'il montoit à la Maison de Dieu, en reçurent le châtiment. Ce moqueur, ce boufon, ce profane aura peut-être le même sort.

Il se peut bien que vôtre intention est bonne, repliqua le Cardinal: mais il me semble que vous agiriez sinon plus saintement, au moins plus sagement, de ne pas vous commettre avec un foû dans une dispute ridicule. Non, non, Monseigneur, reprend le Frere, je n'agirois pas plus sagement: car Salomon, qui étoit lui-même très-sage, dit, *Repondez au fou selon sa folie*. C'est justement ce que je fais; & je montre à mon pendart la fosse où il tombera infailliblement s'il ne prend bien garde à soi. Car si les Moqueurs d'*Elisée*, qui faisoient une troupe, furent punis de leur moquerie pour avoir insulté un Prophète sur ce qu'il étoit chauve, Dieu a-t-il assez de foudres pour écraser un homme qui, quoique seul, a l'impudence de railler un grand nombre de Freres, desquels il y en a quantité de chauves. De plus, nous avons une Bulle de Nôtre Saint Pere le Pape de *Rome*;

& en vertu de ces Patentes, qui valent autant que si on les avoit scellées dans le Ciel, tous ceux qui ont l'impieté de se moquer de nous, sont livrez sans misericorde à Satan. Le Cardinal voïant que cela ne finiroit point, fit signe à l'Ecornifleur de se retirer, & changea prudemment le sujet de la Conversation. Peu de tems après, s'étant levé de table pour donner audience à ses Vassaux, il nous congédia.

J'ai enfin achevé, Mon cher *Morus*, cette longue Narration : je me repentirois de vous avoir fatigué, je serois honteux de vous avoir retenu si long tems : mais je n'ai fait que repondre à vôtre empressement de curiosité ; & d'ailleurs, en voïant vôtre air attentif, il m'a paru que je vous aurois chagriné si j'avois rien omis de cette Conference *Cardinaline*.

J'aurois bien pu serrer, abreger un peu cette Conversation de table : mais une autre raison m'a obligé à ne rien retrancher. Je voulois que vous connussiez le plaisant caractere d'esprit de ces Messieurs qui composoient la Compagnie. Je vous l'ai déja dit : ces Convives ne firent point de cas de ce que j'avois raporté : mais dès qu'ils virent que le Cardinal

ne le desaprouvoit pas, ils passérent tout d'un coup du blanc au noir; & non contens de ne plus blâmer ma Narration, ils lui donnerent des louänges: leur complaisance pour le Monseigneur alloit si loin, que lui voïant prendre plaisir par divertissement aux saillies de son Parasite, ils les trouvoient rejouïssantes; & peu s'en faloit qu'ils n'y trouvassent aussi du Solide & du Judicieux. Jugez de là, Monsieur, quelle estime les Courtisans auroient pour ma personne, & pour mes conseils.

En verité, Mon cher *Raphaël*, lui dis-je, vous m'avez fait un sensible plaisir: vous avez narré avec autant de sagesse que d'agrément. De plus, je m'imaginois, en vous écoutant, non seulement être dans ma Patrie: mais même, je me croïois en quelque sorte rajeuni; il m'a été bien doux de me souvenir de ce Cardinal à la Cour duquel j'ai été élevé dès mon enfance. Quand je vous entens donner de si grans éloges à la Memoire de ce Prélat, vous ne sauriez croire, Mon cher *Raphaël*, combien je vous en aime davantage, quoi que vous me soïez déja extrémement cher.

Avec

Avec tout cela, je ne puis encore changer de sentiment à vôtre égard: je crois toûjours que si vous pouviez vaincre cette aversion que vous avez pour les Cours des Princes, vous pourriez, par vos sages avis, contribuer beaucoup à l'Utilité Publique. Or vous ne sauriez vous dispenser de travailler à surmonter vôtre répugnance; & comme honnête homme, comme bon Membre de la Societé Civile, vous devez regarder ce combat interieur comme vôtre principal devoir. Car si, suivant la belle Sentence de vôtre *Platon*, les Hommes seront enfin heureux quand les Philosophes régneront, ou quand les Rois gouverneront *Philosophiquement*; que la Felicité est encore éloignée, si les Philosophes ne daignent pas seulement communiquer leurs lumieres aux Maîtres du Monde?

Les Philosophes, répond *Raphaël*, ne sont pas si durs, qu'ils ne fissent cela très-volontiers: plusieurs d'entre eux se sont même aquité de cette obligation-là en publiant des Livres sur cette matiere importante: mais malheureusement la plûpart des Princes sont fort peu disposez à suivre les bons Conseils. *Platon* prevoïoit bien, sans doute, cet obstacle insurmon-

table. C'est ce qui lui a fait penser, qu'à moins que les Rois ne soient Philosophes, ces Têtes sublimes, aïant été, dès leur plus tendre jeunesse, imbuës & infectées de mauvais préjugez, ne gouteront jamais les Maximes équitables de la Philosophie. *Platon* n'en fit-il pas lui-même l'experience auprès de *Denis?*

Dites-moi, je vous prie: étant Conseiller de quelque Prince, si je lui proposois de gouverner selon la Raison, & l'Humanité; si je tâchois de lui arracher la pernicieuse semence de tant de maux auxquels les Societez Humaines sont sujettes, croïez-vous que ce Prince ne me chasseroit pas aussitôt; ou du moins, qu'il ne feroit pas de moi le jouët de sa Cour? Ca, faisons une supposition. Me voilà chez le Roi de *France*, & j'ai place dans son Conseil: au fond d'un Cabinet & comme dans le Sanctuaire de la Politique, ce Monarque preside au milieu d'un Cercle composé des plus sages du Roïaume. Là on délibere avec une grande activité, par quelles finesses. par quelles machines le Roi pourra garder le *Milanez*, & recouvrer le Roïaume de *Naples*: comment, après cela il faudra s'y prendre pour détruire les *Vénitiens*, pour subjuguer toute l'*Italie*;

pour

pour assujettir la *Flandre* & le *Brabant*, pour reünir toute la *Bourgogne* au Roiaume; enfin pour conquerir les autres Nations que ce Prince convoite depuis long tems.

Dans cette auguste Assemblée, le Roi entend des avis diferens. Un des Conseillers dit qu'on doit faire avec les *Vénitiens* une Alliance qui dure jusqu'à ce qu'on soit en état de les attaquer; qu'il seroit bon de leur confier le secret des autres desseins du Roi; & même de leur mettre en dépôt quelque portion du Butin; laquelle on reprendroit aisément après la reüssite du Projet. Les autres Conseillers, opinant tour à tour, & chacun selon son sentiment, disent qu'il faut prendre les *Allemans* à louage; caresser les *Suisses* avec de l'Argent; apaiser la Divinité Imperiale en lui sacrifiant de l'Or; s'accommoder avec le Roi d'*Arragon*, & pour sureté de la Paix, lui abandonner le Roiaume de *Navarre* qui ne lui apartient point; amuser le Prince de *Castille* par quelque leurre d'Alliance, & acheter par des pensions une intelligence secrette avec quelques Grans de sa Cour. On tombe, à la fin, sur le sujet le plus épineux; Comment faut il en agir avec l'*Angleterre*? quelles mesures doit-on prendre avec

cette

cette Puissance Maritime? C'est-là *le nœud Gordien*. On ne laisse pas d'entreprendre de le dénoüer. Il faut negocier la Paix, & tâcher de serrer, avec les liens les plus fermes, une amitié qui est toujours fort fragile entre les deux Nations. Au dehors nous apellerons les *Anglois* nos bons & fidèles Alliez; & dans le fond nous les regarderons comme nos plus mortels Ennemis. Il faut donc tenir les *Ecossois* en haleine, les avoir comme en sentinelle, & attentifs à toute occasion; afin que si l'*Angleterre* s'avise de remuër, nous lui mettions d'abord ses Voisins sur les bras. Outre cela, il faut entretenir sourdement quelqu'un de ces Grans qui sont exilez, je dis *sourdement*; car les Traitez ne permettent pas que cela se fasse à découvert: Ce Seigneur soûtiendra qu'on a usurpé sur lui la Couronne d'*Angleterre*; & par là nous empêcherons les mouvemens du Prince qui nous est suspect.

Je reviens à ma supostion. Après que le Conseil se seroit tant agité sur les moïens de faire réüssir les vastes desseins du Monarque; après que tant d'Illustres auroient fait des efforts d'esprit pour conseiller, à qui mieux mieux, la Guerre, & l'execution du Projet, moi, homme

me de rien me levant, j'ordonnerois qu'on tournât les Voiles. Il faut, dirois-je, laisser l'*Italie* en repos, & nous contenter de ce que nous avons. Le seul Roïaume de *France* est trop grand pour pouvoir être bien administré par un homme; ainsi le Roi ne doit point penser à s'agrandir. De plus je proposerois à ce Ministère les Ordonnances des *Achoriens*, je veux vous les faire connoître. C'est une Nation, située sur le Fleuve *Euronoton*, vis-à-vis l'Ile d'*Utopie*. Ces Peuples avoient fait autrefois la Guerre. C'étoit pour conquerir un certain Roïaume dont leur Roi prétendoit la Succession par le droit d'une ancienne affinité. Ils firent enfin cette Conquête: mais ils s'aperçurent bien-tôt qu'ils n'avoient pas moins de peine à conserver cette Aquisition qu'ils en avoient eu à la faire: ils voïoient multiplier continuellement les causes, ou de la Révolte chez eux, ou des irruptions qu'il faloit faire dans le Roïaume conquis. Si bien qu'étant nécessaire de combatre toujours pour ou contre ces nouveaux Sujets, les *Achoriens* étoient obligez de ne point desarmer, ils ne trouvoient jamais assez de calme pour respirer. D'ailleurs, on les pilloit; on emportoit leur argent de-

hors;

hors; & ils répandoient leur sang pour procurer un peu de gloire à un autre. Dans les intervalles de Guerre, la Paix n'étoit pas meilleure pour eux: les moeurs de la Nation s'étoient corrompuës par la licence des Armes; on avoit contracté pendant ce tems tumultueux une passion pour le Brigandage & pour le Vol; à force de tuer les Ennemis, on s'étoit enhardi à égorger les Compatriotes; on méprisoit les Lois; & tout cela pourquoi? Parce que le Prince partageant son soin entre deux Roïaumes, ne pouvoit s'apliquer, selon son devoir, au Gouvernement de l'un ni de l'autre.

Ces Peuples, donc, prevoïant bien que tant de maux ne finiroient jamais, si on n'en coupoit la racine, résolurent enfin, de tenir Conseil là-dessus. Comme le Roi étoit présent à cette Assemblée Generale, ils lui offrirent fort civilement le choix entre les deux Roïaumes; & qu'absolument il lui faloit renoncer à l'une ou l'autre de ces Couronnes. Ils alleguerent pour cause, que la Nation étant si nombreuse, ne pouvoit pas être bien administrée par une moitié de Roi; & cela d'autant plus que personne n'admettroit sans répugnance, chez soi, un

Mule-

Muletier qui eût un autre Maître. Ce bon Prince fut donc contraint de prendre son parti : Ce fut d'abandonner le nouveau Roïaume à un de ses amis qui en fut bientôt chassé ; & pour le Prince, il s'en tint à son ancienne Possession.

De plus, si je faisois voir dans le Conseil du Roi de *France*, que tous ces efforts de Guerre qui à cause de lui seul, jettent tant de Nations dans le trouble & dans le tumulte, n'avoient fait qu'épuiser ses Finances, que détruire ses Sujets, je tirerois d'abord ma conséquence ; & m'adressant au Roi même, je prendrois la liberté de lui dire, Sire, puisque la bonne fortune, qui peut-être ne durera guere, vous a donné la Paix, profitez de l'heureuse Conjoncture ; cultivez le Roïaume de vos Ancêtres ; donnez-lui tous les ornemens que vous pourrez ; faites-en le plus florissant des Etats. Aimez vos Sujets & tâchez qu'ils vous aiment ; vivez avec eux, gouvernez humainement ; & laissez là les autres Roïaumes, puisque celui qui vous est échu est assez grand, & que même son Administration surpasse vos forces.

A vôtre avis, mon cher *Morus*, comment cette exhortation-là seroit-elle reçue ? Pas fort bien, repondis-je. Continuons,

tinuons, donc, dit *Raphaël* : Un Prince tient séance de Conseil : la matiere qui roule sur le Tapis, c'est de trouver des expediens *bursaux* pour augmenter le Trésor Roïal, c'est d'inventer des tromperies pour amasser beaucoup d'argent au Souverain. Si le Prince est obligé d'aquiter des emprunts, un Conseiller est d'avis qu'il faut hausser le prix de la Monnoïe. Si le Maître n'a en vuë que de grossir son Epargne, le même Conseiller dira qu'on doit baisser la valeur des Espèces. De ces deux moïens-là il arrive que le Roi peut païer beaucoup de dettes à peu de frais ; & que pour peu de chose, il fait une bonne recolte de finance.

L'autre conseille qu'on fasse semblant d'entreprendre une Guerre : Sur ce pretexte specieux on fait de grandes levées de deniers : puis quand il s'en trouve en suffisante abondance, tout d'un coup le Prince fait la Paix ; il la jure sur les saints Evangiles ; il la fait celebrer dans les Temples ; & pour éblouïr le Peuple, il se débite que le Roi est humain, que le malheur des hommes le touche, & qu'il veut épargner leur sang.

Un autre, aïant déterré certaines Lois, vieil-

vieilles, toutes rongées des vers, & si décrépites par leur âge, que personne ne se souvenant de leur existence, tous les Sujets les ont transgressées: ce Ministre conseille donc au Prince d'exiger les peines pécuniaires portées par ces mêmes Lois: Vôtre Majesté, dit-il, ne sauroit s'ouvrir une ressource plus feconde: elle n'en trouvera point aussi de plus honorable: car cette action-là se fera sous le masque de la Justice.

Un autre lui donne pour conseil, de défendre quantité de choses sous de grosses amendes, & principalement tout ce qui est contre le bien du Peuple; après quoi il dispensera, moïennant une bonne Somme, ceux à qui, parmi les Interessez, les Défenses seront le plus prejudiciables. Il en résultera au Prince deux grands avantages. L'un, c'est que le Peuple lui donnera mille bénédictions: l'autre est qu'il trouvera à la fois deux moïens abregez pour avoir de l'argent: premierement ceux que l'avidité a poussé dans la Nasse paieront l'amende, en voila un; & ensuite, c'est qu'on vendroit les priviléges aux autres. Le meilleur de l'affaire est que plus on mettroit à haut prix la vente de ces permissions, plus le

Mo-

Monarque seroit réputé bon Prince. On divulgueroit que Sa Majesté fait violence à son bon naturel lors qu'elle favorise les particuliers aux dépens du Peuple ; & que c'est par cette raison-là qu'Elle leur fait acheter les Priviléges si cherement.

Celui-là persuadera au Souverain d'engager à son service, & de mettre entierement dans ses interêts des Juges qui, en toute occasion, soûtiennent le Droit Roïal. Il ajoute qu'on doit les apeller à la Cour, les y inviter, afin qu'ils traitent les affaires du Roi en sa presence. De cette maniere-là, le Prince n'aura point de cause si ouvertement mauvaise en laquelle quelcun de ces Juges, soit envie de contredire, soit honte de repeter les mêmes choses, soit pour s'attirer la faveur, ne trouve quelque ouverture, pour donner une belle couleur à la fausseté. D'ailleurs, lors que, par la diversité des sentimens dans les Juges, on dispute d'une affaire évidente, & on met la verité même en question, c'est pour le Prince une occasion favorable d'interpreter sa cause à son avantage. Quand le Monarque a plaidé en sa faveur, les autres Juges, ou par honte, ou par crainte, reviennent, ou font semblant de revenir de leur premie-

re

re opinion ; après quoi on prononce la Sentence dans toutes les formes, & sans rien craindre. Le Juge qui donne gain de cause au Prince ne sauroit manquer de pretexte: Car si la Justice n'est pas du côté du Souverain, il a pour lui les termes de la Loi, le sens forcé qu'on donne à ce qui en est écrit ; & enfin, ce qui est au-dessus de toutes les Loix, il a sa *Prerogative Roïale* que les Juges consciencieux ne lui disputent point.

Quels sont les Principes generaux, & uniformes dans ce Conseil du Maître ? sur quel plan est-ce qu'on y bâtit ? Le voici. Le Roi ne sauroit être assez riche parce qu'il est obligé d'entretenir des Armées : le Roi ne peut agir injustement, quand même il en auroit la plus grande envie du monde : tous les hommes & tous les biens de son Etat lui apartiennent en propre, & chaque Particulier n'a droit sur ce qu'il posséde, qu'autant que le Roi a eu la bonté de ne le lui pas ôter. Il importe beaucoup au Prince que ses Peuples languissent dans l'épuisement ; la pauvreté des Sujets est le Rempart du Monarque : la Révolte est toûjours à craindre chez une Nation où les Richesses & la liberté dominent ; les hommes,

qui

qui jouïssent de ces deux choses, supportant, avec impatience, les rudes & injustes Commandemens. Au contraire : l'indigence, la disette abâtardit les cœurs; elle accoutume à souffrir; elle réprime le courage necessaire pour la Rebellion.

Si me relevant pour donner mon avis sur cette Politique barbare, je faisois cette longue Harangue : Tous vos Conseils sont infames, pernicieux, & tendent au deshonneur du Roi. Non-seulement la gloire de Nôtre Maître, mais même sa sureté consistent plus dans les Richesses de son Peuple que dans les siennes. C'a été pour eux que les Hommes ont choisi des Princes, ce n'étoit pas pour les Princes mêmes. Les Peuples se sont fait un Maître pour vivre commodément, agréablement par sa peine & par ses soins; pour se garantir de toute violence & de toute insulte. Le Prince doit donc plus s'apliquer à rendre les Sujets heureux qu'à procurer sa propre felicité : son office ressemble à celui du Berger, qui entant que Berger, doit, par devoir, mener ses moutons dans les meilleurs Pâturages.

Quand ils prétendent que la pauvreté du

du Peuple fait l'assurance de la Paix, l'experience montre la grossiereté de leur abus. Où voit-on plus de querelles que parmi les Mendians? Qui souhaite plus ardemment une révolution, que celui qui est le plus mecontent de son Etat? Enfin, quel homme est plus propre à mettre par tout le feu de la Division, dans l'esperance d'en tirer quelque profit, que celui qui n'a rien à perdre? Si un Monarque étoit si meprisé, si haï dans son Etat, qu'il ne pût contenir ses Sujets dans le devoir qu'en les outrageant, qu'en les pillant, qu'en confisquant leurs biens; enfin, qu'en les reduisant à la Mendicité, ce Prince feroit mieux de renoncer au Trône que de s'y maintenir par une voie, laquelle, il est vrai, conserve le Pouvoir suprème, mais qui anéantit absolument la Majesté. D'ailleurs, il n'est pas de la Dignité d'un Prince de regner sur des Gueux; sa gloire veut qu'il exerce son Empire sur des Opulens, & sur des Fortunez. *Fabrice*, cet homme qui avoit le cœur si bien placé, l'ame si grande, *Fabrice*, dis-je, étoit de ce sentiment-là; il répondit une fois qu'il aimoit mieux commander aux Riches, que d'être riche

lui-même. Et certainement, qu'un seul homme regorge de délices & de plaisirs, pendant que de toutes parts, les autres poussent des plaintes & des gemissemens, ce n'est pas-là garder un Roiaume; c'est être Geolier de prison.

Enfin, comme un Medecin qui ne pourroit guerir son Malade qu'en lui donnant une autre maladie, devroit passer pour *ignorantissime* dans son Art; de même, celui qui ne conoit point d'autre remede pour corriger la vie des Citoïens qu'en leur ôtant les commoditez de la Vie, il doit avouër ingenûment qu'il ne sait ce que c'est de commander à des Hommes libres. Qu'il quite plûtôt sa paresse ou sa fierté; car ordinairement c'est par ces deux vices qu'il tombe dans le mépris & dans la haine de ses Sujets. Que ce Prince vive équitablement de son Domaine; qu'il proportione sa dépense à son Revenu; qu'il arrête le torrent du Crime; & qu'en mettant sa Maison sur le pié de bon exemple, il prévienne, plûtôt que de le laisser croître, un mal que dans la suite, il sera obligé de punir. Qu'il ne rétablisse point temerairement les Lois abolies par l'Usage; sur tout, celles qui, étant mortes depuis long

long tems, n'ont jamais fait souhaiter leur Resurrection. Qu'il n'accepte jamais sous le nom de faute rien de tout ce qu'un simple Juge ne souffriroit pas qu'un Particulier acceptât à cause de l'Injustice & de la Fraude.

Que seroit-ce si je proposois dans le Conseil l'exemple des *Macariens*, Nation qui n'est pas fort éloignée de l'*Utopie*.

Ces Peuples ont une Loi bien extraordinaire, & pourtant fort sage. Le premier jour que leur Prince commence à regner on fait de grans Sacrifices: ensuite le nouveau Roi s'oblige & s'engage par serment de n'avoir jamais dans son Epargne plus de mille livres d'or, ou autant d'argent qu'il en faut pour égaler cette somme-là. Ils disent que cette Loi si prudente fut établie par un bon Prince, qui plus occupé du bonheur de ses Sujets, que de s'enrichir, regardoit la crainte d'appauvrir le Peuple, comme un obstacle insurmontable à un Roi pour amasser de grans Tresors.

Ce Monarque, donc, fixa l'Epargne à mille livres d'or: il jugea que cette somme étoit suffisante, soit au Prince, s'il survenoit une Guerre Civile; soit à tout le Roïaume, contre les courses & les irrup-

tions des Ennemis. Mais il jugeoit aussi que ce trésor étoit trop petit pour mettre le Prince en état de s'emparer des biens de ses Sujets; & ce fut le principal motif qui le porta à faire une telle Loi. Une autre raison; c'est qu'il crut avoir pourvû par-là que l'argent necessaire au Commerce journalier des Citoïens, ne manquât point; & que, quand il faudroit païer les Droits du Prince, tout ce qu'il auroit de surplus dans son Trésor, tout ce qui en passeroit la mesure legitime, le Roi ne l'emploïeroit pas à chercher les occasions des injustices. Un tel Monarque imprimera de la crainte aux Méchans, & il régnera sur les Cœurs des Bons.

Si, donc, mon cher *Morus*, j'allois étaler ces Maximes-là, & d'autres de la même nature devant des gens qui, par inclination, & par interêt, suivent des principes contraires, & sont dans des sentimens tout oposez, ne seroit-ce pas conter une fable à des Sourds? Dites à des *Sourdissimes*, répondis-je, rien n'est plus certain; &, assurément, je n'en suis point surpris. A vous dire ce que je pense, il me paroit qu'il ne faut jamais tenir de tels discours, ni donner de tels con-

conseils, dès qu'on est sûr que cela ne servira de rien. Cette Politique humaine est toute neuve pour ces Messieurs-là; ils ont la tête pleine de préjugez qui les tiennent dans une persuasion entierement diferente. Comment donc pourroit-on leur faire entrer dans l'esprit ce qu'ils sont incapables de comprendre; & à quoi bon leur en parler? Dans une conversation familiere entre des amis, cette Philosophie Scholastique n'est pas desagreable: mais dans les Conseils des Princes où les grandes afaires ne se traitent que par raport à l'Autorité Souveraine, il est fort inutile d'y répandre cette sorte de lumieres.

C'est précisement ce que je disois, répliqua *Raphaël*; la Philosophie n'a nul accès auprès des Princes. Cela est vrai, repartis-je, de cette Philosophie qui, à la maniere de celle de l'Ecole, croit que tout est convenable par tout. Mais il est une autre Philosophie plus civile: elle conoit sa Scène; & sachant s'y accommoder, elle soûtient poliment & décemment son rôle dans la Pièce qu'on represente. C'est de cette Philosophie-là dont vous devez vous servir. Lors qu'on jouë quelque Comedie de *Plaute*, & que les

esclaves sont de belle humeur; si tout d'un coup, vous paroissiez sur le Théatre en habit de Philosophe, & que vous recitassiez cet endroit de l'*Octavie* où *Séneque* dispute contre *Neron*, n'auroit-il pas mieux valu faire un Personnage muet, que, en déclamant des vers étrangers à la Pièce, faire une telle Tragi-Comedie? Car vous auriez gâté, vous auriez corrompu le spectacle présent en y mêlant des choses qui n'y auroient aucun raport, quoique vôtre Citation seroit meilleure que toute la Pièce. Dans quelque Comedie que vous soyiez Acteur, faites vôtre rôle le mieux que vous pouvez: ne troublez point toute la Scène, par la raison qu'il vous vient dans l'esprit quelque chose qui vous paroit plus beau.

Il en va de même dans la République, il en va de même dans les Déliberations des Princes. S'il est impossible de deraciner les Maximes pernicieuses; si vous ne pouvez point remedier comme vous voudriez, aux défauts reçus par l'Usage, ce n'est pas-là une raison pour abandonner la Societé Civile. Il ne faut pas quiter le Vaisseau pendant la tempête, à cause qu'on ne sauroit arrêter le vent. Mais d'un autre côté, vous ne devez

point

point vouloir enseigner une Morale extraordinaire & inusitée à des gens à qui vous savez fort bien que ces choses-là ne feront pas la moindre impression, parce qu'ils sont persuadez du contraire : du moins, il ne faut pas les attaquer de front & à découvert. Mais la sage Precaution veut qu'adroitement, & par une voie indirecte, vous tâchiez, vous vous efforciez de traiter ces matiéres-là bien à propos ; en sorte que, ce qu'il ne vous sera pas possible de tourner en bien, vous fassiez voir, au moins, qu'il n'est nullement mauvais. Afin que tout aille bien chez le Genre Humain, il faut necessairement que tous les Hommes deviennent raisonnables & bons : or je croi qu'il s'écoulera encore quelques années avant qu'un tel bonheur arrive à nôtre Espéce.

Hé ! que gagnerois-je, me dit *Raphaël*, par la route que vous m'indiquez ? C'est qu'en voulant guerir la phrénesie des autres, je deviendrai moi-même phrénetique. Si je veux dire la verité, je dois parler dans le Conseil d'un Prince, comme je viens de vous parler. Savoir s'il est permis à un Philosophe de mentir, je m'en raporte à la saine Morale ; mais je suis bien sûr que ce n'est

pas la mienne. Après tout, je veux que ma *Politique Humaine* seroit desagreable & facheuse au Ministère de nos Princes; je ne voi, pourtant, pas que, par cette raison-là, on ait droit de prendre sa nouveauté pour une sotise.

Si je raportois les imaginations Républiquaines de *Platon*, ou l'effective, la réelle maniere de vivre des *Utopiens*; quoique ces choses-là fussent meilleures; comme surement elles le sont; cependant on pourroit m'accuser de ne pas comparer juste, en ce que dans l'Isle d'*Utopie* tous les particuliers y possèdent en propre; au lieu que tout est commun dans la République de *Platon*. Mais pour ma Morale? J'avouë qu'elle ne peut pas être du goût de ceux qui auroient resolu de se précipiter par des chemins diferens, puisque le but en est de montrer & de detourner les perils: à cela près, que contient-elle qu'il ne soit à propos, qu'il ne soit même necessaire de publier par tout?

Quoi, on nommera nouveauté, absurdité, impertinence, tout ce qui peut se dire des abus, des déréglemens que le travers & la méchanceté de l'Homme a produit dans le Monde; & on sera obligé de gar-

garder là deſſus un ſilence reſpectueux. Il faut donc, que nous diſſimulions auſſi chez les *Chrétiens* la plûpart des choſes que leur divin Legiſlateur a enſeigné. Cependant, ce n'a pas été là l'intention du Sauveur; bien loin d'avoir défendu la *divulgation* de ſa Morale, il a même commandé de publier ſur les toits ce qu'il ne diſoit à ſes Diſciples qu'à l'oreille. Preſque tous les Preceptes, & tous les Conſeils de JESUS-CHRIST ſont plus éloignez des Mœurs d'à preſent que tout ce que j'ai pu dire. On ne peut donner à cela qu'une réponſe ſpecieuſe: c'eſt que les *Prêcheurs* gens fins & ruſez, ont pratiqué le conſeil que vous me donnez; ne pouvant faire autrement, ils ont conſenti, à regret, que les Hommes accommodaſſent la Doctrine Evangélique à leurs Paſſions; afin que, de quelque maniere que cela ſe fit, il y eût quelque liaiſon, quelque raport entre les Uſages Humains, & la Loi du Rédempteur, laquelle, pourtant, les *Prêcheurs* ſoûtiennent être une Règle dont on ne doit pas tant ſoit peu s'écarter.

Quel progrès ont-ils fait par cette voïe-là? Autant que je m'y conois, ils ont ouvert aux Hommes un chemin pour courir

plus sûrement à l'Iniquité. Je n'aurois pas une meilleure réüssite dans les Conseils des Princes. De deux choses l'une : ou mes sentimens seroient oposez à ceux des autres Conseillers ; & en tel cas, ce seroit comme si je ne proposois rien : ou je me conformerois à leurs avis ; & alors, comme dit le *Micion* de *Terence*, je prêterois la main à leur folie. Quant à cette voïe oblique & indirecte que vous me conseillez, j'avouë que je ne la conçois point. Il faut tâcher, dites-vous, de traiter les choses bien à propos ; il faut faire en sorte que, si on ne sauroit les rendre tout-à-fait bonnes, du moins elles deviennent les moins mauvaises qu'il sera possible.

Mais dans ces occasions-là, il n'est point permis à un Philosophe d'user ni de dissimulation, ni de connivence. Il faut aprouver ouvertement des Conseils pernicieux, il faut souscrire en aveugle, aux Ordonnances les plus pestilentielles. Ce seroit agir en espion, en traitre, de louër, par malignité, des Arrêts detestables. Il n'y a donc pas moïen dans ces endroits-là de pouvoir être utile à la République. On s'y trouve avec des Collègues plus disposez à corrompre un très-

hon-

honnête homme, qu'à profiter de ses bonnes instructions. En fréquentant ces gens séduits par un abominable préjugé, en vivant avec eux, ou vous perdrez vôtre droiture & vôtre innocence; ou si dans un Poste si contagieux, vous avez le b nheur de conserver vôtre bonté d'ame, vous servirez de couverture, de pretexte à la méchanceté & à la folie des autres. Tant il est vrai que vôtre methode detournée & biaisante est une pure illusion, & que jamais on ne changera par là le mal en bien.

Le divin *Platon* déclare dans sa République que les Sages doivent s'éloigner du Timon des affaires generales; & il le montre par une fort belle com araison. Quand ces Sages, dit-il, voïent d'une fenêtre la Populace répanduë dans la ville pendant une forte & longue pluïe, ils ne demanderoient pas mieux que de sortir pour exhorter ce peuple à se mettre à couvert, & à se retirer, chacun chez soi: mais sachant bien qu'ils perdroïent leur peine, & qu'ils ne gag eroient à cela que de se mouiller eux-mêmes; ils restent au logis; & voïant qu'ils ne peuvent guerir la folie des autres, ils se tranquilisent dans la Maison, con-

tens de pourvoir à leur propre fureté.

Après tout, mon cher *Morus*, je veux vous ouvrir mon ame. Dans tous les Etats où la possession particuliere & en propre est établie; dans tous les Gouvernemens où ce Dieu si bien servi, si bien adoré, qu'on nomme ARGENT, est le Mobile seul & universel, il est presque impossible d'agir ni équitablement, ni heureusement avec la République. Comment introduire l'Equité sous des Administrations où les plus scelerats jouïssent de ce qu'il y a de meilleur? Comment procurer la Felicité commune à un assemblage de Mortels où tout est partagé entre le plus petit nombre des Habitans, encore croïent-ils n'en avoir point assez; & cela, pendant que toute la basse Multitude languit dans la Misere & dans la Pauvreté.

C'est ce qui redouble mon estime pour les très-sages & les très-saintes coutumes des *Utopiens*: chez eux, avec fort peu de Lois tout est réglé si utilement, que le mérite y reçoit toûjours récompense; & que les biens étant partagez également entre les Citoïens, il n'y en a pas un qui ne soit dans une pleine abondance. Au con-

contraire, quand j'examine tant d'autres Peuples, Grand Dieu, quelle oposition! On y fait force Lois; mais pas une assez bien réglée pour procurer le bonheur commun. Chacun pretend que ce qui lui est échu lui apartient personnellement. Cette foule de Réglemens & d'Ordonnances qu'on fait, ont-ils une authenticité suffisante, pour faire, gagner, défendre, distinguer d'avec le bien d'autrui, ce que chaque Particulier nomme réciproquement, mutuellement son *Propre*? Pour en juger, il ne faut que jetter les yeux sur cette infinité de Procès qui surviennent tous les jours; & dont quantité naissent pour ne jamais finir.

Quand je réfléchis sur tout cela, j'en rends plus de justice à *Platon*: je m'en étonne moins que ce Grand Homme ait dédaigné de donner aucune Loi aux Societez Humaines qui refusoient de séparer, en portions semblables, entre tous les Membres, les commoditez de la Vie. Ce très-Sage, cet excellent Legislateur prevoïoit que le seul & unique moïen pour rendre un Etat heureux, c'est d'aprendre efficacement aux Citoïens à mettre tout à l'Egalité; or je ne crois pas qu'on puisse pratiquer cela, tant que cha-

que particulier s'aproprieta son bien. Chacun, par certains droits prétendus, tâchant d'attirer à soi tout le plus qu'il peut, & s'en rendant le maître absolu, il ne manquera jamais d'arriver que les biens d'un Etat, quelque gras, quelque innombrables qu'ils puissent être, tomberont en la possession d'une petite quantité de gens : Pour les autres, on leur laisse la pauvreté pour leur part. Cependant, ordinairement, ces pauvres méritent incomparablement mieux le sort des Riches que les Riches mêmes. Ces Hommes à haute & grosse fortune sont souvent des ravisseurs, & des scélerats, & des inutiles; au lieu que les Hommes de la Foule sont communément modestes, simples, & qui contribuent plus au bonheur de la République qu'ils ne se font de bien à eux-mêmes.

Je suis donc entierement persuadé que pour mettre *les Choses Humaines* dans un juste équilibre, dans une bonne proportion, il faudroit nécessairement abolir le Droit de proprieté. Tant que ce malheureux Droit subsistera, le plus grand nombre des Humains, quoi le plus grand nombre? Parlant de nôtre Espece par raport aux Individus qui sont leur

Passa-

Passage dans l'éclat de la Fortune, & dans les delices de la Volupté, je dirois volontiers, presque tous les Hommes seront contraints de suporter le chagrinant & inévitable fardeau de la disette & des afflictions.

Disons, pourtant, la chose comme elle est; il est vrai qu'en suprimant la Proprieté, on soulageroit un peu la République: mais à parler franchement, il s'en faudroit bien qu'on ôtât tout-à-fait le mal. Descendons ici dans un petit détail. On régleroit la mesure de terre qu'il seroit permis à chacun de posseder, & la distribution d'argent que les particuliers pourroient avoir légitimement.

On se précautionneroit, par certaines Lois, contre la puissance excessive du Prince, & contre la mutinerie toûjours insolente du Peuple. Il seroit de plus ordonné qu'on ne brigueroit point la Magistrature, qu'on ne vendroit aucune Charge, aucun Emploi public, & qu'on ne seroit nullement obligé à faire de la dépense pour soûtenir son Rang, & pour faire honneur à son poste. Sans de telles Lois, on donneroit occasion de reparer son bien par la fraude, par la rapine, & ce seroit

seroit une espèce de necessité de donner aux Riches les Offices, qui, neanmoins, ne devroient être exercez que par les plus Sages.

Comme on a coutume de soûtenir un Malade desesperé, de reculer un peu sa mort par des adoucissemens, & par des lénitifs; de même pourroit-on par ces Lois adoucir & temperer les maux d'une Republique: mais esperer la guérir entierement, & la rétablir dans sa situation naturelle pendant que la *Proprieté* sera tolerée, c'est s'abuser grossierement. Il y a dans les Societez Humaines une enchainure si bizarre, que, quand vous voulez guérir une des parties qui sont infirmes, le mal de l'autre partie s'aigrit, s'irrite; enfin il empire: la guérison de l'un cause la maladie de l'autre; & pourquoi? C'est qu'on ne sauroit accroître tant soit peu l'*Avoir* d'un particulier, que quelcun n'en souffre, & n'y perde quelque chose.

Nonobstant cette belle speculation: je le redis encore, répondis-je, non, je ne croi pas qu'on pût vivre agreablement dans un Etat où tous les Biens seroient en commun. Par quel Canal d'Abondance y couleroit-elle? puis-que, selon tou-

te

te apparence, les Habitans fuiroient le travail. Aucun n'étant *éguillonné*, n'étant poussé par le motif du Gain, tous, se reposant sur l'industrie, & sur la diligence d'autrui, tous s'endormiroient au charme de la Paresse. Quand même, la crainte de la pauvreté les exciteroit au travail, comme il seroit défendu par les Lois, à chaque particulier de regarder le profit de son industrie & de sa peine comme étant personnellement à soi, qu'y auroit-il de plus frequent dans cette République, que le meurtre & la sedition? Ces malheurs seroient d'autant plus communs & d'autant plus inévitables, que dans une telle Societé les Magistrats ne seroient ni craints, ni respectez; toutes les Charges de Judicature consisteroient dans un nom vuide & creux, dans un titre sans autorité. Car enfin; que des Republiquains qui n'admettroient entre eux ni difference, ni distinction, puissent avoir des Juges & des Superieurs? C'est ce que je ne saurois me mettre dans l'esprit.

Je ne m'en étonne point, repliqua *Raphaël*, vous ne pouvez pas penser autrement: vous n'avez point d'idée d'une telle Republique! ou, si vous vous en faites

tes une image, vous la faites fausse, & rien moins que ressemblante à l'Original. Mais que n'avez-vous été avec moi en *Utopie!* Que n'avez-vous connu, par vous-même, les Moeurs, & les Coutumes de ce Païs-là! Je répute à grand bonheur d'y avoir penetré; c'est le plus excellent fruit de mes voiages; c'est la plus heureuse découverte que je pouvois faire. J'ai demeuré plus de cinq ans dans cette Ile fortunée; & je n'en serois jamais sorti, si préférant l'Utilité Publique à ma propre satisfaction, je n'avois cru rendre un grand service à nos gens, en leur faisant part de ma découverte, & en publiant les merveilles de ce nouveau Monde. Oui, mon cher *Morus*; si vous aviez étudié les *Utopiens* en témoin oculaire, vous tomberiez d'accord que jamais vous n'avez trouvé que là, ce qui s'appelle une République bien constituée.

Je vous assure, dit alors Pierre *Gilles* à *Raphaël*, que vous auriez bien de la peine à me persuader là-dessus. Je ne saurois m'imaginer que dans vôtre nouveau Monde il se puisse rencontrer une Nation mieux réglée, mieux ordonnée qu'aucune qu'il y ait dans le Monde qui nous est connu. Est-

ce

ce donc qu'il y a dans le nôtre des esprits d'une plus mauvaise trempe? D'ailleurs, je suis dans le sentiment qu'il y a parmi nous des Républiques plus anciennes que l'*Utopie*, & dans lesquelles on a inventé par un long usage plusieurs moiens pour vivre commodément. J'ajoute qu'il s'est fait, par hasard, dans nôtre Monde certaines découvertes ausquelles le Genie le plus sublime, & le plus pénétrant n'auroit point été capable de penser.

Pour ce qui concerne l'antiquité des Etats, répond *Raphaël*, vous parleriez bien autrement si vous aviez lu les Histoires de ce Monde-là: si elles sont fidèles, ces heureuses Nations avoient des Villes, avant qu'il y eût des hommes sur nôtre Globe. Quant à ce que, ou l'Esprit Humain a inventé, ou le Hasard a produit, cela a pu fort bien être dans les deux Mondes. J'accorderai même que nous avons plus de génie que ces Peuples-là: mais je soutiens qu'en affection & en industrie, ils nous surpassent de beaucoup, ils nous laissent fort loin derriere eux. On voit par leurs Annales, qu'avant nôtre arrivée en ce Païs-là, ils n'avoient nulle connoissance des affaires des

Ultrêquinoxiaux, c'est le nom qu'ils nous donnent. Ils n'avoient jamais ouï parler de nous. Je me trompe. Il y a plus de douze cens ans qu'un Vaisseau, emporté par la tempête, fit naufrage devant l'Ile d'*Utopie*. Quelques *Romains*, quelques *Egyptiens* furent jettez sur le rivage; & ces *Réchapez* trouvant fort à leur gré le Païs & le Gouvernement, ils s'y établirent, & ne le quitérent qu'avec la vie.

Or considerez, je vous prie, combien les *Utopiens*, par leur habileté naturelle, profiterent de cette heureuse occasion. Il n'y avoit dans l'Empire *Romain* aucun Art de quelque utilité, que la Nation n'aprît de ces Hôtes que les Vents & la Mer lui avoient envoïé; & aïant reçu une fois la methode de chercher les inventions utiles, ils trouverent toutes les autres de leur propre fond: tant il leur fut avantageux qu'un petit nombre d'hommes avoit été transporté de ce Monde-ci dans le leur. Si, avant ce Naufrage-là, le même Sort avoit déja poussé quelques-uns des nôtres en *Utopie*, c'est ce dont on a perdu tout-à-fait le souvenir. Il pourra bien arriver aussi que la Posterité perdra entierement la memoire de

mon



mon Voiage dans ce nouveau Monde.

Continuons le Parallèle : quelle opposition entre ces Peuples & les nôtres ? Dès que les *Utopiens* virent chez eux cette petite troupe à qui la Mer avoit fait grace, ils saisirent avidement l'occasion ; & devenus les disciples, les aprentis de ces Etrangers, ils convertirent au bien commun de leur Republique tout ce que nous avons inventé de bon, d'utile pour la commodité de la vie. Mais je croi qu'il se passera bien des Siècles avant que nous prenions d'eux, touchant les Lois, les coutumes, & les usages, rien de ce qu'ils ont établi plus sagement que nous. C'est à mon sens, la seule raison pourquoi nous, qui ne cedons aux *Utopiens*, ni en esprit, ni en richesses, ne pouvons, néanmoins, empêcher que leur Republique ne soit administrée avec plus de prudence, & ne florisse plus heureusement que les nôtres.

Cela étant, m'écriai-je, je vous prie, mon cher *Raphaël*, je vous conjure ; faites-nous la Description de cette Ile incomparable. Ne cherchez point à abreger vôtre matiere. Dites-nous par ordre & dans un détail exact, les Campagnes,

les Fleuves, les Villes, les Habitans; les Mœurs, les Coutumes, les Loix; enfin, tout ce que vous croirez que nous serons bien aises d'aprendre. Or vous jugez bien que nôtre curiosité est affamée de tout ce que nous ignorons.

Il n'est rien, repartit nôtre Philosophe, que je fasse plus volontiers: je possède assez le sujet: mais la chose demande un peu de relâche; laissez-moi, s'il vous plaît, respirer. Cela est trop juste, répondis-je; allons donc trouver le dîné qui nous attend: nous prendrons ensuite le tems qui nous sera le plus commode. J'y consens, dit *Raphaël*. Nous entrons, nous dînons; puis étant retournez au Jardin, nous reprimes nos places sur le gason. Les Domestiques aiant ordre de ne laisser entrer aucun facheux. Alors mon ami & moi prions *Raphaël* de tenir parole. Lui, nous voiant des gens qui préparoient toute leur attention, & qui avoient grande envie d'écouter, après un peu de silence & de méditation, il débuta de cette maniere-ci.

DIS-

DISCOURS

du rare & excellent Homme,

RAPHAËL HYTHLODÉE,

sur la meilleure Constitution des Etats,
Raporté par le célèbre

THOMAS MORUS,

LIVRE SECOND.

L'Isle des *Utopiens*, à la prendre dans sa partie du milieu, car c'est-là qu'elle a le plus de largeur, s'étend deux cens mille pas: elle n'est guere plus étroite dans un grand espace de son Terrain; mais tirant vers les frontieres, elle se retrecit peu à peu de l'un & de l'autre côté. Cette Nation, dans le terrain qu'elle occupe, a un circuit de cinq cens mille, & qui donne à toute l'Ile la forme d'un Croissant. La Mer, qui passe entre les cornes de cette Lune renaissante, les éloigne par une étenduë d'onze mille pas, plus ou moins. Ce Détroit est

ſpacieux, il remplit un fort grand vuide; & comme la terre, qui l'environne de toutes parts, le garantit des vents, cette eau-là eſt plûtôt un vaſte étang qu'une mer orageuſe; tout le Païs n'eſt preſque qu'un Port; &, au grand profit des Habitans, les Vaiſſeaux vont & viennent de tous côtez. Les Gorges du Détroit ſont dangereuſes; à droite, à cauſe des bancs de ſable; à gauche, à cauſe des écueils.

Preſqu'au milieu de ce grand intervalle, s'élève un Rocher: loin d'être nuiſible, on a conſtruit une Tour ſur le haut; & on y entretient une Garniſon. Les autres écueils étant ſous l'eau, ſont comme autant de pièges. Il n'y a que ces Peuples qui conoiſſent leurs routes, leurs ſentiers maritimes. Cela eſt ſi vrai, que ce n'eſt point par haſard qu'aucun Etranger ne peut entrer dans le Golfe, à moins qu'il n'ait un *Utopien* pour Pilote. A peine, même, les Habitans du Païs pourroient pénétrer juſques à leur Mer, ſans quelques indices qui leur en marquent le chemin. Si ces gens-là étoient tranſportez en divers lieux, il leur ſeroit aiſé de faire perir une Flote ennemie, quelque nombreuſe qu'elle fût.

De


P. 1.

De l'autre côté il y a plusieurs Ports. Mais, soit par la situation naturelle du Païs, soit par les productions de l'Art, il est si dificile de débarquer en quelque endroit que ce soit, qu'avec une très-petite defensive, on peut repousser les Armées Navales les plus nombreuses. Au reste, à ce qu'on dit, & comme l'aspect du Païs le fait assez bien conoitre, cette Terre-là n'étoit pas anciennement environnée de Mer. On l'apelloit autrefois *Abraxa*: *Utopus*, l'aïant conquise, lui donna son nom. Ce Fondateur étoit allé dans ce Païs avec des hommes rudes & grossiers; & ce fut avec le secours de telles gens, que nôtre Capitaine commença l'entreprise de cette culture, de cette Humanité, dans lesquelles, à present, les *Utopiens* l'emportent sur presque tous les autres Mortels. Les *Utopiens* aïant, donc, remporté une Victoire complette sur les *Abraxiens* & s'étant emparé du Païs, il fit couper un espace de quinze mille pas, qui joignoit *l'Abraxie* avec le Continent; & par-là, il en fit une belle & grande Ile. Il força les Habitans de travailler à ce pénible Ouvrage; & afin qu'ils n'eussent pas lieu de s'en plaindre comme d'un afront, ou comme d'une injustice, il

emploïa aussi tous ses Soldats à l'execution de son dessein. Ce travail ainsi partagé entre un si grand nombre d'Ouvriers, se fit avec une vitesse incroïable. Au commencement les Voisins traitoient la chose de folie; ils s'en moquoient; cela les faisoit rire: mais quand ils virent qu'*Utopus* étoit venu si promptement à bout de son Projet, ils ne se lassoient point d'admirer; & en même tems, ils furent saisis de terreur.

L'Ile d'*Utopie* contient cinquante-quatre Villes toutes grandes & superbes: la Langue, les Mœurs, les Coutumes, les Lois sont par tout entierement les mêmes; &, autant que la Situation du Païs peut le permettre, on trouve toûjours sur ce beau Theatre une même décoration. Entre les villes les moins éloignées la distance est de 8 heures. Mais pour celles qui ne sont pas tant peuplées, il n'y en a point de si deserte d'où on ne puisse aller à pié, en un jour, à une autre Ville.

Trois Citoïens de chaque Ville, personnages venerables pour leur vieillesse & pour leur experience, s'assemblent tous les ans à *Amaurote*, pour y traiter des affaires communes à toute l'Ile. *Amaurote*

rote eſt une Ville, laquelle, étant placée préciſément au Centre du Païs, eſt conſequemment la plus commode aux autres villes pour envoïer leurs Députez. D'ailleurs, *Amaurote* eſt cenſée la premiere, & comme la Capitale de l'Ile: les terres labourables ſont diſtribuées avec tant de juſteſſe & de proportion, que dans toute l'*Utopie*, pas une Ville n'a moins de vingt mille pas en Territoire: quelques-unes en ont davantage; c'eſt dans la partie de l'Ile où les Villes ſont plus éloignées les unes des autres. Aucune Ville ne penſe à agrandir ſon terrain, à étendre ſes bornes; & la raiſon en eſt que ces Peuples ſe regardent plutôt comme les Laboureurs, comme les Fermiers, que comme les Maîtres de leurs Campagnes.

Ils ont aux champs des maiſons, bâties commodément, & bien garnies de tous les inſtrumens d'Agriculture. Ces maiſons ſont habitées par les Citoïens mêmes, qui y vont en traverſant les Ruës, les Villages, & les Bourgs. Chaque famille champêtre eſt compoſée, pour le moins, de quarante perſonnes, tant hommes, que femmes, & de deux eſclaves qui aſpirent au droit de Bourgeoiſie: on é-

tablit sur ces Travailleurs un pere & une mere de famille, qui sont graves & d'un jugement mûr. Outre cela, chaque trentaine de famille obeït à son Directeur.

Tous les ans, vingt de chaque famille retournent à la Ville; & ce sont ceux qui ont fini leurs deux années de travail. La Ville en envoïe vingt autres à la place. Ces nouveaux venus sont formez par ceux qui aïant déja travaillé un an, sont plus experimentez dans le métier de l'Agriculture. L'année suivante les derniers instruits enseignent les derniers arrivez: & on fait cela, de peur que, si tous étoient neufs dans l'Art du Labourage & des autres travaux champêtres, leur ignorance, ou leur peu d'habileté ne causât de l'augmentation dans le prix des Vivres. Quoique cet usage de rénouveller ainsi, chaque année, les Laboureurs, ait pour but d'empêcher qu'aucun habitant ne soit obligé de continuer plus long tems malgré soi une vie rude & fatigante, il s'en trouve, neanmoins, beaucoup qui prenant naturellement plaisir à la culture de la terre, & aux exercices de la Campagne, demandent permission d'y passer plusieurs années, ce qu'ils obtiennent facilement.

Les





Les Laboureurs cultivent les champs, nourrissent les bêtes, assemblent le bois ; & à leur commodité, ils le voiturent à la Ville par terre & par mer. Ils élevent une quantité infinie de poulets ; & cela par une industrie admirable. Car en ce Païs-là les poules ne couvent point : mais on se sert d'une chaleur artificielle, si bien temperée & dans un degré si juste, que les œufs s'animent, que les poussins éclosent, & qu'on n'a plus la peine que de les nourrir. Dès que ces petits animaux sont sortis de la coque, les hommes leur tiennent lieu de poule & de mere ; ils les accompagnent & savent les reconnoitre entre les autres. Ils nourrissent très-peu de chevaux : encore veulent-ils qu'ils soient rétifs & sujets à se cabrer, ne les élevant que pour exercer la Jeunesse dans l'usage qu'on peut faire du Cheval.

Ce sont les beufs qui portent tout le travail, soit pour labourer, soit pour la charge. Les *Utopiens* avouënt que ces bêtes sont moins vives & moins impetueuses que les chevaux : mais d'un autre côté, ils alléguent que le Beuf est plus patient ; qu'il est moins sujet aux maladies ; que sa nourriture ne coute pas tant de peine, ni de dépense ; & qu'enfin,

après que le Beuf a vieilli dans le service, il est encore bon pour la table.

Ces Peuples ensemencent uniquement la terre pour recueuillir des grains propres à faire du pain. Ils boivent les sucs de raisin, de pomme, de poire ; quelquefois de l'eau, tantôt pure, & souvent bouillie avec du miel & de la réglisse qui abonde en ce Païs-là. Quoi qu'ils sachent précisément, car ils excellent en ce genre de Supputation, la quantité de vivres qui se consume dans la Ville & à la Campagne; ils nè laissent pourtant pas de semer des grains, & de nourrir des bêtes beaucoup au delà de leur besoin. Devineriez-vous bien la raison ? C'est pour en faire part à leurs Voisins.

Quant aux utenciles de ménage, aux meubles, & à toutes les choses necessaires qu'on ne peut pas tirer de la Campagne, nos Insulaires les prennent dans la Ville : ils n'ont qu'à s'adresser aux Magistrats; & sans qu'on exige rien en échange, ils obtiennent d'abord ce qu'ils demandent. La plûpart s'assemblent tous les Mois pour célébrer un Jour de fête. Quand le tems de la Récolte aproche, les Directeurs du Labourage font savoir aux Magistrats de la Ville combien

de

de monde il seroit à propos de leur envoïer. Ce nombre de Moissonneurs étant venu exactement au tems indiqué, pourvu que le Ciel soit serain, toute la Récolte peut se faire en un jour.

*Des Villes d'*Utopie*, & principalement de la Ville d'*Amaurote.

Qui en connoit une, les connoit toutes, tant elles sont parfaitement uniformes, à moins que la differente situation n'y mette quelque *dissemblance*. Je ne m'attacherai donc qu'à une de ces Villes : il importe fort peu laquelle. Mais pourrois-je mieux choisir que la Ville d'*Amaurote*? Il n'y en a point de plus noble ni de plus illustre: toutes les autres Villes lui cèdent par respect pour le Sénat. D'ailleurs, c'est la ville que je connois le mieux, y aïant passé cinq bonnes années sans en sortir.

Amaurote est donc située sur la pente d'une douce Colline, étant d'une forme presque quarrée. Sa largeur, qui commence un peu au dessous du haut de ce Côteau, s'étend deux mille pas sur le Fleuve *Anidre*, devenant un peu plus lon-

longue à mesure que vous côtoiez les bords de la Riviére. L'*Anidre* commence à quatre-vingt-mille au dessus d'*Amaurote*: sa source n'est qu'un petit courant d'eau vive : mais augmenté, grossi par la rencontre des autres Fleuves, & principalement de deux, qui sont d'une mediocre grandeur, il devient lui-même une grande Riviere. L'*Anidre* a cinq cens pas de largeur devant la Ville d'*Amaurote*, d'où, en croissant toujours, & roulant ses eaux soixante mille dans un lit penchant, il se jette enfin dans l'Ocean.

Dans tout ce vaste espace, qui est entre la Ville & la Mer, par le moïen de ce Fleuve rapide, le Flux & le Reflux se succedent alternativement, & durent six heures entieres. Quand la Mer vient, elle couvre pendant trente mille de longueur tout le canal de l'*Anidre*, & fait reculer la Riviere. Un peu plus loin, la Mer gâte par son sel l'eau de l'*Anidre*; mais ce Fleuve, s'adoucissant peu à peu, porte à la Ville son eau toute pure, & conserve cette douceur jusqu'auprès de son embouchure. La Ville, située sur l'autre rivage du Fleuve, joint par un pont de pierre, merveilleusement bien travaillé en arcades, du côté le plus éloigné

gné de la Mer, en sorte que les Vaisseaux peuvent passer, sans rien craindre, vers toute cette partie de la Ville.

Il y a encore une autre Riviere, qui, à la verité, n'est pas large; mais en recompense, elle est calme & fort agréable. Ce Fleuve prend sa source de la même montagne où *Amaurote* est placée; & traversant la Ville, par le milieu, & toujours en descendant, il se mêle avec l'*Anidre*. Les *Amaurotains*, aïant environné & fortifié d'un Rempart, la tête & la source de ce Fleuve qui prend sa naissance un peu hors de la Ville, l'ont joint à la Ville même. Le but de cette précaution est, qu'en cas d'irruption, les ennemis ne puissent, ni arrêter, ni détourner, ni empoisonner l'eau. De cette source l'eau coule par des canaux faits de terre, en divers endroits de la basse Ville; & où la situation du lieu ne permet point la même commodité, ils se dedommagent par de grandes & creuses citernes que la pluie remplit, & qui leur sont aussi utiles que les Canaux.

Des murailles hautes, larges, & revêtuës d'un grand nombre de Forts, entourent la Ville. L'aproche de ces murail-

railles est défenduë par un Fossé, où il est vrai qu'il n'y a point d'eau, mais qui est profond; qui est large; & qui par la quantité des épines qui le couvrent, est difficile, & dangereux à passer. Ce Retranchement environne les Murailles de trois côtez; & la Riviére tient lieu de Fossé au quatrième. Les Ruës sont disposées commodément, soit pour le transport, soit pour mettre les Citoïens à l'abri des vents: les Edifices ne sont rien moins que mal propres; & de l'autre côté des Maisons on en découvre une longue suite qui s'étend dans toute la Ruë, & entre lesquelles, il n'y a pas le moindre intervalle. Un espace, large de vingt pas, sépare les deux rangs d'Edifice, & forment le milieu de la Ruë. Derriere les Maisons, & autant que la Ruë peut s'étendre, est un Jardin spacieux, & fermé de tous côtez par une Haïe. Chaque Maison a deux portes: l'une, pour sortir dans la Ruë; l'autre, pour entrer dans le Jardin. Par ces portes, qui toutes deux peuvent s'ouvrir d'un petit coup de main & qui se ferment d'elles-mêmes, par ces portes, dis-je, il est permis à qui que ce soit de venir chez eux, par la raison qu'ils ne possedent rien qu'en com-

mun. Les *Utopiens* ont une coutume à laquelle je suis sûr que vous ne vous attendriez jamais. Le croiroit-on ? Tous les dix ans, ils changent de Maison ; & c'est le sort qui en decide.

Ils estiment, ils aiment beaucoup leurs Jardins : ils y ont des vignes, des fruits, des herbes, des fleurs ; & le tout d'une si belle & bonne Culture, que je n'ai jamais rien vû de plus utile, ni de plus agréable. Ce n'est pas seulement le plaisir qui leur inspire l'amour du *Jardinage* : c'est aussi une certaine émulation qui règne chez les Habitans, & qui fait que ceux de chaque Ruë s'efforcent à l'envi à qui cultivera le mieux le Jardin qui leur est échu. Et certainement, vous ne pourriez trouver dans toute la Ville rien de plus commode, soit pour l'usage des Citoïens, soit pour leur agrément. Aussi presume-t-on aisément que le Fondateur de la Ville n'a rien tant recommandé que cette utile & divertissante occupation.

Les *Utopiens* prétendent que ce fut leur *Utopus* qui traça le Plan de toute la Ville d'*Amaurote* : mais voïant bien que la durée d'une Generation ne suffiroit pas pour l'embellir, pour la policer, pour

la

la bien cultiver, il laissa ce soin-là à ses Descendans. Leurs Annales, qui sont écrites avec autant d'exactitude que de scrupule touchant la Verité, comptent, depuis la metamorphose d'*Abraxa* en *Utopie*, dix-sept-cens-soixante ans. Suivant cette grosse & longue Histoire, les Maisons étoient basses au commencement: ce n'étoit proprement que des cabanes, que des hutes, que des chaumieres: toutes étant construites du premier bois qui se trouvoit; & le toit qu'ils bâtissoient en pointe, n'étant couvert que de paille.

A present, toutes les Maisons sont de trois étages: les murailles sont bâties en dehors, ou de caillou, ou de moëllon, ou de ciment, ou de brique; & en dedans force mortier. Le toit est plat; on le couvre d'une certaine matiere broïée, qui ne coute rien, qui n'est nullement *brûlable*, mais d'ailleurs si bien composée, que non seulement le feu n'a ni droit ni pouvoir sur elle; mais même elle vaut mieux que le plomb pour garantir du vent & des orages. Leurs fenêtres sont vitrées, car le verre est fort en usage en ce Païs-là; & c'est par le moïen de cette matiere fragile qu'ils repoussent le vent.

Quel-

Quelquefois aussi, au lieu de verre, ils se servent d'une toile fine, & imbibée d'une huile fort luisante, ou d'ambre fondu: cela produit deux bons effets; car la clarté en est plus grande, & on en sent moins de vent.

*Des Magistrats de l'*Utopie.

CHaque trentaine de Familles élit tous les ans son Magistrat. On le nommoit anciennement *Syphogrante*: mais dans la Langue moderne, ils lui donnent le titre de *Phylarque*. On établit sur chaque dizaine de *Syphograntes* un Directeur qu'on apelloit autrefois *Tranibore*, & qui se nomme aujourd'hui *Protophylarque*. Enfin, tous les *Syphograntes*, c'est-à-dire un Corps de deux cens Magistrats, après avoir juré qu'ils choisiroient le Citoïen le plus digne, & le plus utile à la Patrie, donnent secretement leurs suffrages, & proclament pour Prince, un des quatre que le Peuple propose. Car la Ville étant divisée en quatre parties, chaque quartier élit son Homme, & le recommande au Senat.

La Principauté est à vie; à moins que celui qui en a l'Administration, ne donne

ne de grans soupçons qu'il vise au Despotisme. Les *Utopiens* élisent tous les ans leurs *Protophylarques*, autrement *Tranibores*: mais ils n'en créent pas souvent de nouveaux. Tous les autres Magistrats n'exercent leur charge que pendant une année. De trois en trois jours, quelquefois plus souvent, selon que le cas le requiert, les *Protophylarques* tiennent conseil avec le Prince. On y délibére sur les affaires generales de la République. Quand il survient des differens entre les Particuliers, ce qui arrive très-rarement, on apaise cela au plus vîte. La Loi est que deux *Syphograntes* soient presens dans le Sénat pendant toute la Séance: chaque jour c'en sont deux differens: mais ces Séances se tiennent avec une telle sagesse, que la matiere est trois jours sur le Tapis avant qu'on régle, & qu'on ordonne rien; j'entens la matiere d'Etat. Hors le Sénat & les Comices, ou Assemblées du Peuple, défense sous peine de mort, à tous les Citoïens de s'entre-consulter sur *les Affaires Communes*. Les *Utopiens* disent qu'on a fait cette Loi-là pour empêcher que le Prince, de concert avec les *Protophylarques*, ne pensent à opprimer la Nation, & à chan-

ger

ger la forme de la République. C'est pour cela que toutes les fois qu'il s'agit d'une affaire de haute importance, on la renvoie au Tribunal des *Syphograntes*; & ces Magistrats, après avoir communiqué la chose aux Familles de leur District, ils déliberent entre eux, & portent au Sénat la conclusion de leur Consulte.

Quelquefois, on veut avoir le sentiment & l'avis de tous les Insulaires; le Sénat a même une coutume fondée sur la Prudence: c'est de ne discuter jamais une affaire le même jour qu'elle a été proposée: on la remet toûjours à l'Assemblée du lendemain. Ils ont établi sagement cette pratique-là pour empêcher un inconvénient qui pourroit préjudicier à l'Etat. Le voici, & par-là vous pouvez assez voir jusqu'où ces Peuples poussent la précaution. Lors qu'on opine sur le champ, disent-ils, on s'expose à un grand mal. Le Senateur qui aura dit sur l'affaire en question tout ce qui lui sera venu dans l'esprit, pensera plus, ensuite, à soûtenir son sentiment, qu'à procurer l'Interêt Commun. Ce Juge fera plus de cas de son opinion; & son avis hors de saison l'empêche de se retracter: il craint qu'on ne l'accuse d'imprudence; il a peur de pas-

ser

ser pour un Etourdi, pour un homme qui n'est point maître de sa Langue; & qui, pourvû qu'il parle, se soucie peu de la reflexion. Voilà ce qui oblige les *Utopiens* à donner aux Magistrats le tems necessaire pour se préparer à la déliberation.

*Des Arts de l'*Utopie.

CEs Peuples ont une Profession commune à tous les Habitans des deux sexes; & personne n'en est exemt; c'est l'Agriculture. On les y élève tous dès l'Enfance, soit en leur en donnant les regles & les preceptes dans l'Ecole, soit en les envoïant dans les Campagnes les plus proches de la Ville. Cette Jeunesse aprend cet Art-là, comme en jouant: on ne se contente pas de leur en donner la Speculation: mais pour leur dénouër, pour leur fortifier les nerfs par l'exercice corporel, on les met aussi à la pratique.

Outre l'Agriculture, qui, comme je viens de dire, est commune à toute la Nation, chacun aprend un autre métier, & le regarde comme si c'étoit le sien. Ces Arts-là consistent presque tous ou en laine, ou en toile, ou en massonnerie,

ou en fer, ou en charpenterie. Il n'y a point en ce Païs-là d'autre manufacture, d'autre travail d'Artisan qui merite qu'on l'articule, & qu'on en fasse mention. Nos *Utopiens* sont tous vêtus de la même maniere, excepté celle qui distingue les Hommes d'avec les Femmes, & les Mariez d'avec ceux ou celles qui vivent dans le Célibat. Hors cela, dis-je, les vêtemens sont uniformes dans toute l'Ile: la Coutume en est inviolable; & ce grand Tyran, nommé Mode, qui cause tant de bigarrure, tant de ridicule chez certaines Nations, n'a nul pouvoir en *Utopie*. Les habits de ces Insulaires sont assez propres, & l'œuil s'y accommode aisément; bien taillez pour la souplesse, pour l'agilité des Membres; & de bonne défense contre le chaud & le froid. Chaque Famille fait ses habits.

Quant à tous ces autres Arts que j'ai specifié, il n'y a personne qui n'en aprenne quelqu'un, hommes & femmes. Mais les femmes, comme étant plus foibles, sont occupées aux Ouvrages les plus faciles: elles ne travaillent guere qu'à la laine & qu'au lin. Pour les hommes, ils se chargent de tous les métiers pénibles. Ordinairement chaque particulier embrasse la Va-

cation

cation de ses Parens ; & presque tous sont portez naturellement à faire un tel choix. Si quelcun a de l'inclination pour un autre Art ; on le fait passer par adoption, dans une des Familles où on exerce le travail qui lui plait ; & en ce cas-là non seulement son pere, mais aussi les Magistrats ont soin que l'Aprenti entre au service d'un honnête & respectable Pere de famille. Si un jeune homme, aïant apris un Métier, veut en savoir encore un autre, on le lui permet à la même condition. Quand l'Ouvrier posséde deux Arts, il lui est libre d'exercer celui qu'il aime le mieux, à moins qu'il n'y en ait un qui soit plus necessaire à la Ville.

La principale, & presque la seule fonction des *Syphograntes*, c'est de veiller contre la Paresse ; c'est de prendre soigneusement garde que pas un Citoïen ne soit oisif ; mais que tous soient attentivement appliquez, chacun à son Ouvrage. Cependant, leur travail est moderé : ils sont bien éloignez de s'y mettre dès le plus grand matin, & de continuër tout le jour jusqu'à bien avant dans la nuit. Ils ne se regardent pas comme des bêtes destinées à trainer, & à porter sous les coups,

coups; ils ne se fatiguent pas comme on lasse les chevaux. Effectivement, il n'est point de destinée plus malheureuse, plus affligeante, plus accablante, que d'être reduit par le sort à passer les jours dans un travail perpetuel; c'est vivre dans la condition d'un pauvre esclave qui païe de son repos & de sa liberté, le petit & court plaisir de respirer en se conoissant miserable. Disons-le par un sentiment d'humanité: helas! c'est neanmoins presque par tout le destin des Ouvriers. Ce n'est pas celui des *Utopiens*.

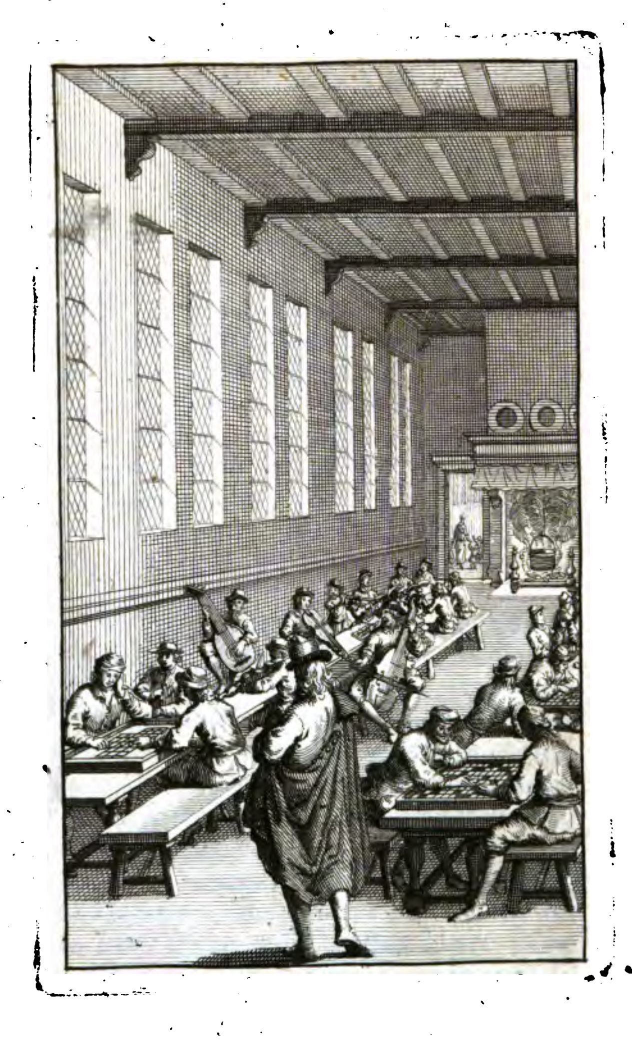
Comme chez nous, la durée de vingt-quatre heures bien égales fait chez eux la mesure d'un jour & d'une nuit. De ces vingt-quatre heures, ils n'en emploient que six au travail. Ils sont à l'Ouvrage trois heures avant midi. Cette premiere tâche finie, ils dinent, après quoi ils se reposent deux heures. Ensuite, ils retournent au métier pour les trois autres heures; & cela les menant jusqu'au soir, ils soupent & finissent ainsi la journée. Comme nôtre douzième heure est la premiere pour eux, ils se couchent vers les huit heures, & ils ont le même espace de tems pour demeurer au lit. Tous les intervalles qui font un vuide entre le

travail, le repas, & le sommeil, il leur est permis de les remplir comme ils veulent; &, pourvu qu'ils n'abusent point de ce relâche-là dans le Luxe & dans la Paresse, on consent que, pour se reposer de leur Ouvrage, ils s'occupent honnêtement à ce qui peut les amuser & les divertir le mieux. Dans cet Armistice, dans cette suspension de travail, la plûpart s'occupent à l'étude des belles Lettres. Car voici un de leurs usages les plus celèbres: tous les jours, avant l'aurore & le lever du Soleil, on tient des Colléges publics, où il n'y a que ceux qu'on a choisis pour les Sciences, qui soient obligez de venir y prendre leçon.

Au reste, de tout ordre, Mâles & Femelles, j'entens Hommes & Femmes, vont en foule à ces Colleges: l'affluence est incroïable; & chacun, ou chacune court à la Matiere qui est le plus de son goût. Si pourtant, quelcun aime mieux emploïer ce loisir à l'exercice de son Art, ce qui arrive souvent, sur tout à ceux qui ne se soucient point des Speculations abstraites; à lui permis; & même, on le louë de ce qu'il prefere à une vaine curiosité l'avantage de la République.

Après

F 2



Après soupé, les *Utopiens* se récréent pendant une heure: en été, au jardin; en hiver, dans ces sales communes où ils mangent. Là ils se divertissent à la Musique, ou à parler ensemble de choses réjouïssantes. Pour ce qui est des Dez, des Cartes, & de tous ces autres sots & pernicieux passe-tems, nommez Jeux de Hazard, c'est de quoi ils n'ont pas la moindre conoissance. Mais ils ont en usage deux sortes de jeux qui ressemblent assez à nos Echecs. L'un est une espèce de bataille Arithmetique entre les Unitez, où le Nombre pille le Nombre. Le second jeu, c'est de faire combatre en forme, & comme en ordre de guerre, les vices contre les vertus. Dans ce dernier Jeu, on voit parfaitement bien, & avec une morale très-fine les opositions formelles qui sont entre les Vices & leur Ligue Universelle, leur Alliance generale contre les Vertus. On y voit quels Vices & quelles Vertus sont directement contraires; avec quelles forces les Vices ataquent ouvertement ces Vertus-là; par quelles machines ils les combatent indirectement & obliquement; par quel secours la Vertu défait le Vice, & triomphe de tous ses efforts: enfin, on voit

dans ce jeu utile & instructif par quels moïens l'une des deux Parties sort victorieuse du Combat.

Mais afin que vous ne preniez point ici à gauche, & de peur que vous ne vous trompiez, il faut examiner plus attentivement un certain point. Quand je vous ai dit que mes Insulaires ne travailloient que six heures, peut-être vous imaginez-vous que, conséquemment, ils doivent être dans la disette de plusieurs choses necessaires à la Vie. Rien moins que cela. Bien loin qu'il soit vrai que leur travail est trop court pour attirer chez eux tout ce qu'il y a de souhaitable tant pour l'entretien que pour l'agrément de la Vie, qu'au contraire, ce travail raporte beaucoup au delà des besoins.

C'est ce que vous n'aurez pas de peine à concevoir, pour peu que vous reflechissiez sur le grand nombre de gens inutiles qui sont chez les autres Nations. Premierement les Femmes, qui, tout au moins, sont la moitié du Peuple, les Femmes, dis-je, ne travaillent point : si, en quelques endroits, c'est le beau Sexe qui fait les afaires, les Hommes en profitent, & vivent dans la paresse & dans le sommeil. De plus, les Minis-

tres du Culte, Cardinaux, Archevêques, Abbez, Prelats, Prêtres, Moines, ou Religieux, comme il vous plaira : rassemblez en idée tous ces Membres séquestrez, & separez *du Train Commun*: Bon Dieu ! quelle prodigieuse quantité de Mortels oisifs, & dont le plus grand nombre ne pense qu'aux Délices, & qu'au plaisir *des cinq sens de Nature*.

Ajoutez, à present, à *ces Légions d'Anges blancs ou noirs*, ajoutez-y tous les Riches; principalement, ces Proprietaires de Terres & de Châteaux, gens que le Vulgaire surnomme des Nobles & des Seigneurs. Joignez à ce dernier Genre d'Habitans leur Domestique nombreux, & toute cette Canaille de Valets armez, qui, le plus souvent, sont *des maitres jurez fripons*. Enfin, ajoutez à tous ces Inutiles, à tous ces Oisifs, cette sorte de Mendians, qui, quoique sains & vigoureux, cachent leur faineantise sous quelque *estropiement* feint, sous une fausse maladie. Après un tel examen, vous ouvrirez les yeux ; vous reconoitrez, j'en suis sûr, que beaucoup moins de gens que vous ne pensiez, travaillent aux choses qui sont à l'usage des Societez Humaines.

Calculez maintenant en vous-même, combien, parmi ce petit nombte de Travailleurs, peu sont occupez aux Ouvrages necessaires. Il ne faut pas aller bien loin pour en trouver la raison. Comme chez nous l'Argent est le Mobile, & la Mesure de Tout, il s'ensuit de là necessairement qu'on exerce plusieurs Arts, vains, superflus; & qui ne servent qu'au Luxe, & qu'au Déréglement. Car, si on séparoit la Multitude des Ouvriers en aussi peu de Métiers que la Nature en demande pour vivre commodément, dans l'abondance des choses, aussi grande qu'elle devroit être, alors tout seroit à si bas prix, tout se vendroit à si bon marché que les Artisans ne pourroient pas gagner leur vie.

Mais si tous ces Hommes qui s'occupent à des Arts de nulle utilité: Si de plus cette Multitude d'Habitans qui languissent dans la faineantise, dans la mollesse; & dont chacun consume plus lui seul des fruits du travail des autres, que deux Ouvriers de ce même travail; si, dis-je, on apliquoit tous ces gens-là à l'exercice des Arts utiles, vous concevez sans peine, en combien peu de tems on fourniroit tout ce que la necessité, & la com-

commodité peuvent exiger. Il y auroit encore assez, & même, plus qu'il n'en faudroit, pour remplir abondamment la Volupté ; pourvû qu'elle fut honnête, reglée, & conforme aux impressions de la Nature.

C'est ce que l'exemple & la conduite des *Utopiens* démontrent évidemment. Chez ces Peuples vraîment heureux, dans toute la Ville, & dans le Voisinage le plus proche, à peine est-il permis à cinq cens Citoïens, des deux sexes, de vaquer, à la fois, aux Ouvrages communs ; & on choisit toujours, parmi les hommes & les femmes, ceux & celles qui ont assez de jeunesse & de force pour suporter la fatigue du travail. Dans cette République inimitable les *Syphograntes*, quoique les Lois aïent exemté de l'exercice des métiers cette Venerable Magistrature, les *Syphograntes*, pourtant, ne se dispensent point de l'Ouvrage ; & ils s'y mettent comme les autres pour encourager, par leur exemple, les particuliers à bien travailler.

Il y a encore un autre Ordre de Citoïens qui ont le même privilége d'être dispensez de la Méchanique. Ce sont ceux qui, à la recommandation des Prêtres &

par les suffrages secrets des *Syphograntes*, obtiennent du Peuple permission de vaquer toute leur vie à l'étude des Sciences. Si quelcun de ces *Parnassiens*, *de ces Initiez aux Mysteres des Muses*, ne répond point à ce qu'on attendoit de lui, on vous le *relance* au plus vîte chez les Artisans. Au contraire, il arrive assez souvent qu'un Ouvrier, emploïant ses heures de relâche à la lecture & à la Méditation, fait, par son soin, par sa diligence, des progrès si considerables dans la République des Lettres, qu'on le tire du Métier pour l'enroler dans la Milice savante, dans la Classe des Doctes. C'est de cet Ordre éclairé qu'on tire les Ambassadeurs, les Prêtres, les *Tranibores*; & enfin, c'est dans cette Troupe de *Lettrez* qu'on choisit le Prince. Les *Utopiens* nommoient, en leur ancienne Langue, cet Administrateur suprême, *Barzane*; & dans la Langue moderne, on l'apelle *Ademe*.

Comme presque tous les autres Habitans de l'Ile ne sont ni desoeuvrez, ni occupez à des Ouvrages inutiles, il est aisé de s'imaginer combien quelques heures de travail peuvent fructifier en bonnes productions. Outre ce que j'ai raporté

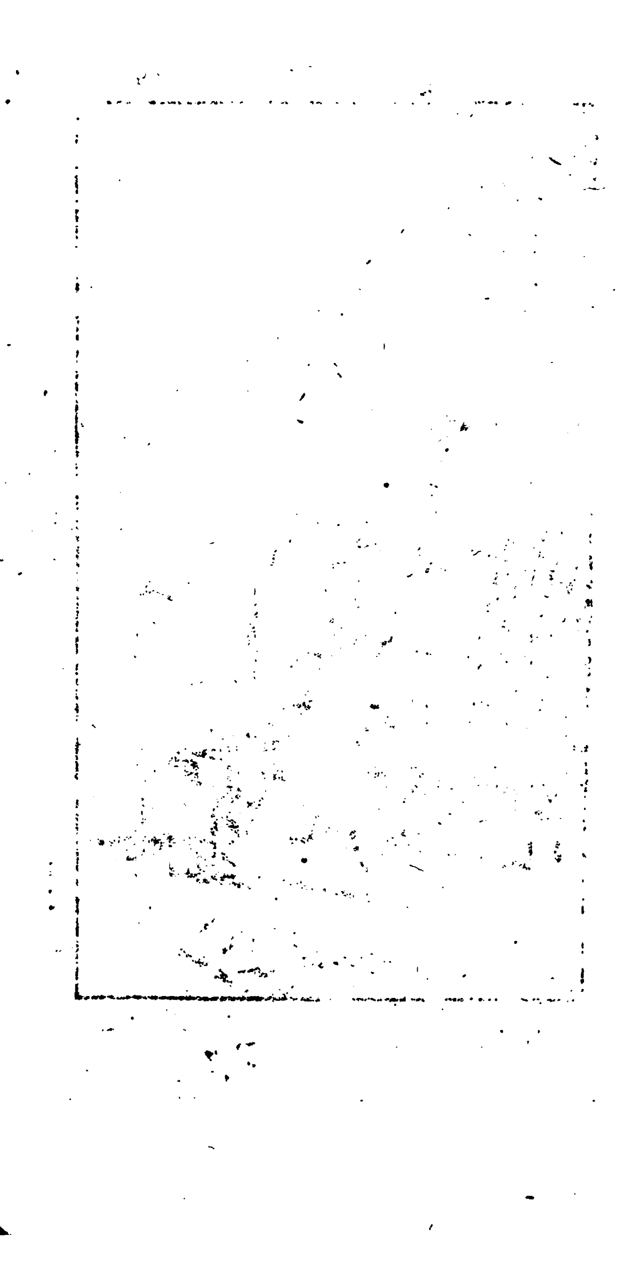
porté ſur l'Article des Arts, ces Peuples ont encore cela de commode, que les Ouvrages leur coutent moins de peine qu'aux autres Nations. Par tout ailleurs, Pourquoi, ſoit pour bâtir un Edifice, ſoit pour le reparer, faut-il tant d'Ouvriers, tant de ſortes d'Artiſans; & tous occupez aſſiduëment? La raiſon en ſaute aux yeux. Ordinairement ce qu'un Pere a fait bâtir, le Fils qui lui ſuccède, homme peu économe, & de folles dépenſes, laiſſe l'Edifice tomber peu à peu en ruine. Ainſi, ce que l'Heritier auroit pu conſerver à peu de frais, il eſt obligé, pour relever le Bâtiment, de faire une copieuſe évacuation du *Coffre Fort*, ce grand Autel du Genre Humain. Il arrive même fort ſouvent qu'une Maiſon, qui aura couté une Somme immenſe au *Bâtiſſeur*, celui, à qui elle eſt échuë, par ſucceſſion, ou autrement, ne trouvant point cette Maiſon-là à ſa fantaiſie, & aïant une délicateſſe outrée ſur les Régles & les proportions de l'Architecture, néglige ſon Palais, ou ſon Hôtel: l'Edifice ſe transformant en Maſure n'eſt preſque plus qu'un tas de materiaux; & le Seigneur Proprietaire fait bâtir ſur un autre fond, une Maiſon qui ne

lui coute pas moins, que la Défunte avoit couté à son Prédécesseur.

Mais chez les *Utopiens*, à cause de ce bel Ordre qui se répand sur tout, & par la très-sage constitution de leur République, on choisit bien rarement une nouvelle place pour bâtir. Ils rémedient sur le champ à tout ce qui pourroit endommager leurs Maisons; & ils vont même là-dessus au devant du mal. A vôtre avis, Messieurs, quel est le bon effet d'une telle vigilance? C'est que les Edifices durent plus que vous ne sauriez croire. Quelquefois, même les Architectes, les Massons, & les autres Ouvriers de ce genre-là n'auroient rien à faire, si on ne leur commandoit de travailler chez eux à raboter les planches, à tailler & quarrer la Pierre; enfin, à tenir les matériaux tout prêts, afin que, s'il se presente quelque Ouvrage, on le finisse plus promptement.

Etes-vous curieux d'aprendre encore une circonstance touchant l'Habit *Utopien?* Voïez, je vous prie, le peu de dépense que ces bons Insulaires font pour se couvrir le corps. Au travail, ils sont vêtus de cuir, ou de peau. Quand ils vont dans la Ruë, ils mettent une casa-





que, ou, si vous l'aimez mieux, ils mettent un *Sur-tout*; & cela, pour cacher l'habillement grossier: ce *Sur-tout* est dans toute l'Ile, d'une même & naturelle couleur. Par-là, non seulement, il ne leur faut pas, à beaucoup près, tant de Drap qu'il s'en débite dans les autres Païs: mais, même, ils font en cette étoffe-là beaucoup moins de dépense, qu'on n'en fait chez nos Nations. Quant à la Toile? il y a moins de travail; & c'est pour cela même qu'elle est plus en usage. Ils n'ont égard pour la toile qu'à la blancheur; & pour le drap, rien qu'à la propreté, rien qu'à sa netteté, ne se souciant nullement de la finesse, ni de la délicatesse du Filage. Qu'arrive-t-il de-là? Dans nos Etats, chaque Riche veut avoir quatre ou cinq habits d'une laine qui a passé par des teintures toutes differentes: il lui faut autant d'habits de Soïe; & même les grands amateurs de la magnificence & du luxe, n'ont dans leur Garde-robe guére moins qu'une dixaine de ces vêtemens precieux: au lieu qu'en *Utopie*, on se contente d'un seul habit; encore dure-t-il ordinairement deux ans.

Les *Utopiens* raisonnent juste, & en bons

bons Philoſophes contre la pluralité des habits. Quand nous en aurions deux, diſent-ils, en ſerons-nous mieux munis contre le froid? Non. Nos habits étant uniformes, en paroîtrons-nous plus propres, plus magnifiques, plus leſtes d'un fil, d'un poil, d'une couture? Non. *Ergo*, unité de vêtement. Je poſe en fait que, ni nos Dames à tant de ſortes de parure, ni nos beaux Meſſieurs, brodez, galonnez &c. ne comprennent point du tout cette Philoſophie *Utopienne*. Il y a ſur la Terre bien d'autres belles, bonnes, & utiles Veritez, dont nous autres *fourmis humaines* ne ſommes nullement capables. Et pourquoi? C'eſt que *Monſeigneur PREJUGE*, ce Souverain Deſpotique de nôtre Eſpèce à deux pieds & à tête élevée, a une force ſi douce! Ce Maître de preſque toutes les Cervelles du Premier Pere, occupe ſi agréablement.

Pour revenir à nos *Utopiens*, comme ils exercent tous des métiers utiles; & que même leur travail dure beaucoup moins que celui de nos Artiſans, il arrive delà que quand l'abondance univerſelle regorge dans l'Ile, on occupe une foule d'Habitans à réparer les grans chemins

mins, s'il y en a de rompus. Souvent aussi lors qu'il ne se presente aucun travail extraordinaire, ils retranchent quelques heures de l'Exercice commun; & on annonce publiquement la diminution de peine & de travail.

Car vous saurez que la Régence n'ordonne jamais aux Citoïens de s'occuper, de gré ou de force, à quoique ce soit d'inutile. La raison en est fondée sur le Bon Sens & sur l'Humanité. Vous devez connoître le plan, la base, le pivot de la République *Utopienne*. Quel est, à vôtre avis, le premier but, le motif principal, la fin dominante de ce Gouvernement *singulierement* admirable, & si heureusement inventé? Le voici: écoutez bien, je vous en prie; car je parle à deux Personnes d'un discernement exquis, d'un Génie au-dessus du *Superieur*.

Ce que la Magistrature *Utopienne* a sur tout en vuë, c'est que quand tous les besoins publics sont remplis, chaque Citoïen consume le moins de tems qu'il se puisse à l'exercice corporel; & qu'il emploïe tout le reste du loisir à cultiver son esprit par les belles connoissances, & à jouïr de soi par la liberté du Cœur. Ces Insulaires, à Jugement *Solidissime*, sont

font consister dans ces deux points-là le Souverain bien de la Vie, these extremément problématique, & qui a causé autrefois une grosse controverse chez la Gent Philosophe. Oh, s'il plaisoit au Ciel de vouloir bien *Utopier* toute l'Espece Humaine sur cet Article-là, & sur bien d'autres que je n'oserois nommer !

Du Commerce des Utopiens *entre eux.*

IL faut, à present, vous aprendre comment nos Insulaires agissent les uns avec les autres; la nature du Commerce qu'ils font ensemble; & la maniere de s'entre-distribuer les choses necessaires à la Vie.

Comme chaque Ville n'est composée que d'un certain nombre de Familles, elles sont presque toutes unies par le lien du Sang & de la Parenté. Quand une fille est en âge de travailler à la Propagation Physique; quand elle est mûre pour le lit Conjugal, on se hâte de lui donner un Epoux; & elle va demeurer avec sa Moitié Masculine qu'elle aime, & dont elle est aimée jusqu'à la mort,

notez

notez bien, s'il vous plait, ces deux grans points.

Mais les Mâles, soit fils, soit petits-fils, soit neveux, cousins germains, *Oncles à la mode de Bretagne*, &c. tout cela reste dans la Famille : le plus vieux en est le Superieur : on lui obéït respectueusement ; & si les années lui ont usé la Cervelle, on met en sa place celui de la Maison qui aproche le plus de son âge.

Mais de peur que la Ville ne se dépeuple, ou qu'elle ne se peuple trop, on a soin que chaque Maison n'ait pas moins de dix jeunes gens, & qu'elle n'en ait pas plus de seize. Chaque Ville ne doit contenir que six mille Familles, sans y comprendre pourtant la Magistrature. Quant à eeux & celles qui n'ont point encore atteint l'âge de puberté, on ne peut pas en fixer le nombre. Cette Coutume-là s'observe fort aisément en faisant passer dans les Familles dont le nombre n'est point complet, la propagation surnumeraire des autres Familles. Quand il se trouve trop d'Habitans dans une Ville, on en fournit à celles qui n'en ont pas assez.

Si le Païs est surchargé ; si on voit plus

plus de Vivans que toute l'Ile n'en peut, ou n'en doit contenir ; en ce cas-là on tire de chaque Ville un certain nombre de Citoïens : on les envoïe dans le plus proche Continent où les Naturels ont des terres pour pouvoir les cultiver. Ces Colonies se répandent par tout où elles trouvent liberté d'Agriculture : elles y vivent suivant les Loix *Utopiennes* ; & si les Naturels veulent s'associer avec ces nouveaux Venus, ils participent au fruit du travail.

Quand les *Utopiens* de Colonie tombent avec une Nation qui veut bien s'unir avec eux ; alors les uns & les autres, ne faisant plus qu'un Corps Civil, qu'une Societé Humaine, qu'un seul Etat, observent en commun les Lois, les Coutumes, les Usages de l'*Utopie*. Cette union est également profitable aux deux Peuples : car vivant ainsi à l'*Utopienne*, ils cultivent & font fructifier des terres que les Naturels croïoient ingrates, & qu'ils regardoient comme un fond de mauvais raport.

Si les anciens Habitans refusent de vivre à la maniere de la Colonie, on les chasse de l'étenduë de Païs où les Nouveaux venus se sont bornez ; & quand ils

ils s'opiniâtrent à rester, on emploïe la force des Armes pour les contraindre à se retirer. Nos *Utopiens* ont pour principe, que la cause la plus juste, la plus legitime de la Guerre, c'est contre un Peuple, qui, bien loin de cultiver son Païs, laisse les Terres en friche, & n'en retire aucune utilité, ne voulant pas néanmoins en ceder la possession à ceux qui, suivant l'ordre de la Nature, cherchent à vivre de leur travail.

S'il survient quelque accident qui diminuë tellement le nombre des Insulaires, qu'on ne puisse pas y remedier en gardant la forme, & constitution des villes dans la Republique, ce qu'ils disent n'être jamais arrivé que deux fois, & ce fut par le ravage de la Peste, alors les Citoïens revenant dans l'Ile, la repeuplent. Car ils aiment mieux détruire les Colonies, que de souffrir qu'il y ait la moindre diminution dans aucune des Villes de l'Ile.

Mais je viens à la maniere dont les Citoïens vivent ensemble. Le plus âgé, comme j'ai dit, preside à la famille. Les femmes servent les maris; les enfans sont sous le commandement des parens; & enfin

fin les plus jeunes se soumettent à la direction des plus vieux. Toute la Ville est partagée en quatre quartiers égaux. Au milieu de chaque quartier est le Marché pour toutes les choses necessaires à la vie humaine. Là se portent dans certaines maisons les ouvrages de chaque famille, & sont distribuez dans ses magazins, chaque ouvrage selon son espèce : tous les Peres de famille vont demander dans ces maisons Publiques tout ce qu'il faut, pour eux & pour leur dépendance, & ils l'emportent sans donner d'argent, & sans marquer aucune reconnoissance. Comment refuseroit-on quelque chose à ces Peres de famille, à ces dignes Superieurs d'humanité ? L'Abondance est generale en *Utopie* ; il y a de toutes choses autant qu'il en faut ; & d'ailleurs on ne craint nullement qu'aucun Citoïen demande au delà de son besoin. Par quel motif pourroit-il courir au superflu, lui qui est très-assuré de ne manquer de rien ? Ce qui produit l'avidité & l'insatiabilité d'avoir chez toutes les Espèces des Etres Mortels, ce n'est que la crainte de ne point jouïr suffisamment. Pour Messieurs les Humains, ce sont l'ambition & la superbe qui les rendent si horriblement affa-

mez de bien : leur envie demesurée de figurer plus que les autres, par une vaine & méprisable ostentation les tient toujours alerte pour le non necessaire. Les *Utopiens*, Dieu merci & le bon sens, sont exempts de ce malheur-là.

A ces Marchez, dont j'ai parlé, en sont joints d'autres pour la nourriture : on y aporte, non seulement des herbes & des legumes, des fruits, & du pain ; mais aussi du poisson, des bêtes à quatre piez, de la volaille, & enfin tout ce qu'il y a de mangeable. Il y a hors la Ville des endroits propres à faire couler le sang des animaux, & les ordures par de l'eau courante. C'est de ces endroits écartez qu'on aporte les bêtes tuées & bien nettoïées par les valets : car les Magistrats en *Utopie* ne permettent point aux Citoïens d'exercer le mêtier de tuërie : ils croïent que l'art sauguinaire & cruel de massacrer les bêtes accoutume les hommes à perdre insensiblement l'impression naturelle de Clemence & de Douceur, c'est-à-dire le plus riche present que la Nature puisse nous faire. Ils ne veulent pas non plus qu'on aporte dans la Ville aucune saleté, ni pourriture ; & cela par une sage precaution, craignant

que

que l'air corrompu par ces mauvaiſes exhalaiſons ne cauſât des maladies.

Outre cela, il y a dans chaque ruë de grandes Sales éloignées les unes des autres à diſtance égale, lesquelles ont chacune leur nom different. C'eſt-là où les *Syphograntes* demeurent. A chaque Sale on aſſigne trente familles, quinze de chaque côté, pour y prendre le repas. Les pourvoïeurs de Sales s'aſſemblent à une certaine heure ſur le Marché, & aïant compté le nombre des bouches à nourrir, ils demandent des vivres. Mais on penſe premierement aux malades; & ceux-ci ſont ſoignez dans des Hôtelleries publiques. Car vous ſaurez une humaine & charitable particularité. Hors l'enceinte de la Ville, un peu loin des Murailles, ils ont quatre de ces Hôtelleries, toutes ſi ſpacieuſes qu'on les prendroit pour autant de petites Villes ou de Bourgs: ils font cela pour deux raiſons: la premiere, afin que les malades, en quelque quantité qu'ils ſoient, ne ſouffrent, par une demeure trop étroite, quelque incommodité qui recule leur gueriſon. L'autre motif eſt afin que ſi le mal eſt contagieux, les malades n'aïent point de communication avec les ſains.

Ces especes d'Hôpitaux sont bien meublez, bien fournis de tout ce qui peut contribuer au recouvrement de la santé: on y traite les infirmes avec tout le soin, & toute la delicatesse imaginable: les plus habiles Medecins y exercent leur profession avec une grande assiduité: enfin il y a tant de plaisir à être malade en *Utopie*, que, quoi qu'on ne contraigne personne d'aller à l'Hôpital, il n'y a pas un Citoïen qui, étant incommodé, ne préfere ce sejour d'*Esculape* à son propre domicile, & qui, nonobstant le plaisir du chez-soi, n'aime mieux être avec les malades, que de coucher dans son lit.

Quand le pourvoïeur des Hôpitaux a reçu les vivres, ce qui se fait par Ordonnance des Medecins, on distribuë ce qu'il y a de meilleur également à toutes les Sales, proportionnement au nombre des mangeurs. On a pourtant égard au Prince, au Pontife, *aux Tranibores*, aux Ambassadeurs, & à tous les Etrangers, s'il y en a; mais il s'y en trouve rarement, & toûjours fort peu. Aux heures fixées pour le diné & pour le soupé, toute la *Syphograntie* s'assemble, étant avertie au son d'une Trompette d'airain, excepté

ceux qui sont dans les Hôpitaux, ou dans leurs Maisons. Après qu'on a rempli tout le necessaire pour les Sales, il n'est defendu à personne d'aller au Marché pour avoir de quoi manger en particulier. Les Magistrats savent bien que, par une telle permission, la Communauté de Vie ne court pas grand risque. Car quoique chaque Citoïen ait la liberté de manger chez soi, néanmoins peu le font volontiers. Cette singularité passe chez ces Insulaires pour une malhonnêteté; & de plus ils regardent comme une folie de se donner la peine d'aprêter un mauvais repas, lorsqu'ils peuvent en avoir un bon, un splendide, tout préparé dans une Sale de leur voisinage.

Dans cette Sale, ce sont les Valets qui exercent le Ministere de Cuisine qui salit davantage, & qui donne le plus de peine. Mais pour preparer, pour cuire, pour assaisonner les plats, cela ne regarde que les Femmes; & celles de chaque Famille le font tour à tour.

Suivant le nombre des Mangeurs, il y a trois Tables, quelquefois plus, quelquefois moins. Les hommes sont assis du côté de la muraille, les Femmes vis à vis: le but de cette méthode-là est afin

que


P. 38.

que, si quelque mal prenoit aux Femmes, ce qui arrive souvent à celles qui sont Grosses, elles puissent sortir, sans troubler la Compagnie, & se retirer dans l'apartement des Nourrisses. Les Nourrisses sont à part avec leurs Nourrissons dans une Sale destinée à leurs repas : ce lieu-là n'est jamais sans feu, sans berceaux, ni sans de l'eau bien nette, en sorte qu'elles peuvent coucher leurs enfans, ou desemmailloter auprès du feu, & les faire jouër. Chaque mere donne la mamelle à son enfant, à moins que la mort ou la maladie ne mette un obstacle insurmontable à cette fonction maternelle, qui n'est guere pratiquée. Quand l'un de ces deux cas-là arrive, les Femmes des *Syphograntes* cherchent au plus vîte une Nourrisse : il ne leur est pas difficile d'en trouver : Car les Femmes qui sont en état de rendre ce bon office s'y offrent d'elles-mêmes ; & il n'est rien que les *Utopiennes* acceptent plus volontiers : toutes font grand cas de cette fonction d'humanité ; & d'ailleurs, l'enfant à qui on a la compassion de donner le lait, est reputé apartenir à sa Nourrisse, comme si elle l'avoit conçu, & mis au Monde.

Dans la Sale des Nourrisses sont aussi

tous les enfans qui n'ont point encore cinq ans accomplis. Les autres Jeunes gens, c'est à dire, les Garçons & les Filles qui sont assez murs, assez âgez pour entrer dans le lien du Mariage, font le service des Tables, ou s'ils ne sont pas encore assez forts pour soûtenir ce travail-là, ils sont obligez d'être debout devant la Table; & cela, en gardant un silence profond. Les uns & les autres mangent ce qui leur est presenté par ceux qui sont assis: & ils n'ont point d'autre tems séparé pour prendre leur repas.

Chez les *Utopiens* les tables sont disposées d'une maniere que d'un coup d'œuil on découvre toute l'Assemblée. La premiere table a le haut de la Sale: au milieu de cette table, est assis le *Syphogrante*, comme devant occuper là l'endroit le plus honorable; & ce Magistrat a auprès de lui la Dame son Epouse. On met à leurs côtez deux Vieillards des plus âgez, & des plus vénérables; Car ils mangent séparément quatre à quatre. Mais s'il y a un Temple dans cette *Syphograntie*, le Prêtre & sa femme sont assis auprès du *Syphogrante*, pour présider.

Des deux côtez de la Sale, on place les Jeunes gens: avec eux sont encore

des Vieillards. Par cette méthode-là, il y a tout à la fois dans le lieu un assemblage, un mêlange d'égalité & de distinction. Ils disent que cet usage fut établi pour une bonne fin, & la voici: comme on ne peut ni rien faire, ni rien dire à ces tables qui ne soit vu & entendu de tous les voisins, le respect, la veneration qu'on a naturellement pour les têtes qui ont blanchi sous le nombre des années, retient les jeunes *Utopiens* dans le devoir: cela les empêche de s'émancipier, dans les gestes & dans les paroles, à rien qui puisse blesser la bien-séance, & la politesse.

On ne commence point par la premiere Place, à servir les mets; ce n'est pas de suite que les plats sont distribuez. Mais on porte premierement ce qu'il y a de meilleur à tous les Vieillards dont les places sont remarquables. Ensuite, on sert les autres Citoïens sans diférence, sans distinction, sans la moindre inégalité. Mais ces bons Vieillards n'aïant pas devant eux une bonne chere assez copieuse pour en faire part à toute la Maison, ils partagent, comme ils veulent, avec leurs plus proches voisins. Ainsi, chez nos *Utopiens*, on rend à la Vieillesse l'honneur qui lui apartient; &, cependant,

un devoir si juste tourne à l'Utilité commune ; tout le monde en profite, comme si chacun étoit un vieillard.

Ces Sages Insulaires commencent toûjours, soit diné, soit soupé, par une lecture : la matiere ne roule que sur les bonnes moeurs : mais on ne lit pas long tems, de peur que les Auditeurs ne s'ennuient & ne se dégoûtent. Dès qu'on a fermé le livre, les Vieillards entament une Conversation. Il ne s'y dit rien que d'honnête ; mais, pourtant, rien que de gai, rien que d'agréable. N'allez point, s'il vous plait, vous figurer qu'ils consument toute la durée du Repas à faire de longs contes, à ne dire que des Chansons. Ils écoutent aussi volontiers les Jeunes gens : ils les excitent même à parler en leur faisant des questions ; & cela en vuë d'éprouver dans la chaleur & dans la liberté du repas, leur esprit, & leur naturel.

Le diné est court, & le soupé long. Cela ne se fait pas sans raison : c'est qu'après le diné il faut retourner au travail ; au lieu qu'après le soupé, il n'est plus question que de se coucher & dormir. Or, suivant la Médecine *Utopienne*, le lit & le sommeil sont ce qu'il y a de meilleur

pour

pour la bonne digestion. On ne soupe jamais sans musique dans cette Ile bienheureuse: on y a au dessert toute sorte de confitures & de friandises: le parfum, la cassolette, les eaux de senteur, rien de ce qui peut réjouïr l'odorat n'est épargné. Enfin, ils emploïent tous les moïens imaginables pour provoquer les Convives à la joïe. On peut dire, même, qu'ils excèdent un peu dans ce genre-là; car ils ont pour maxime, que toute volupté, dont les suites ne sont pas fâcheuses, doit être permise.

Voilà, donc, une description vraie, exacte, fidèle, de la maniere dont les *Utopiens* vivent en Ville. Pour la Campagne, ce n'est pas la même chose. Ceux qui y sont trop éloignez les uns des autres, pour pouvoir manger ensemble, prennent chez eux leurs repas. Toutes les Familles qui cultivent les Champs, ont abondamment de quoi se nourrir; Hé! que leur manqueroit-il, puis que ce sont les *Meres Nourrices* des Villes; puisque ce sont elles qui fournissent aux Citoïens de quoi vivre si *grassement*, & si agréablement?

DES VOÏAGES DES UTOPIENS.

QUAND l'envie les prend de voïager, soit pour voir des amis qui demeurent dans les autres Villes, soit par la curiosité de conoitre les lieux, les *Syphograntes*, & les *Tranibores* y consentent volontiers, à moins qu'il n'y ait des raisons valables pour refuser la permission. Ils partent donc, un certain nombre ensemble, munis d'une Patente du Prince, qui certifie le congé, & qui fixe le jour du retour. On leur donne une Voiture, menée par un esclave public, qui pique les boeufs & qui en a soin. Mais, à moins qu'il n'y ait des femmes dans la Compagnie, on renvoïe le chariot, comme ne faisant que charger, & qu'embarasser. Pendant tout le chemin, quoique ces Voïageurs ne se soient pourvûs de rien, quoiqu'ils n'aient aucune provision, ils ne manquent pourtant de rien: ils portent, en quelque maniere, leur Maison; & se trouvent par tout comme s'ils étoient chez eux.

S'ils passent plus d'un jour en quelque endroit, chacun y travaille selon sa Vacation

tion, & les Ouvriers du même Art traitent leurs hôtes avec toute l'humanité possible. Quand quelcun, de son propre mouvement, se donne la liberté de passer les bornes prescrites; en cas qu'on le trouve sans une Lettre du Prince, il est outragé, ramené comme fugitif, châtié rudement; & s'il retombe dans la même faute, il perd sa liberté; on le fait esclave.

Si quelque Citoïen conçoit le desir d'aller roder dans les Campagnes qui dependent de sa Ville, on ne l'en empêche point, à condition que son pere, & sa femme y consentent. Mais sur quelque Terre que le Voïageur s'arrête, il faut qu'il achette, & qu'il païe ses repas, en achevant les mêmes tâches, en travaillant aussi long tems qu'on fait en cet endroit-là avant le diné & avant le soupé. A ce prix-là nôtre Citoïen peut aller librement dans tous les lieux qui sont du ressort, & du district de sa Ville. Car on suppose qu'il ne sera pas moins utile au dehors que s'il étoit en dedans; & qu'il ne rendra pas moins de service à la Ville, que s'il n'en étoit point sorti.

Conoissez-vous à present l'innocence de

ces aimables Mortels? Chez eux, nulle licence pour l'oisiveté; nul pretexte pour la paresse; point de cabaret ni à vin ni à biere; point de maison infame & de prostitution: les bonnes mœurs sont en sureté; on est dans une heureuse impossibilité de se corrompre: jamais rien de caché; jamais d'assemblée secrète & furtive: enfin, ces Insulaires agissant toûjours ensemble, & ne se perdant point de vuë; c'est-comme une necessité qu'ils passent la Vie, selon les Lois, entre le travail ordinaire, & un honnête repos.

Vous jugez bien, Messieurs, qu'avec de si bonnes mœurs, ces Peuples doivent jouïr d'une abondance generale; & comme cette abondance influë également sur tous les Individus de la Nation, il s'ensuit necessairement que la Pauvreté, & la Mendicité sont des Monstres inconnus en ce Païs-là: ainsi en fût-il, comme cela devroit être, dans toutes les Societez Humaines!

Il est bon de vous donner une idée encore plus claire de la Communauté *Utopienne*. Tous les ans, comme je croi vous l'avoir dit, trois Députez de chaque Ville viennent au Sénat d'*Amaurote*. Là, on examine soigneusement le bon & le mau-

mauvais raport de tous les endroits de l'Ile. Ainsi on connoit le *Beaucoup* & le *Trop peu*. Dès le même moment on compense les choses. Ordonné à ceux qui abondent, de suppléer à l'indigence des autres ; & la Ville qui a eu bonne année fournit à celle qui a eu du malheur. Tout cela se fait gratuitement & par un pur motif de liberalité : les Villes qui donnent n'exigent rien de celle à qui on fait du bien. Mais d'un autre côté, s'il manque quelque chose à ceux qui ont fourni genereusement aux besoins des Compatriotes, ils le prennent où il est ; & on le leur donne au même prix, c'est-à-dire, sans interêt & sans obligation. Quand sera-ce que *le Bon plaisir* de Dieu fera de toute la Terre une ronde & vaste *Utopie* ! Je crains fort que ce grand Ouvrage ne soit pas encore fini *au Jour du Jugement*.

Ainsi, on peut dire que toute l'Ile n'est qu'une Famille. Mais quand ils ont rempli les Magasins de vivres ; quand ils ont amassé leurs provisions, ce qui se fait toûjours pour deux ans, crainte que l'année suivante ne soit pas bonne, alors ils transportent en d'autres Païs tout ce qu'ils croient être de trop. Ce superflu

consiste presque toûjours en une grande quantité de froment; de miel; de laine; de lin; de bois; de matieres pour teindre en écarlate & en pourpre; de toisons; de cire; de suif; de cuir; & même, d'animaux. De toutes ces denrées, ils en donnent, charitablement, la septième partie aux Pauvres du Païs où ils les ont apôrté; pour le reste, ils le vendent à un prix fort medioere. Cependant, par ce Commerce-là, ils reportent chez eux, non seulement la marchandise dont ils ont besoin, & qui n'est presque que du fer: mais ils remportent aussi beaucoup de ce DIEU METAL qui est si bien servi, si religieusement adoré chez ces Hommes qui se disent RAISONNABLES, j'entens L'OR & L'ARGENT.

Depuis le longtems que nos *Utopiens* font ce trafic-là, vous ne sauriez croire combien ils sont riches. C'est pourquoi, à present, ils se soucient fort peu de vendre argent comptant, ou à crédit: ils s'embarassent fort peu si le Négoce produit la Monnoie sur le champ, ou s'il faut attendre. Néanmoins dans leurs dettes actives & passives; dans leurs livres de Compte, sans avoir jamais le

moin-

moindre égard pour les Particuliers, ils s'attachent fermement à la Foi Publique, aux Loix & aux Ordonnances de la Ville.

Quand le jour du paiement est échu, la Ville demande à chaque Particulier, l'argent du credit qu'on lui a fait : on met cet argent-là dans le Tresor Public; & on s'en sert gratuitement jusqu'à ce que les Citoïens creanciers le redemandent. Ceux-ci ne redemandent jamais la plus grosse partie : car, disent-ils, moi n'aïant nul besoin de cet argent-là, & l'ôter à ceux qui en font usage, cela seroit-il équitable ? Oh si nos Gens *de par deça* pouvoient goûter la justesse, la solidité de ce Raisonnement ! Il n'y a rien sur quoi les Hommes soient plus indociles.

Au reste, si nos Insulaires ont fondement pour prêter une partie de cet argent-là à un autre Peuple; alors ils demandent le total de la somme. Ce n'est que pour la Guerre qu'ils gardent tout le Trésor qu'ils ont chez eux, ils s'en font comme un Rempart de metal contre les dangers pressans, ou imprevus. En tems de rupture, ils emploïent principalemen leurs richesses à entretenir des

Trou-

Troupes étrangeres. Aimant mieux exposer des Inconnus au peril que leurs Citoiens, ils attirent des Voisins à leur service, en leur donnant une Solde copieuse: Sachant bien que, presque toujours, l'Or, ce puissant Mobile, a la vertu de gagner les Ennemis mêmes; soit par trahison, soit en combatant ouvertement les uns contre les autres.

C'est pour ce sujet-là qu'ils conservent toûjours une prodigieuse quantité d'espèces, un Trésor inestimable. Mais comment pensez-vous qu'ils le regardent, ce Trésor? En verité, j'ai peur & honte de le dire; je crains que vous ne me prepiez pour un menteur: j'ai d'autant plus sujet de le craindre, que, si je n'avois pas été témoin oculaire de la chose, & que quelcun me la racontât, je croirois entendre une fausseté. Plus les coutumes, les usages qu'on raporte, sont éloignez des mœurs & des manieres de ceux qui écoutent, plus les *Ecoutans* ont de peine à croire; cèla ne se peut pas autrement. Cependant, comme les *Utopiens* vivent tout autrement que nous, quiconque discerne juste sera beaucoup moins surpris de ce que ces Insulaires emploient la Monnoie à un usage different du nôtre.

Ne

Ne se servant, donc, point d'argent pour leurs usages particuliers, ils le gardent pour des évenemens qui peuvent arriver, mais qui peut-être n'arriveront jamais. Avec une telle Police, aucun *Utopien* ne distingue des autres matieres Minerales l'or & l'argent, dont la Monnoie se fabrique; & il n'en fait cas qu'autant que la nature des choses mêmes le mérite. Vous jugez bien, par-là, qu'ils estiment beaucoup plus le fer que l'or & l'argent. On peut avancer en toute assurance, que les Hommes ne peuvent non plus se passer de fer, que de feu & d'eau. Il n'en est pas de même de l'or, & de l'argent: la Nature ne donne à ces deux métaux recherchez, courus avec tant d'empressement, aucun usage necessaire, & dont il ne fût aisé de s'abstenir; si *la Folie Humaine* n'avoit pas mis le prix à la rareté de ces matieres. Et même, ne voïons-nous pas que la Nature, comme une bonne Mere, a placé à decouvert tout ce qu'il y a de meilleur, par exemple, l'Air, l'Eau, & la Terre; & que cette Ouvriere admirable a écarté bien loin, a caché profondement ses productions vaines, & qui ne sont de nulle utilité.

Si,

Si, donc, c'étoit l'usage en *Utopie*, d'enfermer l'or & l'argent dans une tour, comme le Vulgaire est sottement ingenieux pour juger des choses, on pourroit soupçonner que le Prince, & le Senat trompant, fourbant le Peuple, ne profitassent du Trésor public. De plus: si nos Insulaires emploïoient ces metaux à fabriquer des vases & toute sorte d'ouvrages artistement travaillez, dès qu'on seroit obligé de les refondre pour païer des Troupes, ce seroit un embaras & un chagrin; car quand on a pris plaisir au Luxe, on n'y renonce qu'avec beaucoup de peine.

Pour obvier à cet inconvenient-là, les *Utopiens* ont inventé une maniere, aussi conforme à toutes leurs autres Loix & Coutumes, qu'elle est opposée à nôtre Usage. Chez nos Gens on adore l'Argent; on y vole; on en amasse en toute diligence. Ainsi les seuls Philosophes sont capables de croire ce que je vais vous dire.

Les *Utopiens* ne se servent à table que de la Vaisselle de terre, ou de verre: il est vrai que ces utenciles & ces vaisseaux sont très-propres, mais cela ne coute presque rien. Quant à l'or & à l'argent, devine-



devineriez vous jamais ce qu'ils en font? des pots de Chambre, des urinaux, des bassins à chaise percée; enfin tout ce qui peut servir aux usages les plus bas & les plus sordides. On voit çà & là de ces pièces de ménage, non seulement dans les Sales communes, mais aussi dans les maisons particulieres. Les Chaines & les fers qu'on met aux esclaves pour s'en assûrer, ou pour les châtier, sont de ces riches métaux. Enfin, tous ceux qui, pour cause de crime, ont encouru la peine d'infamie, sont condamnez à porter des anneaux d'or aux oreilles, à en avoir les doigts envelopez; un collier de la même matiere; & la tête liée d'un ruban, ou d'une chaine d'or.

C'est ainsi que ces Peuples font tout leur possible pour mettre chez eux l'Or & l'Argent en mépris, & même en ignominie. Il arrive de-là que ces mêmes métaux dont on souffre la perte chez les autres Nations, presque avec autant de douleur que si on déchiroit les entrailles, ne touchent point du tout les *Utopiens*; & quand il arriveroit qu'on enlevât toutes leurs Richesses, pas un habitant ne s'en croiroit plus pauvre d'un soû.

De plus, ils ramassent aussi des perles

sur

sur les rivages; ils trouvent, même, sur quelques rochers des *Pyropes*, ce sont certains morceaux mêlez d'or & d'airain: ce n'est pas qu'ils se donnent la peine de chercher ces curiositez de la Nature; mais quand le hazard les leur presente, ils s'amusent à les façonner, & à les bien polir. Ils en parent, ils en ornent les petits enfans: ceux-ci sont fiers & glorieux de s'en voir couverts: mais quand ils sont sortis de la premiere enfance, quand ils ont atteint un âge un peu plus avancé, voïant que ces bagatelles, ces colifichets ne conviennent qu'aux enfans, sans que les parens leur y fassent faire reflexion, ils quitent de leur propre mouvement, & par un principe de honte, tous ces affiquets, à peu près, comme nos enfans, lorsqu'ils grandissent, se défont peu à peu des petits jeux dont ils s'occupoient fort serieusement.

Rien n'est donc plus certain, que des mœurs & des manieres de vivre si differentes de celles des autres Nations, produisent d'autres idées, & d'autres sentimens. C'est ce que je n'ai jamais mieux connu que dans les Ambassadeurs des *Anemoliens*. Ces Ministres vinrent à *Amaurote* pendant que j'y étois; & parce que

cette

cette Negociation devoit rouler sur des affaires de haute importance, ces trois Deputez de chaque Ville desquels je vous ai parlé, arriverent dans la Capitale avant les Ambassadeurs.

Tous les autres Envoïez Extraordinaires des Peuples les plus voisins de l'*Utopie*, qui étoient venus auparavant dans l'Ile, & qui savoient les Mœurs, les Loix, les Coutumes, les Usages, enfin l'inclination dominante des Habitans, s'y étoient conformez, bien instruits que nos Insulaires ne rendoient aucun honneur à la magnificence des habits, qu'ils méprisoient les étoffes de Soïe, & que l'Or même étoit parmi eux une marque d'infamie, informez, dis-je, de tout cela, ils avoient coutume de venir le plus modestement, le plus simplement qu'il leur étoit possible.

Les *Anemoliens* firent tout le contraire. Etant beaucoup plus éloignez de l'Ile, ils avoient eu moins de Commerce en ce Païs-là. Comme ils avoient apris que les Habitans étoient tous vêtus de la même maniere, & que leur habit étoit grossier, ils attribuerent à la disette cette uniformité de vêtement, s'imaginant que nos Insulaires n'en usoient ainsi, que

par

par nécessité, & qu'à cause que, manquant presque de tout, ils ne pouvoient faire autrement. Sur cette fausse persuasion, les *Anemoliens* resolurent, avec plus de fierté que de sagesse, de paroître en Dieux par la magnificence de leur apareil, & d'avoir des ornemens éclatans pour ébloüir les pauvres & miserables *Utopiens*.

Ces Ambassadeurs firent donc leur Entrée: ils étoient trois, avec une suite de cent personnes; tous habillez de couleur differente; & la plûpart d'un drap de Soïe. Pour les trois Ministres, qui étoïent grans Seigneurs, en leur Païs, voici leur équipage de corps: l'habit d'une étoffe d'or; de grosses chaines d'or autour du coû: des boucles d'oreilles d'or; des anneaux d'or aux mains; & au chapeau des colliers suspendus, tout brillans de perles & de pierreries. Ainsi, ces Ambassadeurs étoient parez de ce qui sert en *Utopie* au châtiment des esclaves, à la honte des infames, & à l'amusement des enfans.

C'étoit un plaisir de voir comment ces *Anemoliens levoient la Crête*, combien leur contenance étoit orgueilleuse, quand ils comparoient la richesse, la somptuosité de



H

de leurs habits & de leurs ornemens, avec la maniere ſimple & negligée dont ils voïoient les *Utopiens* habillez. D'un autre côté, il n'étoit pas moins divertiſſant de voir combien ces Etrangers s'étoienr trompez dans leur calcul : Fruſtrez de leur eſperance & de leur attente ils étoient fort éloignez de trouver chez ce Peuple, qui étoit en foule dans les rues, l'eſtime, l'admiration, & les honneurs qu'ils s'étoient promis.

A l'exception d'un très-petit nombre de Citoïens qui, pour de bonnes raiſons, avoient voïagé chez les autres Peuples, tous les autres jugeoient de ce ſuperbe & magnifique apareil comme d'un ſpectacle honteux : ils prenoient pour les Maîtres les derniers de cette Troupe pompeuſe ; & les ſaluoient reſpectueuſement : mais voïant les Ambaſſadeurs chargez de chaines d'or, ils les croïoient des Eſclaves ; ils les laiſſoient paſſer ſans leur faire aucun honneur. Il y avoit même des petits garçons, qui aïant renoncé aux perles & aux diamans, voïant qu'il y en avoit d'attachez aux chapeaux des Ambaſſadeurs, diſoient à leurs Meres en les pouſſant ; regardez, ma Mere, regardez, je vous prie : voïez-vous ce grand ſot qui

porte encore des colifichets, comme s'il étoit un petit enfant: Taisez-vous, mon fils, repondoit la mere, très-serieusement & de bonne foi, taisez-vous; C'est peut-être un des fous de l'Ambassade. D'autres censuroient ces chaines d'or. De quelle utilité peuvent-elles être? Ces chaines sont si menuës que les Esclaves peuvent les rompre aisément; elles sont si larges, que ceux qui les portent n'ont nul effort à faire pour les secouër & pour s'enfuir, étant libres & déliez, par tout où il leur plaira.

Les *Anemoliens* guérirent bien-tôt de leur fausse prévention. Après deux ou trois jours, ils conurent *la Carte du Païs*. Ils virent que l'Or abondoit dans l'Ile, mais que les Habitans y font peu de cas de ce Metal, ou pour mieux dire, qu'ils le méprisent autant qu'il est veneré & recherché en *Anemolie*. Ces Ambassadeurs remarquerent aussi qu'on emploïoit plus d'or & d'argent pour les chaines & les fers d'un seul esclave fugitif qu'il n'en avoit couté pour l'apareil tout entier de leur Entrée. Alors, les ailes leur tomberent; & honteux d'avoir élevé si haut, si arrogamment, le faste & le luxe, ils mirent à part, ils serrerent leurs richesses & leurs ornemens. Ce qui porta

ta le plus les Ambassadeurs à cette louable resolution, c'est qu'à force de parler plus familierement avec nos Insulaires, ils aprirent d'eux leurs moeurs & leurs opinions.

Les *Utopiens* ne se lassent point d'admirer le travers des Hommes. Est-il possible, s'écrient-ils, qu'un Mortel puisse prendre quelque plaisir à voir la lueur incertaine, d'une de ces petites pierres qu'il nomme precieuses, lui à qui il est permis de regarder quelque étoile, & même le Soleil? Se peut-il que quelcun soit assez foû, de se croire plus élevé, à cause qu'il est couvert d'un tissu de laine fine? Car enfin, cette laine, quelque menuë, quelque fine qu'elle soit, une brebis l'a portée, & néanmoins la bête n'étoit qu'une brebis. Autre sujet d'étonnement chez nos Insulaires: l'Or, disent-ils, est de lui-même & de sa nature, tout-à-fait inutile. Si ce Metal a du prix, il en est redevable à l'Homme; & l'Homme ne l'a fait valoir que pour s'en servir dans ses besoins: cependant l'Or est à present si estimé chez toutes les Nations, qu'on en fait beaucoup plus de cas que de l'Homme même. En voulez-vous une preuve? C'est toûjours l'*Utopien* qui parle: Un lourdaut, un Stupide, un hom-

me qui n'a pas plus d'esprit qu'une Souche; d'ailleurs non moins grand Scelerat que maître foû, cet homme-là tient pourtant en servitude plusieurs personnes sages & habiles, plusieurs honnêtes Gens. A quel titre cela? par quel droit? C'est qu'il lui est échu par hasard un gros monceau de pistoles. Mais si quelque mauvaise avanture, ou quelque finesse des Loix, laquelle ne confond pas moins le haut & le bas que la Fortune même, fait passer ce bien-là de cet indigne possesseur, au plus vil, au plus méprisable fripon de son Domestique, qu'arrive-t-il? c'est que peu après le maître ruiné tombe à son tour sous l'esclavage de son valet: il se réfugie chez ce nouveau Riche, la fortune duquel il regarde encore comme une dependance de la sienne.

Mais il est une autre espèce de folie que nos *Utopiens* admirent & detestent le plus. Vous voïez, disent-ils, des Gens qui font une grosse figure, & qui passent pour avoir *le Coffre fort*, profond & toûjours bien rempli: vous ne devez rien à ces *Cresus*, vous ne leur avez point d'autre obligation que celle que vous vous faites de ce qu'ils sont riches: cependant vous ne les abordez qu'en pliant le corps,

&

& qu'en aprochant la tête des genoux: vous ne leur parlez que le chapeau à la main, que l'encens sur la langue; enfin, vous leur rendez des honneurs presque divins; Ce qu'il y a de plaisant, c'est que vous faites cela dans une ferme persuasion que ces *Fortunez* sont des ames de boue, des avares; & que tant qu'ils vivront vous n'aurez pas un soû de leur trésor. Se peut-il rien de plus extravagant?

Nos Insulaires ont pris de tels & autres semblables sentimens; partie de l'éducation, comme étant élevez dans une République, dont les Loix & les Coutumes sont infiniment éloignées de ces genres de folie; partie, du Savoir, & de l'étude des belles Lettres; car ces Peuples-là sont fort éclairez. Il est vrai que dans chaque Ville il n'y a pas un grand nombre de Citoïens qui, exempts des autres travaux, sont destinez à la culture de l'esprit; & ce sont ceux qui dès l'enfance ont fait voir un beau naturel, un discernement exquis, & beaucoup de penchant pour l'Erudition: mais on fait étudier toute la Jeunesse; & une bonne partie du Peuple, tant hommes que femmes, emploïent, pendant toute leur vie,

à la lecture ces intervalles libres dont je vous ai parlé.

Ils aprennent les Sciences en leur Langue naturelle; car elle n'est ni pauvre, ni desagreable à entendre; & il n'en est point qui interprète plus fidélement les pensées. Cette Langue est répanduë dans une grande Contrée de ce Monde-là; mais elle y est plus ou moins corrompuë par tout. De tous les Philosophes dont les noms sont célèbres dans ce Monde-ci qui nous est connu, les *Utopiens* n'en avoient pas même oui parler avant nôtre arrivée: cependant, sur la Musique, sur la Dialectique, sur l'Arithmetique, & sur la Geometrie ils ont fait presque les mêmes découvertes que nos Anciens. Mais, s'ils égalent presque en tout ces mêmes Anciens, ils sont, au contraire, fort inferieurs aux Dialecticiens modernes pour l'invention. Nos Insulaires n'ont pas trouvé une seule de ces règles qu'on a très-subtilement inventé pour la Restriction, pour l'Amplification, pour la Supposition; & lesquelles règles on enseigne ici de tous côtez, aux Jeunes Gens dans les Ecoles de la petite Logique. Au reste, ils ne sont nullement propres à la recherche des secondes Idées ou

Abstrac-

Abstractions : ils n'ont pas même pu voir l'Homme, pris en general, en *Universel*, comme on parle dans le *jargon* de la Metaphysique : cependant, *comme bien savez*, c'est un Colosse que cet Homme metaphysicien ; il n'y a point de Geant, qui aproche de sa grandeur ; & cependant, nous avons démontré l'existence de ce phantôme.

Mais, en récompense, les *Utopiens* sont de la plus grande habileté sur la course & sur le mouvement des Globes Célestes. Ils ont, même, inventé avec beaucoup d'industrie, certaines machines pour voir, le plus près qu'il se puisse, & pour comprendre les mouvemens & la situation du Soleil, de la Lune, & de tous les autres Astres qui paroissent sur leur Horison. Quant à ces rencontres, à ces éloignemens, à ces amitiez & haines pretendues sur quoi l'imposture de la Divination, & de l'Astrologie Judiciaire est fondée, c'est ce qui ne leur entre jamais dans l'esprit, non pas même en rèvant. Ils prévoient, par l'experience, & à de certains signes, connus depuis longtems, ils prevoient, dis-je, les pluïes, les vents & toutes les revolutions des Saisons. Pour ce qui est des causes

de tout cela, auſſi-bien que du flux & du reflux de la Mer, de ſa ſalure; enfin, de l'origine & de la nature du Ciel & du Monde, ils penſent là-deſſus à peu près comme nos anciens Philoſophes: ils ont, comme eux, des opinions differentes: ils s'en éloignent lors qu'ils imaginent de nouvelles raiſons: mais ils ne ſont pourtant pas tout-à-fait d'accord entre-eux.

Touchant cette partie de la Philoſophie dont les Mœurs ſont l'Objet, ils ont les mêmes diſputes que nous: ils cherchent en quoi conſiſtent les biens de l'ame, du corps, & de tout ce qui eſt hors de l'Homme: ils demandent ſi le nom de *Bien* convient à toutes ces choſes-là, ou s'il n'apartient qu'aux ſeules bonnes qualitez de l'Ame. Ils philoſophent ſur la Vertu & ſur la Volupté: mais leur premiere & principale controverſe eſt pour connoître le vrai bonheur de l'Homme; ſavoir ſi une ſeule choſe ſuffit pour le faire, ou s'il en faut pluſieurs. Sur cette queſtion-là, ces Inſulaires panchent un peu trop pour les Partiſans du Plaiſir, pour des Moraliſtes qui ſoûtiennent parmi eux, que la Volupté fait uniquement, ou du moins principalement la Felicité Humaine. Ce qui vous étonnera le plus, c'eſt qu'ils

qu'ils apuïent une these si douce, si naturelle, sur la Religion, quelque grave, quelque austere, quelque triste, quelque rigide qu'elle soit: Ils ne disputent jamais du contentement parfait, qu'ils ne joignent des principes de Religion avec ceux de la Philosophie, quoi que la derniere ne bâtisse que sur la Raison: ils croient que, sans ces deux secours, on ne peut, que foiblement, qu'imparfaitement, s'apliquer à la recherche du Bonheur de la Vie.

Voici le *Catéchisme* de nos *Utopiens*. L'Ame est immortelle, & Dieu a eu la bonté de la créer pour la rendre heureuse. Nous devons esperer qu'après cette vie-ci, nos vertus & nos bonnes actions seront récompensées: mais il y a dans l'autre Monde des suplices destinez à la punition du Crime. Quoique ces dogmes soient du ressort de la Foi, quoique ces principes soient les fondemens de la Religion, les Docteurs d'*Utopie* prétendent que la Raison est necessaire pour les croire, & pour y aquiescer. Dès qu'on ôte les articles de la Croiance religieuse, ils ne balancent point à prononcer qu'il n'y a personne, quelque stupide qu'il soit, qui ne suivît l'inclination naturelle de

chercher le Plaisir, sans se mettre en peine s'il est juste, ou injuste, s'il est innocent, ou criminel. Cet homme-là prendroit seulement garde que la volupté moins sensible ne nuisît à la plus piquante, ou qu'il n'en cherchât une dont les suites seroient aussi douloureuses, que la volupté auroit eu de douceur. Ecoutez, je vous prie, moraliser & raisonner ces Insulaires: pratiquer, disent-ils, une vertu rude & difficile, non seulement renoncer aux agrémens de la Vie, mais même souffrir volontairement la douleur, sans esperance d'en être récompensé après la Mort; enfin, faire, desagréablement, miserablement, son passage sur la Terre, & n'attendre rien chez les Morts, n'est-ce pas la plus risible de toutes les folies?

N'allez pas vous imaginer que nos *Utopiens* fassent consister le bonheur en toute sorte de voluptez; ce n'est que dans les plaisirs bons & honnêtes. Ils disent que la Vertu entraine nôtre Nature à la Volupté, comme à son Souverain Bien; & les Defenseurs du Plaisir n'ont pas chez eux d'autre fondement. Quelle définition pensez-vous que ces Avocats du *Plaisir* donnent de la *Vertu*? C'est, disent-

ils, vivre selon la Nature; car Dieu ne nous a créé qu'à cette fin-là. Or qu'est-ce que c'est que de suivre l'impression de la Nature? Obéïr à la Raison en tout ce qu'on doit souhaiter, & en tout ce qu'il faut fuir. Or la Raison Humaine produit deux grans effets: premierement, elle nous excite à craindre, & à aimer la Majesté Divine comme étant l'Auteur de nôtre être, & comme nous aïant formé pour pouvoir participer au *Bonheur*. En second lieu, cette *Raison* nous avertit d'une chose; elle nous pousse à mener une vie la moins chagrine, & la plus gaïe qu'il est possible; & à aider les autres hommes, qui sont nos freres & nos associez en Nature, à jouïr du même avantage.

Car vous ne sauriez trouver un Individu de nôtre Espèce, quelque rigide, quelque triste zelateur de la Vertu qu'il soit, & quelque haine qu'il ait pour la Volupté; non, vous n'en sauriez trouver qui vous découvre ses veilles, ses peines, & sa crasse, que cet homme-là ne vous fasse une espèce de commandement de soulager selon vôtre pouvoir, l'indigence, & les incommoditez des autres. Cet homme-là croit, au nom de l'Humanité, qui devroit être nôtre premiere & natu-

 relle

relle vertu, que rien n'eſt plus loüable que quand l'Homme conſole, & ſauve l'Homme; qu'il adoucit la peine & l'ennui des autres; & que les délivrant de la triſteſſe, il les rend à la douceur de la Vie, c'eſt-à-dire, à la Volupté. Pourquoi la Nature n'exciteroit-elle pas un chacun à ſe faire le même bien?

De deux choſes l'une: la vie agreable, & conſéquemment voluptueuſe, eſt mauvaiſe, ou elle eſt bonne: ſi elle eſt mauvaiſe, non ſeulement vous ne devez ſecourir perſonne pour la lui procurer; mais même vous devez faire vôtre poſſible, pour l'ôter aux Hommes, comme étant criminelle & dangereuſe. Si, au contraire, la Vie honnêtement voluptueuſe eſt bonne, non ſeulement il vous eſt permis d'aider les autres à y parvenir; mais même vous y êtes obligé par les loix de la Nature. Pourquoi donc n'auriez-vous point prémierement cet égard-là pour vous-même? Vous devez-vous moins de ſoin, moins de faveur, moins de bonté qu'aux autres? Cette même Mere Nature, qui vous ordonne d'avoir compaſſion de vos ſemblables, vous commande-t-elle d'être dur & cruel envers vous-même? Les *Utopiens* veulent, donc, que la Nature

 exige

exige de nous une vie douce, & c'eſt ce qu'ils apellent Volupté : ils ſoûtiennent que le plaiſir eſt la fin naturelle de toutes les *Actions Humaines*; & c'eſt ce qui leur fait definir la Vertu, *Vivre ſuivant l'ordre & le commandement de la Nature.*

La grande Ouvriere de l'Univers provoque donc generalement tous les Hommes, par une belle voix, mais très-peu écoutée, à s'entre ſecourir pour paſſer la Vie agreablement. Cette impreſſion-là eſt juſte, & fort digne de la Sage Intelligence qui gouverne tout. En effet, aucun Individu n'eſt tellement au-deſſus du ſort de nôtre Eſpèce, que la Nature n'ait ſoin que de lui : comme elle nous produit tous de la même figure, elle nous entretient auſſi ſans diſtinction, & ſans partialité. Or, ce que cette même Nature vous ordonne le plus expreſſément, c'eſt de ne pas tant vous apliquer à vôtre bonheur, que vous procuriez le malheur des autres.

Sur ce fondement-là, nos Inſulaires ſont perſuadez qu'on doit obſerver exactement toutes les Conventions raiſonnables. Ils ne l'entendent pas ſeulement pour les Contracts & pour les Marchez entre les particuliers; ils vont juſqu'au

General. Il faut, disent-ils, pratiquer scrupuleusement, religieusement, les Loix publiques, soit qu'un Prince bon & juste les ait établies; soit qu'un Peuple, ni opprimé par la Tyrannie, ni trompé par l'artifice, les ait ordonnées: par exemple, ajoutent-ils, la Loi que nos Ancêtres ont fait, d'un consentement unanime, que nous partagerions également les commoditez de la Vie, afin que la Volupté soit commune à toute la Nation.

Puis que cette Philosophie *Utopienne* me paroit être de vôtre goût, je continuerai. Chercher, disent-ils, vôtre commodité sans offenser les Loix, c'est prudence: ensuite avoir soin du bonheur public, c'est humanité: mais vouloir faire les autres malheureux pour vous rendre heureux, c'est une injustice criante: au contraire, vous priver de quelque chose pour accommoder les autres, c'est-là le comble & la perfection d'une belle ame: au reste, par ce bon office, vous ne sauriez jamais tant vous ôter qu'il ne vous raporte davantage. Vôtre service est recompensé par le retour, par la vicissitude ordinaire des obligations réciproques; le plaisir interieur que vous sentez d'avoir fait une bonne œuvre; enfin, le

le souvenir, la reconnoissance, l'estime, l'amitié de ceux à qui vous avez fait du bien, envers qui vous avez exercé la compassion; l'idée de tout cela vous cause plus de plaisir dans le Cœur que n'auroit pu faire cette bagatelle de bien que vous avez arraché à vôtre Corps. D'ailleurs, quiconque se soûmet volontiers à la Religion, doit être dans une ferme, dans une inébranlable persuasion, que Dieu recompense la perte d'une legere & courte volupté par une joie inexprimable, & qui ne finira jamais. C'est donc ainsi qu'aprés avoir bien examiné, pesé mûrement toutes choses, nos Insulaires croïent que toutes nos actions, sans même excepter les vertus, tendent à la Felicité, comme à leur fin naturelle & unique.

Ils definissent la Volupté, tout mouvement, toute situation du Corps & de l'Ame, où on se contente sous la conduite de la Nature. Ce n'est pas sans raison qu'ils font entrer dans cette Definition-là le Panchant naturel. En quoi consiste, demandent-ils, le plaisir complet? N'est-ce pas à ne vouloir point se contenter injustement; à ne pas perdre un plaisir plus agreable que celui dont on jouït;

jouït; à n'avoir point lieu de craindre que la peine succede à la jouïssance; enfin, à ne pas seulement écouter la voix des sens, mais encore plus celle de la droite & saine Raison? Que pensez-vous qu'ils concluent de-là? Donc, disent-ils, nous sommes fondez solidement pour tirer cette consequence. Tous les plaisirs qui vont plus loin que la Nature, tels que sont ceux que les Mortels se forgent, comme s'ils s'accordoient tous, mais fort inutilement, à persecuter leur bonne Mere; & comme s'il dependoit d'eux de charger les choses avec la même liberté qu'ils changent les mots; oui, nous le soûtenons, tous ces plaisirs non naturels, ne servent de rien pour la vraïe Felicité: tant s'en faut; ils y nuisent beaucoup. Preuve de cela; c'est que ces faux plaisirs, pour empêcher ceux qui les aiment, de goûter aucun divertissement tranquile, s'emparent de leur esprit, en le remplissant des images d'une Volupté chimerique.

Il y a quantité de choses qui, de soi, n'ont pas la moindre douceur; & même une bonne partie de ces choses-là, loin d'être agreables, cause beaucoup d'amertume & de chagrin: cependant, par

l'apas

l'apas, par l'atrait des passions dereglées, non seulement on regarde ces choses-là comme les plus grandes voluptez, mais même on les compte entre les principales causes de la vie. Nos *Utopiens* placent dans ce genre de volupté bâtarde ceux qui, comme je vous ai dit, jugent de leur merite par ce qu'ils ont sur le corps, & qui sottement se croient respectables à cause qu'ils portent sur eux beaucoup de broderie & de dorure. Ces gens enflez sont doublement fats: premierement, ils estiment plus leur parure que leur personne; car enfin, en ne regardant ses habits que par l'endroit de l'usage, dites-moi, je vous prie, en quoi un drap fin est-il plus estimable qu'un gros drap? Cependant, ces Seigneurs, ces Messieurs les *Fortunez*, comme si c'étoit par Nature & non point par la sotise, qu'ils sont distinguez de la Foule, lèvent fierement, superbement, la tête comme des Coqs; ils s'imaginent, ce qui est fort plaisant, qu'en faveur du magnifique étalage, on est obligé de mettre la Personne à haut prix; ils exigent, comme de droit, des respects, des honneurs auxquels ils n'auroient jamais osé pretendre avec des vêtemens plus simples, & moins chers; &
ils

ils pouſſent l'orgueil ſi loin, que ſi vous les laiſſez paſſer ſans faire une profonde révérence, ils ſe fâchent, ils froncent le ſourcil.

En ſecond lieu, n'eſt-ce pas à ces *Riches* une folie auſſi grande que la precedente, de ſouhaiter des *hommages* vains, & qui ne ſeront bons à rien? Quel vrai, quel ſolide plaiſir peut-on avoir en voïant dans ſon paſſage, ôter le chapeau, ou plier le jarret? Avec vôtre permiſſion, Monſieur *Richard*, ce reſpect que les Sots vous rendent vous guérit-il de la goute? Soulage-t-il la phreneſie & le delire de vôtre tête mal timbrée?

C'eſt encore une choſe admirable de réflechir ſur cette eſpèce d'Hommes, car vous voïez bien que nos Inſulaires continuent toujours ſur le même ton touchant l'image de la Volupté fardée; ces hommes dont je veux parler, ſont ceux qui, pour une Chimere de Nobleſſe, ſe ſavent bon gré d'eux-mêmes, ſe flatent, & s'aplaudiſſent; quel eſt le ſujet de leur contentement & de leur fierté? C'eſt que le ſort a voulu qu'ils deſcendiſſent d'Ancêtres, dont une longue ſuite a poſſédé du bien, & principalement des terres; car c'eſt-là tout ce qui fait la Nobleſſe

dans nôtre tems. Mais quand leurs Aïeux ne leur auroient rien laissé; ou quand eux-mêmes auroient depensé, dissipé toute leur succession, ils ne s'en croiroient pas moins nobles d'un poil.

Après ces *Entêtez* de Noblesse, viennent sur les rangs les grands Amateurs des pierreries. Les gens qui sont possedez de ce goût-là sont transportez de joïe, ils se croïent de petits Dieux quand ils ont découvert une pierre extraordinairement précieuse; sur-tout, si ce petit morceau de matiére est du genre des Joïaux les plus estimez dans le tems où ils vivent; & que leurs Compatriotes en fassent grand cas; car les mêmes espèces de *Jouaillerie* ne sont pas également prisées ni de tout le Monde, ni en tout tems. Lors que ces Curieux achettent une telle Pierre, ils la veulent sans or, toute nuë, & sans être enchassée. Ils ne la prennent, même, en cet état-là, qu'après avoir fait jurer le Vendeur, qu'après lui avoir demandé caution, que ce Diamant, ce Rubis, cette Emeraude, cette Topase, tout ce qui vous plaira, est une pierre vraïe & fine; tant ces Acheteurs craignent qu'on ne les trompe, & qu'on n'en impose à leurs yeux par un faux brillant!

Or

Or faiſons ici une réfléxion. Pourquoi trouvez-vous moins de plaiſir à voir la pierre artificielle, qu'à voir celle que vous cherchez? N'eſt-il pas vrai que vous ne pouvez diſcerner l'une d'avec l'autre? Vôtre crainte & vos précautions prouvent cela demonſtrativement. Avoüez, donc, avoüez ingenûment, que le plaiſir que vôtre curioſité vous inſpire n'eſt fondé que ſur l'imagination; & que la difference des deux pierres eſt pour vous la même choſe que pour un Aveugle.

Que dirons-nous des Avares, ces malheureux hydropiques qui brûlent pour l'Argent, & dont la ſoif ardente ne s'éteint jamais?. Ils entaſſent eſpêce ſur eſpêce, monnoie ſur monnoie: eſt-ce pour s'en ſervir? Rien moins que cela. Le Métal leur étant plus cher qu'eux-mêmes, ils ſeroient fort fâchez de l'emploier à leurs propres uſages. De quelle utilité leur eſt donc cet amas de pièces? A les contempler, & à les compter. De bonne foi peut-on dire que ces Gens-là jouïſſent d'une vraie volupté? Diſons plûtôt qu'ils ſont les victimes, les eſclaves d'une Imagination ſeduite par le faux Plaiſir. Quelle idée aurons-nous de ces *Harpagons*, qui, par une autre ſorte de vice,

vice, cachent soigneusement un Or dont ils ne profiteront jamais, & qu'ils ne verront peut-être de leurs jours? la crainte qu'on ne leur arrache, qu'on ne leur enlève leur Tresor, les tient dans une inquietude continuelle; si bien que souvent ils perdent par la peur qu'ils ont eu de perdre. En effet: n'est-ce pas une perte réelle, effective, quand, privant de vôtre argent vous, & peut-être tous les Mortels, vous l'enfouissez, vous l'enterrez? Cependant, après que vous avez caché bien avant vôtre tresor, comme si vous l'aviez mis en lieu de sureté, & qu'il fût absolument hors de portée aux Voleurs, vous sautez de joie. Mais supposons que quelqu'un, découvrant, par hazard, ce dépôt confié à la Terre, se l'aproprie & l'emporte: vous survivez dix ans à ce vol, & vous l'ignorez; dites-moi, s'il vous plait, pendant ces dix dernieres années que vous aurez vécu depuis le vol de vôtre argent, que vous importoit-il qu'on l'eût laissé en sa place? Assurément cela vous étoit égal: & puisque vôtre possession imaginaire ne vous auroit été utile en rien, pendant tout ce tems-là, il étoit fort indifferent à vôtre égard, qu'on prît, ou qu'on ne prît pas le trésor enterré. Nos

Nos *Utopiens* font auſſi entrer dans ces voluptez ſi ſottes & ſi ſuperficielles, le plaiſir des jeux de Hazard; plaiſir qu'ils ne conoiſſent que pour en avoir oüi parler, & nullement par experience; & le divertiſſement de la Chaſſe, ſoit pour la Venaiſon, ſoit pour l'Oiſeau. Quel goût, diſent-ils, pouvez-vous ſentir à jetter des Dez ſur un Tablier? D'ailleurs vous l'avez fait tant de fois, que quand il y auroit à cela quelque volupté, l'exercice trop fréquent devroit vous en avoir rebuté. Quelle douceur peut-on ſentir, à entendre japper, aboïer, hurler des chiens? N'eſt-ce pas plûtôt une occupation degoûtante? eſt-ce un ſpectacle plus rejouïſſant de voir un chien pourſuivre un liévre, que de le voir pourſuivre un autre chien? On y accourt en diligence, ſi c'eſt la courſe qui vous divertit; ſi ce qui vous retient, eſt l'eſperance, l'atente de voir étrangler, de voir déchirer à vos yeux la bête chaſſée: hé! cela devroit plûtôt vous faire compaſſion. Comment, avec un peu de bon naturel, regarder de ſang-froid, un maſſacre ſi injuſte & ſi criant? Ce pauvre animal, dont le malheur & la mort vous font tant de plaiſir, eſt foible, il fuit de toute ſa force, il eſt la

timi-

timidité même, il est innocent; & l'ennemi qui le met en pièces, est fort, il est feroce, il est cruel.

C'est pourquoi, nos Insulaires, trouvant que tout cet exercice est indigne des Hommes Libres, ils l'ont renvoïé aux Bouchers, qui, comme je vous ai dit, sont tous des esclaves. Ils ont établi chez eux que la Chasse seroit regardée comme la plus basse, la plus vile, enfin, comme la derniere partie de l'Art de tuër, & d'acommoder les bêtes: ils pretendent que les autres parties de cet Art-là sont & plus utiles, & plus honnêtes: leur raport, disent-ils, est incomparablement plus profitable; & de plus, on n'y tuë les animaux que pour la seule nécessité: au contraire, le Chasseur n'a pour but que son plaisir lors qu'il fait étrangler, & déchirer une miserable petite bête. Une autre raison de leur haine pour la Chasse, la voici. Ils sont persuadez que ce plaisir de voir ôter la vie par violence, même aux bêtes, vient d'une ame naturellement dure; ou qui, du moins, à force de s'accoûtumer, par l'usage, à une volupté si barbare, contractera, à la fin, des sentimens de barbarie & de cruauté.

C'eſt, donc, ainſi que ces Peuples ſoûtiennent que la Nature ſeule peut donner le vrai & ſolide plaiſir. Le Commun des Hommes met au nombre des voluptez tout ce que je viens d'articuler, & autres choſes ſemblables; car il y en a une infinité; mais un Philoſophe *Utopien* vous répondroit froidement; il eſt vrai: preſque tous les Mortels admettent ces fauſſes voluptez, & ils en uſent: mais preſque tous les Mortels ſont dans l'erreur. Rien ne mérite le nom de plaiſir que les actions & les mouvemens ſur quoi la Nature a répandu ſa douceur. Vous aurez beau objecter à ce Moraliſte: ces plaiſirs que vous nommez faux, imaginaires, fardez, bâtards, donnez-leur telle épithete que vous jugerez à propos, ces Plaiſirs, dis-je, ne flatent-ils pas, ne chatouillent-ils pas ordinairement les ſens? Ne croïez pas, qu'avec vôtre argument vous le faſſiez demordre de ſon opinion. J'avouë, repliquera-t-il, que cet argument, dont vous parlez, ſemble être l'ouvrage de la Volupté: mais cette douceur ſenſuelle ne vient point de la nature même de la choſe: ce ſont les Hommes qui l'ont produite par la mauvaiſe coutume, & par le déré-

déréglement de l'Imagination. Aussi la Corruption Humaine est-elle cause que les Mortels prennent souvent l'amer pour le doux: à peu près comme les femmes grosses, qui, par un goût depravé, trouvent plus de saveur dans la poix, & dans le suif, que dans le miel le plus delicieux. Cependant, quelque gâté que soit le Jugement, soit par maladie, soit par habitude, comme il ne peut pas changer la nature des choses, il ne sauroit, non plus, alterer celle de la Volupté.

Nos *Utopiens* divisent le vrai Plaisir en deux Espêces differentes: l'une apartient à l'Ame; l'autre concerne le Corps. Suivant leur Philosophie, la Volupté de l'Ame consiste dans l'Entendement, & dans cette douceur qui accompagne toûjours la contemplation & la connoissance de la Vérité: ils ajoutent à cela le souvenir agreable d'avoir rempli ses devoirs, d'avoir bien vécu selon les Loix Divines & Humaines; & d'être fermement persuadé d'une vie future, & éternellement bienheureuse.

Ils divisent en deux parties la Volupté du Corps. La premiere partie est celle qui cause dans les sens une douceur clai-

re, évidente & manifeste. Cela se fait de deux manieres diférentes: l'une par le rétablissement des parties que la chaleur qui est au dedans de nous a épuisé, ce qui se fait en mangeant & bûvant; enfin, par la vertu de la nourriture & des alimens. L'autre maniere, c'est en se déchargeant de ce que le Corps a de trop, & du superflu qui l'incommode. Les moiens que la Nature nous fournit pour ce soulagement, c'est de purger les intestins, de donner un cours libre à la vessie quand elle est pleine; de se froter & de se grater dans les endroits qui demangent. Il survient aussi, de tems en tems, une autre espèce de volupté: celle-là ne remedie point à la necessité de nos Membres, ne les soulage point dans leurs maux: mais elle ne laisse pas de nous émouvoir, de nous attirer à soi; & cela, par une je ne sai quelle force secrète, elle ne laisse pas de nous chatouiller par un mouvement éclatant: tel est, par exemple, le plaisir que nous prenons à la Musique.

L'autre genre de plaisir corporel consiste chez les *Utopiens*, dans une telle situation des Membres que tout le Corps soit tranquile, qu'il n'y ait pas la moindre division entre les parties, qui le compo-

po-

posent; enfin, qu'il jouïsse d'une santé qu'aucun mal ne vienne interrompre. Car quand la Santé n'est nullement traversée par la douleur, elle réjouït par elle-même; & quoi que l'Ame ne soit point touchée, émuë, agitée par les plaisirs exterieurs, l'Ame n'en est pas moins contente. Il est vrai que cette bonne & paisible assiète du Corps, ne remuë pas tant les Organes, ne cause pas des plaisirs si sensibles, que la Volupté fondée sur les objets du dehors en produit. Les passions de bonne chere, d'amour, des richesses, des honneurs &c. ces passions excitent, piquent l'Ame bien autrement que ne fait la saine disposition du Corps. Cependant plusieurs Philosophes mettent le souverain plaisir dans une Santé parfaite; Presque tous les *Utopiens* avouënt que cette santé entiere, complette, est une grande volupté, qu'elle est comme le fondement & la baze de tous les plaisirs; elle seule, disent-ils, peut rendre tranquile, calme, & souhaitable la condition de la Vie Humaine: sans la santé, tout est rude, tout est dur, tout est difficile en ce Monde-ci; la Maladie répand une amertume generale sur tous les plaisirs, & nous empêche d'en goûter aucun qui soit pur. Ne sentir aucune douleur,

ajoutent-ils, c'est insensibilité, c'est engourdissement, quand la Santé n'y est pas.

Il y a eu autrefois une vive dispute chez ces Insulaires sur cette matiere-là. Quelques-uns de leurs Docteurs Moralistes soûtenoient que le nom de Plaisir ne convenoit point à une Santé stable & tranquile. Ils alleguoient pour preuve & pour raison, que le mot *Volupté* signifiant une impression actuelle & presente sur les sens, on ne pouvoit la sentir que par quelque mouvement exterieur; mais ils ont enfin trouvé ce Dogme-là ridicule, & il y a long-tems qu'il n'a plus de cours, ni de partisans. Au contraire, tous les *Utopiens*, à quelques-uns près, sont dans le sentiment, dans l'opinion, que le *Plaisir* consiste principalement dans la Santé; voici comment ils raisonnent. Il n'est point de maladie sans soufrance & sans douleur; la Douleur est l'ennemie mortelle & implacable de la *Volupté*, de même que la *Douleur* est réciproquement l'ennemie mortelle & implacable de la *Santé*: pourquoi donc ne seroit-ce pas aussi un grand plaisir de se porter bien, de posseder une santé fixe, & exemte de toute incommodité? Selon

eux

eux il importe fort peu que la *Maladie* soit la *Douleur*, ou que la *Douleur* soit dans la *Maladie*: cela leur paroit le même; & ils trouvent que, nonobstant cette distinction, les effets sont entierement semblables.

Que la *Santé* soit elle-même un plaisir, ou, qu'elle engendre le *plaisir*, comme le Feu engendre la Chaleur; il faut, necessairement, que la balance soit égale; & comme ceux qui se chauffent ne peuvent pas ne point recevoir la chaleur; aussi, il est impossible que ceux qui jouissent d'une santé ferme & constante puissent être sans volupté. De plus, qu'est-ce que c'est proprement que l'Action de manger? la *Santé*, qui commençoit à s'altérer, combat contre la faim, avec le secours de l'aliment qui est son Compagnon de Guerre: Celui-ci avance peu à peu contre l'Ennemie; il fait de petits progrès; puis aïant recouvré sa vigueur ordinaire, il inspire cette joie que nous sentons en mangeant de bon appetit. La *Santé* donc, cette même *Santé* qui prend plaisir au Combat, ne se rejouira-t-elle point après avoir remporté la Victoire? Elle ne demandoit, pendant toute la durée du Choc, qu'à recouvrer sa premie-

re vigueur: elle a eu le bonheur d'accomplir son souhait: quoi, tomberoit-elle aussi-tôt dans l'étonnement, dans la stupidité? Elle ne conoitra point sa bonne fortune, elle ne s'en félicitera point?

Sur ce qu'on pourroit opcser que la Santé n'a point de sentiment, nos Insulaires prétendent, que cette opinion-là est fort éloignée de la Vérité. Quel homme, disent-ils, à moins qu'il ne soit encore dans le néant, ou parmi les Morts, ne sent pas, en veillant, qu'il ne souffre rien, qu'il est en pleine santé? Qui peut être assez hebeté, assez assoupi, pour disconvenir que c'est pour lui une grande douceur, un grand agrément de n'être point malade? Or, la *Douceur*, l'*Agrément*, *le Plaisir*, ne sont-ce pas des termes synonymes, & qui signifient la méme chose que la Volupté?

Les *Utopiens* s'attachent donc sur tout, aux plaisirs de l'Esprit. Ils les estiment les premieres, les principales voluptez de la Vie; & ne trouvant rien de si agréable, rien qui en aproche, c'est de quoi ils font le plus de cas. Ils conviennent que la meilleure partie des plaisirs de l'Ame, consiste à pratiquer la Vertu, & à

n'avoir

n'avoir rien à se reprocher pour la Conscience. Pour ce qui est du plaisir des sens, & de la volupté corporelle, la Santé marche à la tête; ils lui donnent la palme & le premier rang: n'en soïez point surpris: c'est, disent-ils, qu'on ne doit suivre le panchant naturel, soit à la bonne chere, soit à l'amour; soit, enfin, à ce qui s'apelle communément *les Plaisirs de la Vie*; non, il ne faut suivre ce panchant que par raport à la *Santé*.

Ces objets flateurs & attirans n'ont point de vertu qui leur soit propre; ces actions sensuelles ne sont point agréables par elles-mêmes: ce n'est qu'autant qu'elles sont salutaires au Corps, & qu'elles résistent à la maladie qui se glisse secrettement au dedans de la Machine Humaine, & qui peu à peu en déroute les ressorts. Comme donc, le Sage pense & raisonne judicieusement, lors qu'il aime mieux detourner les maladies que de souhaiter la Medecine; de chasser la souffrance & les douleurs, s'il le peut, que d'apeller à son soulagement & à sa consolation; de même, il vaut mieux que ce genre de plaisirs ne lui manque pas, que d'être obligé de se faire guerir.

Si un homme fait consister son bonheur dans cette espèce de voluptez, c'est une suite nécessaire qu'il tombe d'accord qu'il ne sera enfin monté au plus haut degré de la félicité, que lors qu'aïant toûjours soif, toûjours quelque demangeaison, il passera toute sa vie à manger, à boire, à se grater, & à se froter. Or qui ne voit qu'une telle vie seroit non seulement honteuse, mais même, tout à fait misérable? Il est sûr que ces plaisirs sont les moindres & les plus bas de tous, parce qu'ils sont les moins purs, & qu'ordinairement ils portent avec eux la peine & le chagrin. Si vous y faites bien réfléxion: ces voluptez ne viennent jamais qu'elles ne soient jointes avec les douleurs qui leur sont oposées. Tenons-nous-en à un seul exemple; la faim n'est-elle pas unie avec le plaisir de manger? la partie n'est pas même égale. A proportion la douleur est beaucoup la plus longue: la faim naît avant le plaisir, & ne meurt que quand le plaisir meurt avec elle. La Philosophie *Utopienne* dogmatise donc, & enseigne que, hors le cas de nécessité, on ne doit pas se laisser beaucoup entraîner à ces voluptez étrangéres. Ils ne laissent pas pourtant d'y pren-

prendre plaisir: ils ont une reconoissance pro·onde pour la bonté de *Mere Nature*: voiez, s'entre-disent-ils, comment elle en use *maternellement* avec ses productions, avec ses Enfans: comme la nécessité les oblige de recommencer souvent les mêmes fonctions naturelles; la Nature les y pousse par un charme engageant & flateur.

Combien nôtre vie seroit-elle triste, ennuieuse, déplorable, s'il nous falloit chasser par des poisons, & par des medecines ameres, les maladies de la faim & de la soif, comme nous chassons les autres maladies qui nous arrivent plus rarement? Mais nos Insulaires entretiennent, cultivent volontiers la beauté, les forces, l'agilité, regardant ces qualitez-là comme les propres & agreables presens de la Nature. Il y a encore d'autres plaisirs dont ils sont amateurs: ce sont ceux qui se prennent par les yeux, par le nez & par les oreilles. Ces voluptez, disent-ils, sont singulieres à l'Homme; lui seul est capable d'en jouïr. Aucun autre Genre d'Animaux ne contemple la forme, l'étenduë, l'arrangement, l'ordre; enfin, la beauté du Monde. Aucune bête ne sent les fleurs, les parfums, les matieres

& les compositions odoriferantes; elles n'en connoissent point l'agrément; & leur odorat est borné uniquement à distinguer leur mangeaille. Les Bêtes ne connoissent point les differentes inflexions de la voix; les distances & les raports entre les sons; la consonance & la dissonance; ce qui touche, ce qui émeut dans la Musique, les bêtes n'y sont ni sensibles, ni connoisseuses; c'est un des priviléges de l'Espèce Humaine. Aussi nos *Utopiens* s'attachent-ils à ces plaisirs-là comme à d'agreables assaisonnemens de la Vie. Mais quelque plaisir qu'ils se donnent, ils prennent bien garde que la moindre volupté ne nuise à la plus grande; que le plaisir n'ait des suites facheuses, & qu'il ne produise la douleur, ce qu'ils croient arriver necessairement dès que la volupté n'est pas honnête.

Nos *Utopiens* exigent beaucoup de reconnoissance pour la Nature; vous l'allez voir par l'induction suivante: ils disent: Mépriser la beauté du visage, affoiblir ses forces; tourner son agilité en paresse, épuiser son corps par le jeûne & par l'abstinence; faire violence à sa Santé; enfin, rejetter les autres faveurs de la Nature, c'est être ingrat envers nô-

tre

tre Mere Commune. Quand on néglige ses propres commoditez pour procurer le bonheur des autres, & pour contribuër au Bien Public, dans l'esperance que Dieu tiendra compte de ce sacrifice, & qu'il récompensera cette peine-là par une plus grande volupté ? A la bonne heure. Mais se faire du mal pour une ombre, pour un phantôme de Vertu sans que cela soit utile à personne ; mais seulement pour s'accoutumer d'avance à la mauvaise fortùne, à une adversité qui n'arrivera peut-être jamais ? C'est-là, disent-ils, la plus grande des folies : pour prendre de tels sentimens, il faut être né dur, cruel à soi-même ; il faut être d'une lâche méconnoissance envers la Nature. Ne diroit-on pas que ces Philosophes austeres, comme s'ils dédaignoient d'avoir obligation à l'Auteur de leur Etre, renoncent à tous ses bienfaits ?

Voila donc, les principes & les sentimens de ces Peuples fortunez, touchant la Vertu, & la Volupté. Ils croient qu'à moins d'une Révélation Divine ; qu'à moins qu'une Religion envoïée du Ciel, n'inspire à l'Homme quelque chose de plus élévé, de plus saint ; enfin, quelque chose de surnaturel, l'Homme ne

sauroit decouvrir, ni chercher à la seule lumiere de sa Raison, une Félicité plus vraïe, ni plus solide. Nous ne devons point nous arrêter ici à discuter, à aprofondir leur Opinion sur ce grand & important sujet. Le tems ne le permet pas; & d'ailleurs, la chose n'est pas necessaire. J'ai entrepris de vous raporter fidélement les Mœurs, les Coutumes, les Usages, les Spéculations des *Utopiens*: Mais mon but n'a pas été de défendre ces Insulaires, ni d'être leur Avocat en tout cela. Je me contenterai de vous déclarer naïvement ce point-ci: quoi qu'il en puisse être de leurs Dogmes & de leurs Maximes, je suis fermement persuadé, qu'il n'y a point eu sur la Terre de Societé Humaine si bien réglée, point de Peuple si rare, point de Republique si heureuse.

Les *Utopiens* sont d'une Corpulence legere, agile, & vigoureuse: ils ont plus de force que leur taille, qui n'est ni grande ni petite, mais mediocre, n'en promet. Leur terroir n'est pas toûjours fertile, & ils ne respirent pas un air tout-à-fait sain: mais ils oposent à ces inconveniens deux moïens efficaces: l'un est la sobrieté, la frugalité, la temperance de bouche & de table: l'autre, l'adresse, l'industrie,

& le travail assidu dans l'Agriculture. Par le bon regime de vivre ils se preservent des mauvais effets que les exhalaisons & les influences de l'Air pourroient causer pour la Santé; & par leur industrie, ils previennent la sterilité de la terre & le peu de raport dans les Campagnes. Enfin, il n'y a point de Païs au Monde si fructifiant, si fécond en bestiaux; il n'y a point d'hommes moins sujets à être malades, ni qui vivent plus longtems. Non seulement, donc, vous verriez en *Utopie* une prompte & active diligence à réparer par art & par artifice un fond naturellement ingrat, ce que font aussi nos Laboureurs: mais vous y trouveriez encore, ici, une forêt abatue, les arbres arrachez & déracinez; là, un autre bois planté; & le tout par les mains du Peuple. Ce dernier travail ne concerne point la fécondité ni l'abondance; on n'y a égard qu'à la commodité des Voitures: ils s'apliquent à mettre le bois le plus près qu'ils peuvent de la Mer, des Rivieres, & des Villes; car, disent-ils, on a bien moins de peine à transporter de loin par terre, les fruits de la Moisson & les Vivres, qu'une matiere aussi pesante, & d'un transport aussi difficile que l'est le bois.

Nos

Nos Insulaires sont une Nation aisée, plaisante, ingenieuse ; elle aime la douceur du repos : mais quand, pour l'utilité commune, il faut essuïer la fatigue des travaux du Corps, ces Peuples souffrent cela avec assez de courage & de patience. Hors la raison de necessité, ils n'ont nul panchant pour les exercices grossiers & pour la Mechanique. Mais quant à l'étude, à la meditation, au travail de l'esprit, ils y sont infatigables. Nous ne débutames point par leur faire connoître les Auteurs *Latins*, prevoïant bien qu'il n'y auroit que les Histoires & les Poësies qui seroient de leur goût : mais quand nous leur eûmes parlé du Savoir des belles Lettres, & de la Philosophie des *Grecs*, c'étoit une chose admirable de voir avec quelles instances, avec quel empressement, ils demandoient nôtre secours, & nôtre interprétation pour être instruits de cette matiere-là. Voulant bien aquiescer à leur priere, nous nous mîmes à lire. A parler franchement, nous le fîmes plutôt, de peur qu'ils ne s'imaginassent que nous ne voulions pas prendre cette peine-là, que dans l'esperance d'en tirer aucun fruit, ni de les mettre dans le goût de cette Lecture &

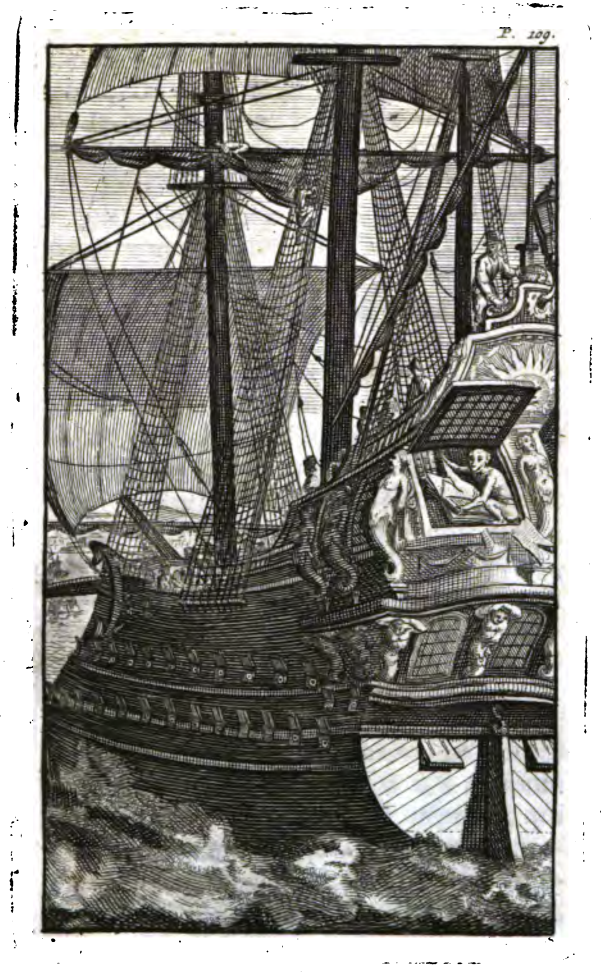
de

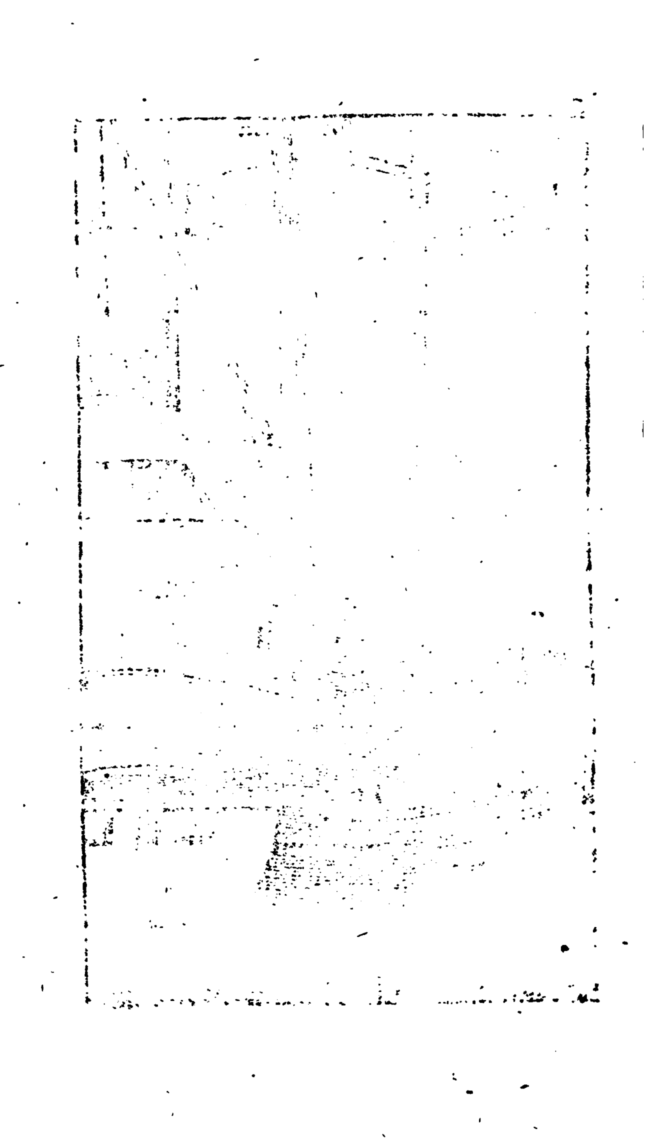
de cette Etude. Mais quand nous eumes continué un peu de tems, ils marquerent tant de diligence, tant d'activité, tant d'aplication, que nous conçûmes aisément que nous semions en bonne terre, & que nous ne perdrions point le fruit de nôtre travail. Quand ils conurent la Langue *Grèque*; aussi-tôt, ils imiterent facilement la forme des lettres & des caracteres; ils prononçoient les mots sans hesiter; ils se les mettoient sans la moindre difficulté dans la memoire; ils récitoient tout avec tant d'exactitude & de fidelité, que nous regardions cela comme une espèce de prodige & de miracle. Il est vrai que la plûpart d'entre eux, non seulement se portoient avec ardeur à cette étude-là par inclination, mais que le Sénat les y avoit obligé par un Arrêt Juridique: tous étoient les Génies les plus distinguez de l'Ecole; tous d'un âge mûr, & le plus propre à la fine justesse du Discernement.

Ainsi, en moins de trois ans, les *Utopiens* attraperent, & posséderent le *Grec* dans toute la perfection. Ils lisoient couramment tous les bons Auteurs, & les entendoient, à moins que les fautes d'écriture, de Copiste, ou d'impression ne les arrêtassent. Autant que je puis le conjectu-

jecturer, ils firent ces rapides progrès dans la Langue *Grèque*, parce qu'elle ne leur étoit pas tout-à-fait étrangere. J'ai dans l'esprit que cette Nation, trois & quatre fois heureuse, tire son origine de la *Grece*. J'avouë que sa Langue est presque toute *Persienne* : neanmoins, dans les noms des Villes & des Magistrats, on y aperçoit encore quelques traces, quelques vestiges de la Langue *Grèque*.

A ma quatrième Navigation, j'avois embarqué, au lieu de marchandises, un assez joli balot de livres; car j'avois plus envie de ne revenir jamais que de hâter mon retour; & même j'avois résolu de ne revoir jamais un Monde aussi gâté, aussi corrompu, aussi pervers que celui-ci. Aïant eu le malheur de ne pas tenir assez ferme dans un si bon dessein, je laissai, en partant, à nos Insulaires ma petite Bibliothèque ambulante: vous plait-il en ouïr le Catalogue? Presque tous les Ouvrages de *Platon*: plusieurs Oeuvres d'*Aristote*: *Theophraste* sur les plantes; mais déchiré en beaucoup d'endroits, à quoi je ne puis penser sans douleur. Etant sur Mer, j'avois malheureusement oublié de serrer mon *Theophraste*: un Singe à queuë, trouva ce volume sous sa patte; & ne pou-





pouvant en faire usage des yeux, encore moins de la tête, il se fit un jeu d'arracher, de côté & d'autre, les feuillets; & de les mettre en fragmens.

De ceux qui ont écrit sur la Grammaire, ils n'ont que le seul *Lascaris*; car je n'avois point porté *Theodore* avec moi, & je n'avois pour Dictionnaires qu'*Hesychius* & *Dioscoride*. Les *Utopiens* prisent extrémement le grave & judicieux *Plutarque*: mais ils sont épris de l'enjoûment & des graces de *Lucien*. Les Poëtes *Grecs* que j'ai laissé à nos Insulaires, sont *Aristophane*, *Homere*, *Euripide*, & *Sophocle* avec les petits caracteres d'*Aldus*. Pour Historiens, *Thucydide*, *Herodote*, & *Herodien*. Ils ne sont pas même privez des livres de Medecine. *Tricius Apinas*, mon Compagnon de voïage, avoit aporté avec lui quelques petits Ouvrages d'*Hippocrate*, & la *Microtechne* de *Galien*: ces livres sont chez eux en grande estime. Quoi qu'il n'y ait pas de Païs où l'Art de guerir le Corps Humain soit moins necessaire qu'en *Utopie*, il n'y a pourtant point de Nation qui le respecte, qui l'honore davantage. Ces Insulaires comptent la connoissance de cet Art-là, quoique fondé uniquement sur la conjecture,

sur

sur des principes équivoques, ils la comptent entre les plus belles & les plus utiles parties de la Science naturelle. Or, quand, par le secours, & à la lueur de la Philosophie, ils fouillent dans l'interieur de la Nature, ils tâchent de découvrir ses Secrets, il leur semble que non seulement ils tirent un plaisir inconcevable d'une telle contemplation; mais même que l'Etre Souverain, que celui qui, par la seule vertu de sa parole, a tourné le Néant en réalité; enfin que la premiere cause prend plaisir à leur contemplation, & les en récompensera dans cette vie-ci ou dans l'autre. Jugeant de Dieu, comme des autres Artisans, ils croient que l'Auteur de l'Univers a formé cette vaste & immense Machine, pour la donner en spectacle à l'Homme, seule Créature qu'il ait fait capable de réfléchir sur ce grand & bel Ouvrage. Donc, concluënt-ils, Dieu aime, chérit, récompense les Hommes bien attentifs à regarder, à considerer, à admirer ce qu'il a produit par sa Toute-puissance, & qu'il dirige par sa Sagesse & par sa bonté. Au contraire, Dieu traite en bête sans entendement & sans réflexion, un homme, qui, se mettant peu en peine de

de l'ordre, de la beauté, de l'arrangement, des causes, des effets de la Nature, fait en stupide & en souche son voiage mortel sur la surface de nôtre Globe.

Les *Utopiens* donc s'exerçant continuellement à l'étude, vous ne sauriez vous imaginer combien ils ont aquis de facilité pour l'invention des Arts qui abrégent la peine, & qui contribuent à rendre la Vie commode & agréable. Ils nous ont obligation de deux belles découvertes, la fabrique du Papier, & l'Imprimerie. Ce n'est pourtant, pas à nous seuls qu'ils en sont redevables; ils ont aussi contribué d'une bonne partie à se procurer ces Utilitez-là. Nous leur montrames dans ces livres que je viens de nommer, le Papier & les caracteres imprimez par nôtre *Alde*: nous leur aprîmes de quelle matiere se fait le Papier, & comment on avoit découvert le bel Art de l'Impression. Nous ne pouvions pas leur expliquer clairement ces deux Inventions; aucun de nôtre troupe n'étoit instruit à fond ni de l'une ni de l'autre. Cependant les *Utopiens* tout en nous écoutant, pénétrerent finement les deux Arts; & au lieu qu'auparavant, ils n'é-

crivoient que sur des peaux, que sur des écorces, & principalement, sur celle d'un arbrisseau nommé *papyrus*, ils essaierent la façon du Papier, & l'Art de l'Impression. D'abord, ils eurent un peu de peine; le succès ne répondoit point assez au courage & à la bonne volonté: mais à force de recommencer la tentative, ils attraperent en peu de tems les deux Arts; & ils y reüssirent si bien, qu'il ne leur manque que les Manuscrits, que les Exemplaires des Auteurs *Grecs* pour avoir en abondance des livres imprimez. Ils n'ont point à present d'autres livres que ceux que je leur ai laissé: mais ces Ouvrages ont été tant de fois rimprimez en *Utopie*; on en a fait tant & tant d'Editions, que mes livres s'y sont multipliez en plusieurs milliers d'Exemplaires.

Tous ceux qui voiagent dans cette Ile-là par un motif de curiosité, & pour conoître le Païs & les Habitans, pourvû qu'ils se soient rendus estimables par de longs Voïages, & par la connoissance de plusieurs Contrées, on les reçoit très-bien; & ce fut par cet endroit-là que ces Insulaires nous firent un bon accueil; car ils se font un grand plaisir d'entendre ce qui se passe chez les autres Nations.

Au

Au reste, on vient rarement chez eux pour le Commerce & pour y trafiquer. Que pourroit-on y aporter? du fer: pour l'or & l'argent, comme les *Utopiens* en font moins de cas que de la terre, on seroit contraint de remporter ces précieux Métaux. De plus, touchant les marchandises, qu'on pourroit tirer de leur Ile, ils trouvènt plùs à propos de les transporter eux-mêmes chez les Etrangers, que de les laisser venir dans le Païs pour acheter ce qu'il y a de trop. Ils ont deux raisons là-dessus: l'une, que par une telle coutume, ils ont occasion de mieux conoitre les Peuples éloignez: l'autre, qu'ils entretiennent par là, qu'ils perfectionnent même leur habileté dans l'Art admirable de la Navigation.

DES ESCLAVES D'UTOPIE.

Nos Insulaires ne traitent point en Esclaves ceux qu'on a pris à la Guerre, à moins qu'ils ne l'aïent faite eux-mêmes: les enfans des Esclaves n'heritent point, des chaines & des fers de leurs peres: tous les Esclaves dont on pourroit se saisir chez les autres Nations deviennent libres. Sur qui donc

tombe la servitude? sur le Crime, sur la Sceleratesse, sur le Forfait punissable du dernier suplice. Il importe fort peu que le Criminel ait commis la mauvaise action dans l'Ile, ou en quelque Ville étrangere: Les *Utopiens* châtient les Scélérats dès qu'ils sont en leur pouvoir; & même les Etrangers qu'ils punissent par l'esclavage sont le plus grand nombre. On va les chercher; & après les avoir achetez, quelquefois à fort bas prix; le plus souvent même, les obtenant pour rien, ils les transportent chez eux.

Non seulement on attache à un travail continuel ces divers genres d'esclaves; mais on les tient aussi à la chaîne. On traite beaucoup plus rigoureusement les Compatriotes; & les *Utopiens* allèguent sur ce sujet-là, pour justifier leur conduite partiale, une raison de morale très-sensée & très-édifiante. Quoi, s'écrient-ils, des hommes qui ont eu une si belle éducation, & à qui on n'a rien épargné pour leur inspirer, pour leur faire sucer avec le lait, l'amour de la Vertu, les hommes-là ont pris un mauvais cœur; ils n'ont pu se défendre contre les noirs attraits de la Scélératesse; enfin, aïant bû toute honte, aiant secoüé la crainte

de

de Dieu, ils ont agi en déterminez, en déſeſperez? On ne peut, concluent-ils, on ne peut uſer de trop de rigueur envers ces miſerables-là; on ne ſauroit aſſez les faire ſervir d'exemple.

Ils ont encore une autre eſpèce d'Eſclaves: ce ſont des valets qui, étant emploïez chez les autres Peuples aux uſages les plus bas & les plus pénibles d'une Maiſon; d'ailleurs, laborieux, & pourtant pauvres, viennent, de leur bon gré, en *Utopie*, pour y offrir leurs ſervices. Ces étrangers ſont les bien-venus; on les traite avec douceur, avec honnêteté; il eſt vrai qu'on les fait travailler un peu plus que les autres, parce qu'ils ſont endurcis à la fatigue. A cela près ils n'ont pas beaucoup moins de part à l'Humanité Nationale & Commune que les Citoïens: on ne les retient point par force, on ne les renvoïe jamais à vuide.

Les *Utopiens*, comme je croi vous l'avoir dit, ſoignent les malades avec beaucoup de zèle, d'affection & de charité; ils n'ômettent rien pour leur procurer la convaleſcence, & un parfait retour de ſanté, ſoit par le ſecours de la Medecine, ſoit par l'obſervation d'un bon régime. Pour ceux qui ſont ataquez d'un

mal incurable, ces rares & singuliers Humains leur donnent toute la consolation imaginable: Ils se mettent auprès d'eux; ils causent avec eux; ils les encouragent; enfin, ils leur donnent tout ce qui peut les soulager. Si la maladie est non seulement irremediable, mais aussi violente, causant, presque continuellement, des soufrances aiguës, des douleurs dechirantes: alors les Prêtres & les Magistrats font au Malade cette exhortation: Nôtre Ami; Nôtre Frere: puis qu'il n'y a nulle esperance, & que vous n'êtes plus propre aux fonctions de la Vie; qu'au contraire, en reculant vôtre mort, vous êtes à charge à vous & aux autres: suivez nôtre conseil; ne vous opiniâtrez point à nourrir chez Vous cette peste, cette maladie contagieuse; & puis que la Vie n'est plus pour vous qu'une peine horrible, qu'un tourment sans relâche, avancez, hâtez courageusement vôtre dernier Jour. Apuïé d'une bonne esperance, faites réfléxion que vous passerez de ce Monde-ci chez les Morts, comme un homme delivré du cachot & de la torture. Si vous êtes assez foible pour ne pouvoir vaincre l'impression de la Nature; si vous répugnez trop à vous tirer

du

du nombre des Mortels, souffrez, au moins, que quelque autre vous rende ce bon office. Privé, generalement, & pour jamais, de toutes les douceurs de la Vie, c'est vous tirer d'un cruel suplice, que de vous donner la mort: pouvez-vous trouver un meilleur ami? Vous lui aurez plus d'obligation qu'à ceux qui vous ont engendré. Vos parens, qui ne visoient qu'à se contenter, vous ont exposé, avant de vous conoitre, aux peines afreuses que vous endurez: mais celui qui, de vôtre consentement, vous déchargera de la Vie, il vous affectione, il vous chérit, il compatit à vôtre malheur; & il ne cherche qu'à vous faire entrer dans *le Repos Eternel.* Vous ne sauriez donc agir plus sagement qu'en donnant vous-même ouverture & passage à vôtre ame, ou qu'en priant quelque bon Citoïen de supléer à vôtre peu de courage. D'ailleurs, ce sont les Prêtres, ces Ambassadeurs, ces Ministres, ces sacrez Interpretes de la Divinité, oui, ce sont eux-mêmes, qui vous excitent à procurer vôtre delivrance; la pieté donc, la sainteté, la Religion ne vous obligent-elles pas à les croire, & à ceder à la force de leurs raisonnemens? Les Malades,

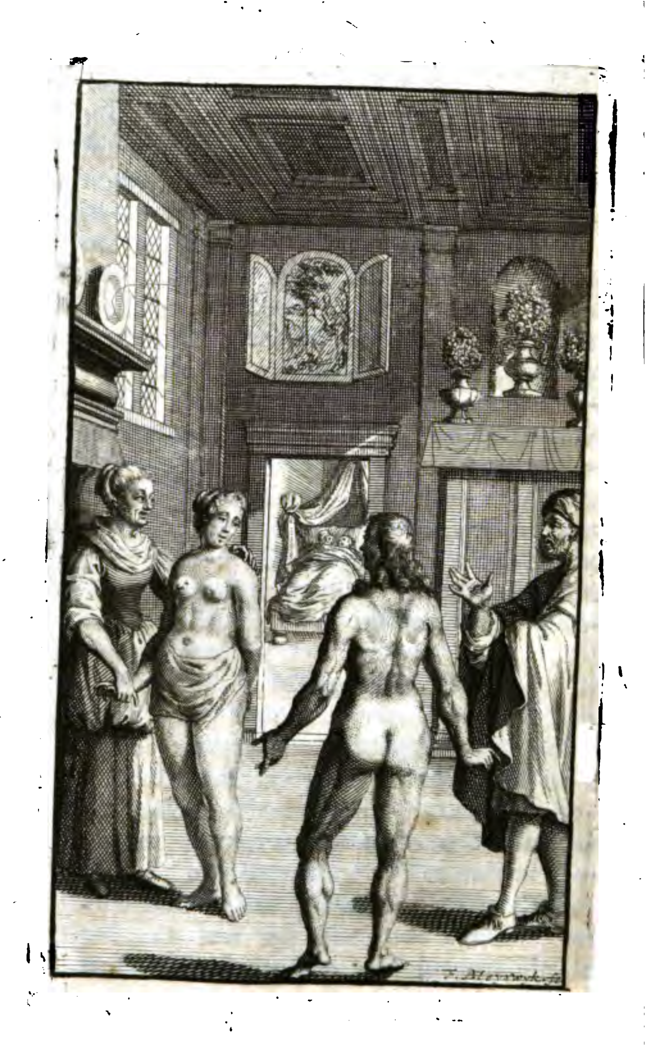
qui ont le bonheur de se laisser persuader, se font mourir par une abstinence volontaire; ou prenant un soporatif mortel, ils partent sans aucun sentiment. Mais on ne contraint personne à cesser de vivre, on ne donne jamais la mort à ces Malades desesperez, & toûjours souffrans: tant s'en faut: on ne diminuë rien des soins qu'on a pris pour eux, on les assiste jusqu'au dernier soupir; ces Peuples étant persuadez que, de cette maniere-là, le Malade meurt honorablement. Si quelcun, ennuïé de la Vie, ou par desespoir, se separe des Vivans & se tuë; censé indigne de la terre, du feu, & des honneurs de la sepulture, on le jette, comme un infame, dans quelque Marais.

Passons aux Mariages des *Utopiens*. Il n'est point permis d'entrer dans le lien de la Generation, autrement d'épouser, qu'à dixhuit ans pour la Fille; & qu'à vingt-deux, pour le Garçon. Si les Accordez, par un transport de tendresse mutuelle, ont succombé à l'impatience amoureuse & ont prévenu l'*Action Conjugale*, on leur fait une rude censure: on leur défend même absolument de se marier; & ces pauvres Amans n'oseroient

le



K 4



le faire; ils brûlent à petit feu, chacun de leur côté, à moins que le Prince ne fasse grace, & ne dispense de la Loi. Mais le Pere & la Mere de famille chez qui le *délit*, la fornication, le larcin amoureux a été commis, ont à essuïer une grande infamie, pour n'avoir pas veillé assez exactement sur l'honneur de la fille ou du garçon, & sur le leur propre. Pourquoi, à vôtre avis, punissent-ils si sévérement une chose, un écart qui ne passe chez nous que pour une legére foiblesse, que pour une *peccadille*? Voici sur quoi ils se fondent. Le Mariage, disent-ils, est un étrange & bizarre engagement: il faut y passer ses jours avec une prétenduë Moitié qui, trop souvent, est un terrible antagoniste; il faut souffrir & partager ensemble tous les chagrins, toutes les traverses qui surviennent dans le *Ménage*. On ne sauroit donc prendre trop de précautions pour empêcher que l'Amour Nuptial se ralentisse, & ne s'éteigne; sur tout, ce flambeau brûlant ordinairement d'une flamme de paille. Or quelle meilleure mesure, pour obvier à cet inconvenient-là, que d'éloigner, autant que cela se peut, les sourdes & secretes pratiques de *Vénus*; que de défendre,

que d'interdire tout Commerce *generatif*, excepté celui d'une *Conjonction* legitime?

Au reste, voïez un peu comment l'Opinion fait tout chez les Mortels: quand il est question d'épouser; les *Utopiens* ont une coutume qui passeroit chez nous pour déraisonnable, pour ridicule, pour malhonnête; & laquelle, néanmoins, ils observent avec beaucoup de serieux & de gravité. Nos Insulaires ne savent ce que c'est que de se marier au hazard quant au corps. Une *prude* & vénérable Matrone fait voir à l'Amant sa Maitresse, en pure nature, c'est-à-dire, toute nuë; & réciproquement, un homme de bonnes mœurs, un homme de probité, montre à la fille, ou à la veuve *l'étalage viril*; il lui ôte la chemise, & le lui presente à contempler, à examiner depuis la tête jusqu'aux piés. Nous ne pouvions garder nôtre serieux en aprenant ce beau Spectacle *du Paradis terrestre* avant l'inconcevable chute *du Pere Adam*: nous ne pûmes, même, nous empêcher de leur dire que cet usage-là étoit sot & impertinent. Mais Dieu sait comment nous fumes relancez: les *Utopiens* ne pouvoient admirer assez la folie de toutes les autres Nations. Quoi, disoient-ils,

pour

pour acheter un bidet *de quatre-vingt sols*, vous prenez de grandes précautions? Quoique cette petite bête soit presque tout à découvert, vous ne laissez point de vouloir la connoître mieux. On fait desseller, debrider le cheval: on en examine soigneusement les piés, les jambes, la croupe, les yeux, la tête, l'encôlure; enfin, on le regarde par tout; tant on a peur d'être pris pour dupe, tant on craint que l'animal n'ait quelque ulcere, quelque défaut caché. A combien plus forte raison devez-vous être attentif au choix que vous faites d'une femme? De cette alliance, de cet assemblage-là dépend le plaisir ou le dégoût pendant toute vôtre vie. Si vous vous joignez à un corps que la Nature ait formé en mauvaise humeur; un corps qui ait des difformitez secrettes, vous avez mal échu; vous voila malheureux le reste de vos jours. Cependant, parmi vous l'Homme & la Femme, le Mâle & la Fémelle s'unissent à l'avanture. On se prend l'un l'autre à tout risque: le corps couvert, bien & dûment caché par l'habit; enfin, on ne se voit que le visage; on ne se connoit que de la longueur d'u-

ne main; hé, qu'eſt ce que c'eſt que cela, je vous prie, pour la fonction conjugale?

On ne ſe marie point pour s'en tenir au raport, à la conformité des humeurs: les Philoſophes même, ne ſont pas fâchez que leurs Femmes aient, en corps & en beauté, quelque choſe de plus que les bonnes qualitez de l'Ame. Ne peut-il pas arriver, n'arrive-t-il pas ſouvent que le mari trouvant ſur ſa nouvelle Epouſe des défauts qu'elle cachoit ſous un habit, peut-être éclatant & magnifique, s'en dégoûte pour jamais, & qu'il a horreur de l'aprocher *conjugalement*? Cependant, point d'autre remede que la patience; il n'eſt pas permis de ſe ſéparer. Si, après les nôces, cette facheuſe & mortifiante découverte ſurvient à l'une des Parties, toutes les deux n'ont point d'autre parti à prendre que de ſouffrir, & que de s'accommoder au Sort. N'eſt-il donc pas juſte que les Loix ſe mêlent de cette affaire-là, & qu'elles fourniſſent un moïen infaillible pour n'être pas trompé ſur une choſe de cette importance? On devoit pourvoir avec d'autant plus de ſoin à cet inconvenient-là, que la *Polygamie* eſt ſévérement défenduë dans nôtre Ile: chacun y

a

a sa chacune ; & à moins d'adultère ou de mœurs assez mauvaises pour ne pouvoir être suportées, le mariage ne se rompt ordinairement que par la mort ; c'est presque toujours cette grande *Défaiseuse* qui dénouë le meilleur, ou le plus dur de tous les liens.

Quand les *Conjoints* sont dans le cas de pouvoir être légitimement séparez, le Senat le leur permet par un Acte Juridique. Les voila donc *desacouplez* & libres : mais à condition que la Partie coupable & condamnée passera le reste de ses jours dans l'infamie, & dans le célibat. Mais répudier une femme dont la conduite est irréprochable ; la répudier, dis-je, par la seule raison qu'il lui est survenu quelque infirmité corporelle ? C'est ce qui ne se permet jamais chez nos *Utopiens*. Ces Peuples croïent avec une raison, avec un bon sens qu'on ne sauroit trop priser, que c'est une vraïe & détestable barbarie d'abandonner queleun lors qu'il est dans la plus grande soufrance, lors qu'il a le plus besoin de consolation. La Vieillesse est la mére trop féconde des infirmitez ; elle-même est une maladie : hé quoi ! cette vieillesse vous fera parjure ? Vous repudierez vôtre femme ; vous quiterez vôtre mari, parce que la neige & la

la glace de l'âge la met, ou le met dans une certaine impuissance? N'avez-vous pas de honte? C'est alors, pour peu que vous aïez d'honneur, d'humanité, de tendresse conjugale, c'est alors que la foi promise devroit se rafermir.

Cependant il arrive quelquefois en *Utopie*, que les Maris & les Femmes, se trouvant d'une humeur absolument incompatible, cherchent, l'un & l'autre, quelcun, ou quelcune, avec qui ils espérent vivre plus agreablement. En ce cas-là les Epoux se séparent d'un consentement mutuel, & convolent à de secondes Nôces. N'allez, pourtant, pas vous imaginer que cela se fasse sans autorité de Magistrature. Les Sénateurs s'informent exactement du Fait: ils emploïent même à la recherche leurs femmes, comme fines connoisseuses en cette matiere-là; & après avoir connu clairement que l'union des *Complaignans* est un enfer, & que le Mariage ne peut pas raisonnablement subsister, le Sénat prononce la sentence de Divorce. Ce n'est, pourtant, qu'à l'extrémité, qu'on en vient-là: Nos Insulaires, Nation fort pénetrante, n'ignorent pas que c'est un mauvais moïen pour faire régner l'amour dans le Mariage, de faire esperer qu'on peut se démarier.

Les

Les corrupteurs, les violateurs du Mariage sont punis d'une servitude très-dure; & celui, ou celle qui a reçû l'affront peut se remarier à qui bon lui semble. Si ni l'un ni l'autre ne vivoient dans la Continence, dans le célibat, la personne offensée, rompant avec sa partie adultére, est en droit de prendre celui, ou celle qui a fait le *Cocuage*, s'ils sont à son gré; ou de choisir un autre parti. Si le Mari, ou la Femme, pour qui on a perdu la Foi Conjugale, persiste à vouloir aimer son indigne, son infidèle Moitié, ils peuvent encore vivre ensemble sous la Loi du Mariage; à condition, neanmoins, que la Partie innocente se résoudra à suivre la Partie adultère, & condamnée aux travaux à cause de son crime: il arrive, même quelquefois, que le Prince, touché de compassion par le repentir sincere & amer de la Moitié coupable; & par les soins officieux, assidus de la Moitié innocente, leur fait grace, leur rend la liberté, les remet au nombre & dans la condition des autres Citoïens. Mais une rechute dans l'Adultère est punie de mort sans misericorde. Avouez-moi, Messieurs mes deux Amis, que nôtre usage est bien différent, tant dans les Cours des Monarques, que chez les Particuliers! Il

Il n'y a point de ſuplice reglé pour la punition des autres crimes. Le Sénat en ordonne ſelon qu'ils ſont plus ou moins grans, plus ou moins énormes. Les Maris ſont en droit de châtier leurs femmes ; les péres & les méres, leurs enfans ; à moins que l'action ne ſoit ſi noire, ſi criante, qu'il faille neceſſairement faire un exemple public. Mais preſque toûjours on punit en *Utopie* les forfaits même les plus horribles, on les punit, dis-je, par la peine de l'eſclavage. Ces Inſulaires croïent ; & ſelon mon ſens, ils croïent fort juſte ; que cette punition, par la ſervitude, n'eſt pas moins rigoureuſe aux ſcélerats que la mort, & qu'elle eſt plus utile à la République. Quel bien, quel profit aporte dans une Societé Humaine l'Art afreux des Bourreaux ? Ce ſont autant de Citoïens de moins, qui par repentir, ou par force, auroient pu rendre ſervice à leurs compatriotes. Car enfin, un homme bien vivant & bien travaillant, eſt beaucoup plus utile à nôtre Eſpèce qu'un cadavre : ces miſerables eſclaves, étant expoſez tous les jours à la vûë des Paſſans, font bien une autre impreſſion de crainte & de terreur contre le crime, que quand la mort & le tems les ont fait diſparoître. Si ces

esclaves, ainsi doucement & humainement traitez, se révoltent: s'ils se soulevent contre le travail, alors on les tuë, on les massacre comme des bêtes feroces, & indomtables, soit par la prison, soit par les fers. Mais pour ceux qui, avec une patience courageuse, suportent tranquilement leur déplorable condition, ils ont toûjours l'esperance d'être rétablis: Lorsque ces Malheureux, succombant sous la fatigue de ces longs & pénibles Ouvrages, paroissent touchez d'un vrai repentir; quand ils font voir que le crime leur déplait beaucoup plus que le châtiment; quelquefois par la prérogative du Prince, quelquefois aussi par la voix du Peuple, on adoucit leur servitude; ou, on les remet en pleine Liberté.

Avoir sollicité femme ou fille à donner la derniere faveur, c'est comme si on avoit commis le viol, la fornication, ou l'adultère. Chez les *Utopiens*, en tout genre de crimes, la volonté déterminée au mal, & les efforts pour y reüssir, sont réputez pour le Fait. Est-il juste, disent-ils, que celui qui n'a point commis un crime à cause qu'il n'a pû venir à bout de son dessein, est-il juste qu'on lui pardonne sa scelleratesse, parce que l'execution n'a pas été possible? Ces

Ces Peuples aiment beaucoup les fous & les boufons. C'est une grande honte de leur faire la moindre insulte, tant les *Utopiens* sont éloignez d'empêcher qu'on ne se fasse de la Folie un sujet de divertissement. Ils croïent que c'est être privé de raisonnement & de reflexion. Qüand ils voïent un Citoïen assez sombre, assez grave, assez austère pour ne prendre aucun plaisir aux actions, ni aux paroles d'un foû, ils se gardent bien de le lui confier, ni de le mettre sous sa protection: ils craindroient qu'un boufon, qui n'est propre qu'à servir d'amusement, ne causant point de joïe à ce sévére *Caton*, il ne le négligeât, qu'il n'en prît aucun soin.

Il n'est point du tout honnête en *Utopie* de railler la laideur, ni la mutilation. Les Citoïens, loin de rire des défauts corporels de quelcun, se moquent du moqueur, &, en gens de bon sens, ils ne sauroient concevoir qu'on puisse plaisanter sur un travers de Nature, lequel étoit inévitable; une telle *turlupinade* passe chez eux pour folie. Comme ils croïent qu'il y a de la négligence & de la paresse à ne point cultiver la Beauté Naturelle, ils regardent, au contraire, comme une

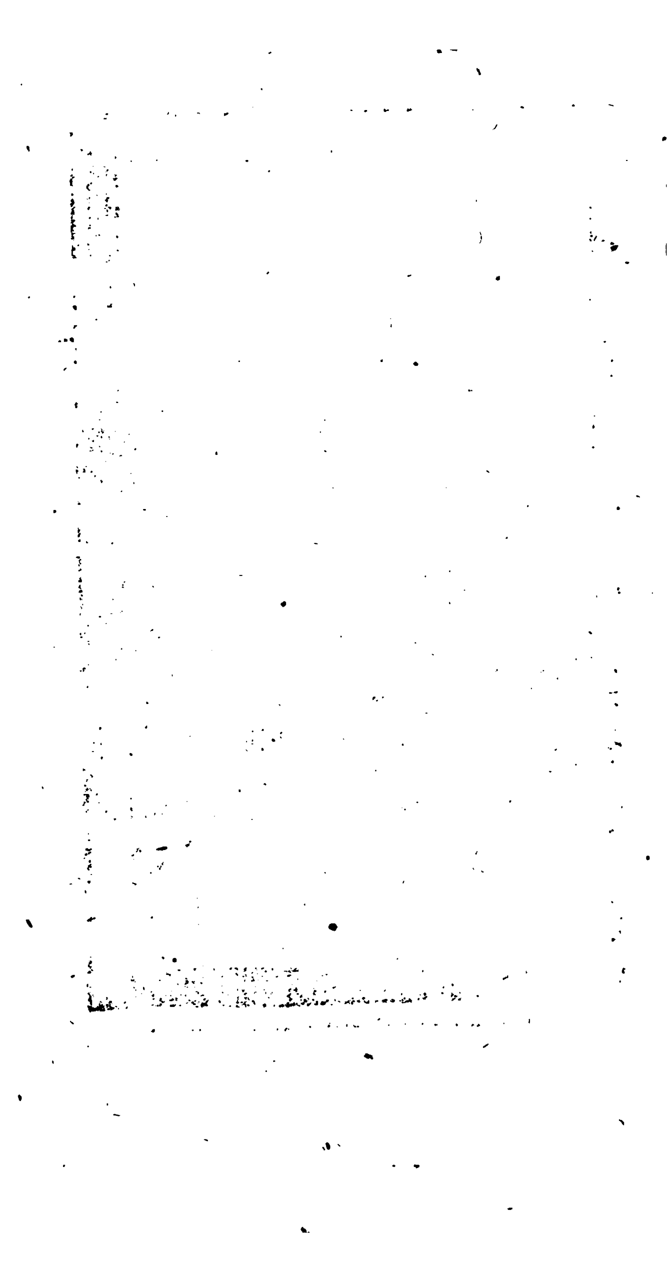
cou-

coûtume infame, de se faire le teint brillant, de se mettre le blanc & le rouge sûr les jouës, de se farder enfin, & d'emploïer tous ces differens artifices que nos Dames savent si bien mettre en œuvre pour paroître belles & bien faites. Nos *Utopiens* connoissent, par expérience, que ce qui serre le mieux le sacré Nœud du Mariage, ce n'est point la beauté de la femme; c'est sa probité, c'est sa bonne conduite, & le respect qu'elle porte à son Mari. Quelques-uns se laissant séduire à l'éclat de deux beaux yeux, n'épousent que la jeune, que l'aimable, que la toute charmante Personne: Mais que ces Messieurs les Epoux amoureux aïent eu, pour Lot, une femme, sans vertu, sans honneur, sans complaisance? Les parties souffrent comme deux ames damnées, ou la bonne Déesse, nommée *Divorce*, vient au secours.

Ce n'est pas, seulement, par *les Loix Pénales* que les *Utopiens* écartent le Vice & le Crime: ils invitent aussi à la Vertu par des récompenses honorables. C'est dans cette vuë-là qu'ils font ériger sur la grande Place, des statuës à ceux qui ont rendu à la Patrie quelque service considerable. Cette glorieuse distinction produit

duit deux bons effets : elle conserve, par un Monument durable le souvenir des belles actions, & elle excite, elle éguillonne les Descendans de ceux à qui la République a obligation, à marcher sur les traces de leurs Ancêtres. Celui qui est convaincu d'avoir brigué une Charge de Magistrat, ne peut plus esperer d'entrer jamais dans le Gouvernement ni dans les Emplois Publics. Ces trop fortunez Insulaires vivent ensemble d'une maniere agreable, douce, tendre, toute fraternelle : oh les heureux Mortels! Les Magistrats ne se renfrognent point ; leur air n'est rien moins que menaçant, que terrible ; ils ont la douceur, la bonté peinte sur le Visage : on leur donne l'aimable nom de Pere ; & ils tâchent, autant que cela peut s'accorder avec la Justice, ils tâchent de mériter ce plus aimable de tous les titres. Ces Magistrats reçoivent les honneurs dûs au Caractere & à la Fonction : mais ils n'exigent nullement cela de droit ; & ils ne se formalisent point quand on ne les saluë pas. Le Prince même ne se distingue ni par les habits Roïaux, ni par le Diadème, ou par la Couronne : on le reconnoit, seulement, à une poignée de blé que sa Majesté





jesté *Utopienne* a coûtume de porter à la main; & par lequel bouquet, incomparablement plus précieux que celui des fleurs les plus rares, les plus odoriférantes, ce Monarque, *si Monarque y a*, désigne *symboliquement* que son devoir essentiel est de nourrir ses Sujets & de les rendre heureux. Grand Dieu, quelle difference entre Prince & Prince! La marque respectable, vènérable du Pontife, est un Cierge allumé qu'on porte devant sa figure *sacratissime*.

Les *Utopiens* ont fort peu de Loix; & en effet, aïant eu le bonheur de se former en une si douce, en une si humaine République, qu'ont-ils affaire de tant de Réglemens & de Constitutions? Ce qu'ils desaprouvent même le plus chez les autres Peuples, c'est que le nombre presque infini de Volumes touchant les Loix, & leurs Interprètes, ne suffisent point pour maintenir une Nation en repos. Or nos Insulaires soûtiennent, & ils n'ont pas tout le tort, qu'il n'y a pas au Monde d'injustice plus criante, que de lier, que d'enchaîner l'Homme par des Loix si nombreuses, que sa vie n'est pas assez longue pour les lire; & d'ailleurs, des Loix si obscures qu'on ne comprend rien au meilleur Interprète. Les Avocats

cats ne feroient pas fortune en ce Païs-là ; sur tout, ceux qui entendant bien *le Pour & le Contre*, tordent finement, malicieusement les Loix, & les expliquent en faveur de la Cause la plus *inique* : tous ces subtils & rusez Plaideurs n'ont rien à esperer en *Utopie*, on ne les y connoît point ; & s'ils y paroissoient, on les regarderoit comme les ennemis, comme les pestes de l'Equité. Nos Insulaires croïent fort judicieusement, qu'en fait de procès, il vaut mieux que chacun dise ses raisons, expose son droit au Juge, qu'à un Avocat. Le Juge écoute avec les oreilles de la Justice : le *Complaignant* ne se sert point avec lui de détour ni de fourberie : n'aïant point d'Avocat qui lui aprenne à tromper, à en imposer, il dit naturellement la chose comme elle est : le Juge examine, pèse, balance les raisons ; & il défend les moins fins & les plus ingenus contre la malice & la calomnie des Rusez.

Vous m'avoûrez, Messieurs, qu'il est bien difficile d'observer une telle droiture, une telle équité dans les autres Païs, où tout est plein de Coutumes embarassées, douteuses, ambiguës ; enfin, chez ces Nations où tout est herissé de Loix. Au reste, chaque *Utopien* est Docteur en Droit.

Droit. Car je vous ai dit qu'ils avoient très-peu de Loix; & comme l'interprétation en est facile & naturelle, il n'y a point de Citoïen qui n'en penètre d'abord toute l'équité. Le but, la fin, le motif de toutes les Loix, disent-ils, c'est que tous les Membres de la Societé Civile soient instruits des obligations communes & réciproques; c'est que chaque Particulier, qui a l'usage de la Raison, soit averti de son devoir: à quoi bon donc, concluënt-ils, à quoi bon tant rafiner par les Commentaires, par les Gloses, par les *Codes*, par les *Digestes* &c? Peu de gens sont capables de comprendre ces subtilitez-là: au lieu qu'une Loi simple, claire, & dont le sens n'a rien d'équivoque, est à la portée de tout le monde. Quant au Vulgaire, qui, dans un Etat fait le plus grand nombre, & qui a le plus besoin d'avertissement, qu'importe, à son égard, qu'on ne fasse aucunes Loix, ou qu'on les fasse si obscures, si embrouillées, qu'il faut avoir un génie supérieur, ou l'esprit tourné à la chicane, pour entendre les Interprêtes & les Commentateurs de ces Loix? La Populace, dont les Lumieres sont très-courtes, & qui dans son ignorance ne s'occupe qu'à ga-

gner la vie, cette Populace pourra-t-elle atteindre à la *Science Legislative, à la Metaphysique du Barreau ?*

Nos aimables Insulaires sont extremément utiles au Voisinage. Il y a long tems que les *Utopiens* ont délivré de la Tyrannie & de l'Opression plusieurs Peuples prochains. Ces Nations, charmées de la Morale, & du Gouvernement de l'*Utopie*, vont y chercher des Magistrats: Les uns en prennent pour douze Mois; les autres, pour cinq ans; cela dépend des *Demandeurs*. Quand ces Officiers de Judicature ont fait leur tems; on les remène avec tous les honneurs, avec tous les éloges dûs aux bons Magistrats; & on en reprend de nouveaux. Il est certain que ces Peuples qui confinent avec l'*Utopie*, ne sauroient agir ni plus sagement, ni plus utilement pour leurs Républiques. Le bonheur & le malheur d'une Societé Humaine dépendent des mœurs de ceux qui en ont l'administration. Sur ce Principe-là, peut-on agir plus prudemment ? Ces Nations, dans le Monde dont je vous parle, choisissent, pour superieurs, des gens, qui, n'aïant qu'une Charge passagere, & devant retourner bientôt dans leur Patrie, ne se laisseront

apa-

aparemment point corrompre par l'amorce séduisante du Profit ; & qui, étant inconnus aux Citoïens, ne tomberont, ni par amitié, ni par haine, dans aucune partialité ; toûjours prêts à tenir dans l'équilibre la balance de *Thémis* ; toûjours disposez à soûtenir le bon Droit. L'inclination & l'interêt ; lorsque ces deux mauvais Panchans se trouvent dans les Tribunaux, c'en est fait de la Justice ; Justice pourtant, qui est le lien, & le nerf de la République.

Les *Utopiens* donnent le nom d'*Alliez* à ces Peuples qui viennent leur demander des Magistrats ; & pour les autres Nations auxquelles ils font sentir les effets de leur genérosité, ils les apellent *Amis*, Ces Traitez que les autres Etats font, rompent, & renouvellent si souvent les uns avec les autres, nos Insulaires ne connoissent point cela. A quoi sert un Traité ? disent-ils : la Nature aïant fait les Hommes pour s'entr-aimer, pensez-vous que celui qui viole les impressions & les Loix de cette Mere Commune, se fasse un scrupule d'enfraindre les clauses d'un Traité ?

Ce qui confirme, ce qui fortifie les *Utopiens* dans ce sentiment-là, c'est que,

dans leur Monde, ordinairement les Conventions, les Accords entre les Princes, ne sont pas observez de fort bonne foi. En *Europe*, & principalement dans les Païs de la Religion Chrétienne, la majesté des Pacifications signées, ratifiées, jurées solemnellement sur les Livres Sacrez, est sainte & inviolable. Cela vient en partie de la droiture & du bon naturel des Monarques; en partie aussi du respect, de la crainte que les Princes ont pour le Souverain Pontife. Comme le Vicaire du Chef invisible de l'Eglise, ce Lieutenant General de la Divinité, cet Homme du Ciel, ne s'engage à rien qu'il ne l'exécute très-religieusement, aussi veut-il, & cela d'autorité divine, & conséquemment absoluë, que les Rois & les Souverains tiennent exactement parole sur tout ce qu'ils ont promis. Les Princes qui biaisent, qui, pour ne point accomplir la Convention, cherchent des échapatoires & des subterfuges, le Saint Pere de Pape les châtie sévérement avec le fouët de la Censure Pastorale, ou par la foudre de l'Excommunication. Les Souverains Pontifes jugent avec beaucoup de bon sens & d'équité, qu'il est tout-à-fait honteux à des gens, qui font

leur

leur plus grande gloire du titre de FIDELE, de ne point garder la foi dans les Conventions & dans les Traitez.

Mais dans le nouveau Monde ou l'*Utopie* est placée ; Monde, à peine moins séparé du nôtre par ce grand Cercle nommé l'*Equateur*, ou la Ligne, qui divise le Globe terrestre par la moitié, que par la difference des coûtumes & des moeurs ; dans ce Monde-là, dis-je, on ne compte point du tout sur les Conventions d'Etat & de Politique : les Traitez y sont aussi minces, aussi fragiles, que nous pouvons nous vanter de les avoir fixes, fermes & durables. Le fondement de cette défiance mutuelle, prenez la peine d'écouter. En ce Monde-là, quand la plûpart des Princes, lassez, rebutez, épuisez d'hommes & de finance dans la Guerre, sont contraints de faire la Paix, ils conviennent d'un Lieu pour traiter. Ambassades superbes & magnifiques : Pompe & figure à l'envi : mais sur tout, table splendide, somptueuse, & des divertissemens d'éclat. La Négotiation du prétendu *Plenipotentiariat* dure des Mois & des Années. Tant que le Tapis est ouvert, c'est à qui agira le plus finement, c'est à qui se trompera le mieux. A la fin

on s'accorde. Tant de formalitez; tant de cérémonies; tant de remercîmens au Ciel; tant de réjouïssances épanchées! & la suite de la dévotion & de la joïe publique, quelle est-elle? C'est ordinairement une prompte rupture: plus la Paix fait de fracas chez ces Peuples *Lointains*, moins on en doit esperer la durée. Vive nôtre chére & tranquile *Europe* pour les fermes & stables Pacifications.

Savez-vous la Source des Guerres qui sont si fréquentes, qui causent tant d'embrasement dans ce nouveau Monde que j'ai eu le bonheur de découvrir? C'est que les Traitez, les Alliances, les Confédérations; enfin, les accommodemens & les racommodemens des Princes, s'y font en des termes si ambigus, si équivoques, si captieux, que le Souverain n'y est jamais lié tout-à-fait: il trouve toûjours des ouvertures, & des moïens pour échaper à ses engagemens. Cependant, si ces Seigneurs *Plénipotentiaires* trouvent dans quelque Contract d'un Particulier, la même ruse, ou pour mieux dire, la même fraude, la même fourberie; prenant un air grave, une *face* majestueuse, ils nomment ce piége & ce panneau, mau-

mauvaiſe foi, noirceur, ſceleratelle; & frönçant le ſourcil, comme feroit un Lieutenant Criminel, ils condamnent, de hauteur, à la mort ces Fauſſaires maſquez: mais pour avoir procédé *iniquement* dans la *Forge* de la Paix; pour avoir trompé dans une Négociation? Ils s'en font honneur; ils croïent avoir rendu un grand ſervice au Roi leur Maître. Après un tel contraſte, accordez l'Homme avec l'Homme; je vous en défie. Ne ſommes-nous pas heureux d'être nez dans cette plus petite partie de la Terre, où les Princes & les Souverains marquent tant de Probité; où les Mortels agiſſent ſi humainement?

Mais quelle conſéquence peut-on tirer de la coûtume & de l'uſage de ces Etrangers qui ont ſi peu de bonne foi & d'humanité? La voici. Ces Peuples ont chez eux deux Juſtices d'une eſpèce tout oppoſée. L'une influë ſur les Sujets, & principalement ſur le Vulgaire: Cette *Juſtice*-là eſt humble juſqu'à la derniere baſſeſſe: elle va à pié; & infiniment au deſſous du faſte Roïal; elle rampe comme un ſerpent; elle eſt ſans équipage, ſans ſuite, ſans eſcorte; toûjours traînant ſes fers, & ne pouvant franchir un

pas tant ſoit peu difficile. L'autre JUSTICE eſt la vertu des Princes; & comme elle eſt incomparablement plus reſpectable, infiniment plus auguſte que la Juſtice du Vulgaire, elle a auſſi un privilége extraordinaire & ſublime; ſon Droit eſt de n'avoir point d'autre Loi que la Volonté.

Voilà, comme je vous ai dit, la raiſon de nos *Utopiens* : voïant dans leur Monde ces Monarques, qui, poſſédez du Démon de l'Ambition, tiennent ſi mal leurs promeſſes publiques, & qui violent même ce qu'ils ont juré ſolemnellement ſur la Foi Divine, les *Utopiens*, dis-je, ne veulent avec leurs Voiſins ni Préliminaires, ni *Protocole*, ni Articles; enfin, ils ne veulent aucune Convention écrite. Peut-être changeroient-ils bien vîte de ſentiment s'ils vivoient ſous nôtre Soleil, & ſous nos Climats. Ils ont encore là-deſſus un autre point de Philoſophie; je vous l'ai déja inſinué. Ils vous diſent : les Alliances, les Conventions, les Traitez; enfin, tous les Accords entre les Etats, ſeront obſervez exactement : ſoit; à la bonne heure. Mais, n'eſt-ce pas toûjours un grand mal d'avoir laiſſé vieillir la coûtume de faire des

Trai-

Traitez & des Conventions ? Que marque, s'il vous plait, un tel usage? Redoublez, je vous prie, vôtre attention. Deux Peuples sont separez par la petite distance d'une Colline, ou d'une Riviere: Comme si la Nature ne leur avoit point donné le raport, la liaison qu'elle met entre les Individus de toutes les autres Espèces vivantes, ils se regardent tout de même, que s'ils étoient nez pour se piller, pour se ravager, pour s'égorger l'un & l'autre; & c'est ce que ces Peuples pratiquent *barbarement*, tant qu'ils ne sont point convenus par un Traité. La Convention est-elle faite ? Ne vous imaginez pas que pour cela, ces deux Nations soient en meilleure intelligence. Tant s'en faut : on s'entre-vole, on s'entre-brûle, on s'entre-tuë de plus belle; & pourquoi, ne vous en déplaise ? Parce que ceux qui ont dressé les Articles, étant des étourdis & des imprudens, ne se sont point expliqué assez formellement, assez nettement; si bien qu'en examinant de près, qu'en aprofondissant le Traité, on n'y trouve que des termes ambigus; & les deux Etats voisins recommencent à chercher leur destruction réciproque. Au contraire, la

faine & belle Morale des *Utopiens* eſt qu'on ne doit jamais apeller. *Ennemi* que celui qui a fait tort; & qui s'eſt attiré la haine par quelque violence, par quelque injuſtice. Si les Hommes, ajoutent-ils, ſuivoient la pente de la Nature dont ils ſont les Ouvrages, & qu'elle n'a formé que pour l'Innocence, quel beſoin auroient-ils de Traitez & de Conventions? L'inclination individuelle ne devroit-elle pas avoir plus de force que du papier noirci? Ce ne ſera jamais par les Contracts publics & particuliers que les Mortels s'entr-aimeront: les mots, les promeſſes, les engagemens Civils n'y font rien: le ſeul & ſolide Pivot du Genre Humain, c'eſt la bienveillance; c'eſt le Cœur.

DE LA GUERRE DES UTOPIENS.

CES Inſulaires ont les Armes en horreur & en abomination: au lieu, diſent-ils, que ce ſeroit aux Bêtes féroces à s'entre-mordre & à s'entre-tuer, il n'eſt point d'Animal ſi déchainé, ſi furieux contre ſon Eſpèce que celui qui ſe vante d'avoir ſeul le beau privilége de la Raiſon.

Con-

Contre le ſentiment & l'uſage de preſque toutes les Nations, les *Utopiens* croïent que rien ne mérite moins le nom de GLOIRE que cette fumée, qui ſous les mots ſpecieux & impoſants de *Courage*, de *Bravoure*, de *Valeur*, ſort d'un feu barbare, qui chez les Hommes, cauſe de grans incendies, & en envoïe une nombreuſe quantité dans le vaſte Empire des Morts.

Nonobſtant l'horrible averſion que l'*Humanité* inſpire à nos *Utopiens* contre la Guerre; ils ne laiſſent pas de s'exercer dans la Diſcipline Militaire. Il y a des jours fixez pour cela; & les Femmes, même, ne ſont point diſpenſées de l'Aprentiſſage de *Tuérie Humaine*. Ils font régulierement cet exercice-là pour s'aguerrir: mais ils ne prennent les Armes qu'à la derniére extremité. Trois ſeuls motifs ſont aſſez puiſſans pour les faire entrer en Guerre. 1. Quand on fait chez eux des irruptions & qu'ils ſont obligez de défendre leurs Frontieres. 2. Dès qu'ils aprennent que leurs Amis, que leurs bons Voiſins ſont en danger, & qu'ils ont l'Ennemi ſur leurs Terres, ils arment au plus vîte, & courent à leur ſecours. 3. & enfin, s'ils ſavent, que quelque malheu-

reux Peuple gémit sous l'opression, sous la violence d'un Tyran; touchez, alors, de cette aimable compassion que tout Mortel auroit en suivant les impressions de la vraïe Nature, ils prêtent gratuitement leurs Forces; & ne les rapellent que quand la Nation opprimée est sortie du Joug & de l'Esclavage.

Les *Utopiens* fournissent donc de leur propre Finance, des Troupes auxiliaires à leurs Amis. Ils ne le font pas seulement pour aider les Voisins à repousser l'attaque, à se défendre contre les injustes Agresseurs; ils les secourent aussi pour leur donner moïen d'exercer *la Loi du Talion*, & de se vanger du tort & des injustices qu'ils ont souffert. Mais nos Insulaires n'en viennent-là qu'après qu'on les a consulté avant la Déclaration de Guerre. Ils examinent attentivement la Cause; & dès qu'ils croïent voir démonstrativement, géométriquement, qu'une Nation a ravagé sans droit, & ne veut point réparer le dommage, ils prononcent dès lors hautement que cet Etat-là, aïant causé le trouble, & l'effusion du Sang de l'Image Divine, mérite d'être poursuivie par le fer, par le feu, par le terrible Flambeau de Mars. Les *Utopiens* marquent leur

leur indignation contre L'INIQUITE' POLITIQUE, toutes les fois que la RAISON DU PLUS FORT a été la meilleure; toutes les fois que, par la dure envie de BUTINER, un Peuple en a ravagé un autre: mais ce qu'ils suportent le plus impatiemment; c'est quand leurs Négocians, chez quelque Nation que ce soit, sont, par le pretexte des Loix injustes, ou par la mauvaise interpretation des bons Réglemens, sont, dis-je, fourbez sous la couleur de l'Equité.

C'a été la source de la Guerre qu'un peu avant nôtre Génération, ils firent, pour les *Nephélogètes*, contre les *Alaopolites*. Les *Nephélogètes* crurent avoir reçu des *Alaopolites*, par formalité de Jurisprudence, une grande injustice dans le Commerce: Que cette plainte fût bien ou mal fondée; toujours est-il vrai qu'elle fut le sujet d'une Guerre afreuse. Ces deux Nations, sur ce différent-là, arméren avec beaucoup d'animosité, de haine, de fureur. Des Peuples d'alentour entrérent dans la querelle, & le feu devint général. Quelle fut la conclusion de ce furieux embrasement? De ces Républiques, qui toutes étoient très-florissan-

tes les unes reçurent des secousses qui les mirent sur le penchant; les autres furent desolées; & comme un mal amène l'autre, les *Alaopolites* tombérent enfin dans la servitude & dans les chaines. Les *Utopiens*, qui ne faisoient la Guerre que pour leurs Alliez, ou plûtôt que pour le bon Droit, forcerent les *Alaopolites* d'obéïr aux *Néphelogètes*, & de vivre sous leur dépendance. Vous saurez, pourtant, que quand les *Alaopolites* étoient en prosperité, les *Néphelogètes* n'étoient rien en comparaison de cette Nation-là,

C'est avec cette vigueur intrepide que nos Insulaires soutiennent les interêts & l'argent même de leurs Amis. Il s'en faut bien que ces incomparables, que ces inimitables Peuples soient aussi vifs pour leurs propres affaires: quand on les trompe en quelque lieu, & qu'on détourne leurs Deniers, la colère ne và point jusqu'à une rupture: ils prennent patience *philosophiquement*, se contentans de ne plus faire aucun Commerce avec ceux qui en ont mal agi, tant qu'ils ne donneront point de satisfaction. Ce n'est pas qu'ils aïent moins d'égard pour leurs Concitoïens que pour leurs Alliez: mais ils se tiennent plus offensez quand on

on prend le bien de leurs Amis, que si on prenoit le leur propre : la raison en est que chez les Alliez de l'*Utopie*, chaque Négociant perd pour son compte particulier ; & conséquemment, on ne peut lui ôter son bien, sans l'exposer à une grande souffrance. Il n'en va pas de même chez nos Insulaires : comme tout est chez eux en Communauté, le dommage n'interesse pas beaucoup un Habitant ; & pourvû qu'on n'attente point à sa personne ; pourvû qu'on lui laisse la vie & la santé, il ne se sent point de sa perte ; il n'en est ni plus pauvre, ni plus riche ; il n'en vit pas moins heureusement. Pour vous faire mieux comprendre la chose, un *Utopien* ne sauroit perdre qu'aux dépens de toute la Nation : tout son malheur consiste à voir diminuër, pour quelques jours, un peu de l'abondance Publique ; ou, pour mieux dire, un peu du superflu général ; car les *Utopiens* ne portent chez les Etrangers que ce qu'ils ont de trop. Ainsi, le dommage est commun ; & pas un Citoïen ne s'en sent en son particulier. Voici donc la consequence qu'ils tirent de ce principe-là : seroit-il juste, ou plûtôt ne seroit-ce pas une cruauté barbare, de cau-

ser la mort à plusieurs gens, par ressentiment & par vangeance pour une injure, pour un outrage, pour une violence; enfin, pour une perte qui n'a ôté à personne ni la vie, ni le necessaire, ni le bonheur?

Mais quand, en quelque Païs de ce nouveau Monde, un de nos Insulaires a reçu une blessure, ou qu'on l'ait maltraité jusqu'à le faire descendre dans le tombeau, soit que le meurtre ait été commis par autorité publique, soit qu'un Particulier en soit l'Auteur, dès qu'ils ont apris, par leurs Ambassadeurs, la verité du Fait, ils demandent fierement les coupables; & si on ne se hâte de les apaiser en les leur livrant, ils ne balancent point à declarer la Guerre. Quand les *Utopiens* sont maîtres de cette sorte d'*Offenseurs*, ils les punissent par l'Esclavage, ou par la mort.

Bien éloignez de se faire un grand honneur d'avoir massacré dans un Combat, dans une Bataille, des dix, des vingt, des trente mille hommes, si plus n'y a: très-éloignez de s'épancher en réjouïssance par la Musique, par le tonnerre du Canon, par le siflement bruïant d'un feu d'artifice; & cela pour avoir remporté

té une Victoire qui a fait couler des ruiſſeaux de ſang Humain, & qui a couvert de Cadavres tout un Champ deſtiné par la Nature à faire vivre les Hommes : encore une fois ces bons Inſulaires, loin d'avoir nos barbares ſentimens ſur la Guerre, ſont conſternez, & rougiſſent de honte, quand ils voïent que ſous le nom d'*ennemis*, ils ont fait périr tant de Mortels. N'eſt-ce pas, diſent-ils, une ignorance craſſe, un aveuglément des plus épais & des plus obſcurs, d'acheter ſi cherement des marchandiſes, fuſſent-elles les matieres les plus précieuſes que la Terre puiſſe cacher dans ſon riche ſein.

Quand donc, à vôtre avis, nos *Utopiens* ſe ſavent-ils bon gré, quand ſe félicitent-ils d'avoir vaincu? C'eſt lorſque, par adreſſe & par ruſe, ils ſont venus à bout des Ennemis. Après cette réüſſite, qu'ils apellent auſſi ſage qu'heureuſe, ce ne ſont que des chants de gloire & de triomphe ; tout retentit des acclamations du Peuple ; & ces vrais Humains aïant eu le bonheur de procurer le Bien Public, par leur prudence, & ſans avoir à ſe reprocher l'effuſion du Sang, ni une groſſe *tuërie*, ne peuvent en marquer aſſez de

de joïe. Dans ces heureuſes conjonctures, ils érigent des trophées; ils élèvent de ſuperbes Monumens pour perpétuer le ſouvenir de la Victoire.

Je ne doute point, Meſſieurs, que cette nouveauté-là ne vous étonne, & que vous ne la preniez pour un travers de bon ſens. Mais faites, je vous prie, attention à leur raiſonnement. Ils ſe vantent d'avoir fait la Guerre en vrais hommes, quand ils ont vaincu par fineſſe; pourquoi? C'eſt qu'ils ont conduit leurs Armes par la Raiſon, & que la Raiſon vaut beaucoup mieux que le courage, que la bravoure, que la valeur. De tous les animaux, diſent-ils, l'Homme ſeul a le privilége de pouvoir attaquer, ſe défendre, combatre avec eſprit & avec jugement. Les Ours, ajoutent-ils, les Lions, les Sangliers, les Loups, les Chiens, les autres bêtes ne combatent que du corps; & comme la plûpart de ces Bêtes l'emportent ſur nous pour la force & pour la férocité, auſſi avons-nous ſur elles l'avantage de la connoiſſance & du bon ſens.

Quand nos Inſulaires en viennent à une rupture ouverte avec quelque Nation, ils n'ont pour but que d'obtenir ce qu'ils

qu'ils prétendent raisonnablement & legitimement leur être dû, & dont le refus les oblige à déclarer la Guerre. Ils ne sont jamais les Agresseurs que quand ils ne peuvent se dispenser de l'être: mais aussi, quand le feu de la Discorde est une fois allumé, ils croïent qu'on ne sauroit prendre une vangeance trop sévere de ceux qui ont causé l'embrasement; afin que, dans la suite, la crainte les tienne en bride, & que la terreur les empêche de retomber dans la même injustice ou dans la même violence. C'est-là le but que les *Utopiens* se proposent dans un dessein: ils en pressent, ils en hâtent l'execution; en sorte, néanmoins, qu'on doit plus penser à éviter le péril, qu'à s'attirer des louanges, qu'à aquérir de la gloire.

Dès que la Guerre est declarée, ils envoïent secrètement des billets dans les lieux les plus aparens du Païs ennemi; & ils prennent si bien leurs mesures, qu'on en affiche un bon nombre en même tems. Ces Billets, qui sont autorisez par le seau de la République, promettent une grande récompense à quiconque pourra tuër le Prince qui est leur adversaire. Il y a aussi dans ces placards d'autres récompenses,

ses, moindres à la vérité, que la précédente, mais pourtant, très-considérables, par lesquelles on met à prix certaines têtes nommées, & specifiées dans le papier affiché : Ce sont ceux que les *Utopiens* croïent avoir donné au Prince le mauvais conseil qu'il execute contr'eux. Quand on se saisit d'un des proscripts, & qu'on le leur amène vivant, ils donnent le double de la récompense promise & fixée. Ils promettent même des récompenses à ceux dont ils ont mis la tête à prix, & leur offrent leur grace s'ils veulent se declarer contre leurs Compagnons.

De cette maniére-là, il arrive bien-tôt que ces Proscripts se défient de tout le monde ; & que ne pouvant compter les uns sur les autres, bien loin d'être en sureté, ils sont continuellement dans la plus grande crainte, & dans le plus grand danger. Car il arrive fort souvent qu'une bonne partie de ces *Apréciez*, & principalement le Prince, lui-même, sont trahis, tuez, ou livrez par ceux en qui ils avoient le plus de confiance : tant les presens ont de force & de vertu pour exciter au Crime ! Nos Insulaires, qui n'ignorent pas cette verité-là, n'épargnent rien

rien pour en faire leur profit. Mais, sachant bien aussi que leurs solicitations, que leurs exhortations jettent dans le dernier peril ceux qu'ils tentent, ceux qu'ils tâchent de seduire & de corrompre, ils ont soin que la grandeur du danger soit compensée par l'importance, & par le haut prix des bienfaits. C'est pourquoi, ils promettent dans ces conjonctures-là, dont ils ont chez eux beaucoup d'exemples, ils promettent, non seulement une grande quantité d'or, mais aussi la proprieté de terres d'un gros revenu, où ces Traîtres & ces Meurtriers pourront vivre surement & agreablement chez les Amis; & les *Prometteurs* tiennent exactement parole.

Les autres Nations regardent comme une bassesse d'ame, comme une lâcheté, comme une barbarie, cet usage politique de faire un trafic de ses Ennemis, & de mettre leur vie à l'enchere: mais les *Utopiens* s'en font honneur; ils s'en glorifient; ils soûtiennent, qu'en cela leur conduite ne sauroit être plus sage ni plus prudente. Par ce moïen-là, disent-ils, nous finissons une Guerre sans qu'elle nous coute aucune Bataille, aucun Combat. D'ailleurs nous faisons voir nôtre

bon

bon Naturel & nôtre Humanité: par le sang & la vie d'un petit nombre de Coupables, nous sauvons des milliers d'Innocens, qui auroient péri dans l'Occasion & dans l'Action. Ce n'est pas seulement la conservation de nos Compatriotes que nous avons en vuë; c'est celle aussi de nos Ennemis: nous n'avons guere moins de pitié des Soldats qui portent les Armes contre nous que de nos propres Troupes; sachant bien que cette Milice n'est pas entrée de bonne volonté dans le sanguinaire Métier de *Mars*; mais que ce sont ses Princes qui l'y ont comme forcée, & qui s'en servent comme d'un instrument de la fureur qui les agite.

Si la Machine des récompenses offertes n'a point d'effet, les *Utopiens* tentent une autre voïe: C'est de semer de la division, faisant esperer la Couronne au Frere du Prince ou à quelque Grand du Roïaume. Si les factions & les révoltes qu'ils tâchent de former dans un Etat, languissent, ne s'enflamment point; enfin si elles ne reüssissent pas selon leur but; alors ils ont recours aux Nations voisines de celle avec qui ils sont en rupture; & leur produisant quelque vieux

titre qu'ils ont deterré, car les Souverains n'en manquent jamais, ils les poussent à prendre les Armes contre l'Ennemi de leur Ile. Quand ils ont promis à ces Peuples qu'ils sollicitent à la diversion, de les secourir, & de les aider de leurs forces, ils fournissent une prodigieuse quantité d'argent, mais très-peu de Citoïens: Ils aiment si cherement leurs Compatriotes, & ils font si grand cas de leurs Compatriotes, qu'ils auroient de la peine à échanger un de leurs Gens contre le Roi leur ennemi. Mais pour l'Or & pour l'Argent, comme ils ne gardent ces Métaux que pour cet usage-là, ils le donnent sans répugnance; & d'autant plus que, quand il ne leur en resteroit point du tout, ils n'en vivroient pas moins commodément. D'ailleurs, outre leurs Richesses domestiques, ils ont encore au dehors des biens infinis. Comme ils prêtent aisément, plusieurs Nations leur doivent, je croi vous l'avoir déja dit: Or c'est de cet argent-là qu'ils tirent des Soldats de tous côtez, & principalement des *Zapolètes*.

Les *Zapolètes* sont une Nation, placée à cinq cens mille pas de l'*Utopie* & située au Soleil levant. Ce Peuple est afreux, gros-

grossier, farouche, sauvage, & préférant aux plus beaux lieux de la Terre les forêts & les montagnes où il a été nourri. Ces Hommes-là sont d'une constitution dure; endurcis au chaud, au froid, & au travail: ils ne prennent aucun plaisir; ils se soucient peu de l'Agriculture, des édifices, ni des habits. Toute leur occupation est de nourrir leurs bestiaux; ne vivant presque que de la Chasse, & de ce qu'ils peuvent dérober. Les *Zapolètes* ne sont nez que pour la Guerre: aussi en cherchent-ils avec le dernier empressement l'occasion. Ils l'embrassent avec ardeur; & descendant par bandes de leurs retraites & des Montagnes, sortant de leurs forêts par troupes, ils s'offrent, presque pour rien, à ceux qui sont venus en ce Païs-là pour enrôler des Soldats. Ainsi, ces Montagnards ne conoissent dans la Vie aucun Art; excepté celui qui enseigne aux Mortels à s'entre-égorger par les règles, à s'entre-tuër dans les formes. Quand les *Zapolètes* se sont une fois engagez à quelque Service Militaire, ils se battent comme des lions, & leur fidelité est incorruptible.

Mais ils ne se lient, ils ne s'engagent jamais pour un tems fixe & limité. Les clauses de l'en-

l'enrôlement sont que, si dès le lendemain les ennemis leur promettent une meilleure solde, ils passeront de leur côté; & que si le jour suivant, les premiers *Engageurs* offrent un petit surcroît de profit, ils viendront se remettre sous leurs étendarts. Il se fait peu de Guerres où les *Zapolètes* ne se trouvent dans les Armées des deux partis oposez. Il arrive de-là, tous les jours, une contrarieté fort difficile à imaginer, tant selon les Loix de la Nature, que selon celles de la Societé Humaine. Deux proches parens, deux freres, si vous voulez, s'aiment tendrement: choisissant la profession des Armes, les voilà tous deux sous le même Capitaine. Tant que ces freres sont ensemble, leur tendresse redouble par la raison même qu'ils servent le même Maître, & qu'ils défendent la même Cause. Peu de tems après se separent-ils? se trouvent-ils dans les differentes Troupes de deux Princes qui se font la Guerre? L'amitié s'éteint, la fraternité meurt, tous les liens du sang se rompent: C'est à qui des deux paroîtra le plus grand ennemi de son proche, c'est à qui donnera les marques les plus éclatantes de haine & de colere contre son parent; enfin, si ces

freres se rencontrent dans une mêlée, ils sont obligez, sous peine de perdre l'honneur, & peut-être la vie, de faire de bonne foi, tous leurs efforts pour s'entretuër. Et qu'est-ce, s'il vous plait, qui les incite à cette fureur denaturée? Un morceau de pain, un peu d'argent qu'ils reçoivent chaque jour, chacun, du Souverain au service duquel il s'est engagé. Cependant, ce vil & méprisable interêt les posséde si fort, qu'un soû de plus sur la solde suffit pour les faire changer de parti. Par une telle conduite, ils tomberent bien vîte dans l'Esclavage de l'Avarice; & perdant cet heureux mepris qu'ils avoient pour les Richesses, ils commencerent si bien à aimer la Monnoïe, que c'est un proverbe chez les autres Nations de ce nouveau Monde, *point d'argent*, *point de Zapolète*. Cependant, l'avarice ne leur est nullement profitable; car ce qu'ils gagnent par le sang, ils le consument aussitôt par le luxe; ce qui ne les empêche point, neanmoins, d'être toujours pauvres & miserables.

C'est de ces hommes-là que nos *Utopiens* se servent principalement dans toutes leurs Guerres. Comme ces Montagnards ne trouvent nulle part une si bonne

ne paie, ils accourent en foule à ces Insulaires. Ceux-ci les reçoivent, & les enrôlent très-volontiers. Peut-être n'en devineriez-vous jamais le motif: je vais vous le dire. Comme les *Utopiens* cherchent les honnêtes gens pour les emploier dans leur service: aussi cherchent-ils les *Zapolètes*, Nation très-mauvaise, & qui, trafiquant en sang humain, leur est extrêmément odieuse, aussi, dis-je, les cherchent-ils pour les perdre, & pour les exterminer. La République en a-t-elle besoin pour la Guerre? On les attire par de grandes promesses; on en fait un Corps de troupes; mais on le poste toûjours dans les endroits les plus dangereux. Une grande partie y périt; &, consequemment, ceux-là ne reviennent point demander l'execution des promesses. Pour ceux qui ont échapé au péril, on leur tient parole; on leur donne de bonne foi ce qui a été promis; & cela, dans la vuë de les encourager à n'avoir pas moins d'assurance & de hardiesse dans une autre occasion. Au reste, les *Utopiens* se soucient fort peu que l'Ennemi ait passé au fil de l'épée beaucoup de leurs *Zapolètes*, & qu'il en ait fait un grand carnage. Ils croient même, que le Genre Humain

leur seroit bien redevable, s'ils pouvoient purger la Terre de cette Nation sale, méchante, & qui, dans le fond, n'est qu'une Canaille nombreuse.

Après la Soldatesque *Zapolétaine*, nos Insulaires emploient les Troupes de ceux dont ils ont entrepris la defense, & pour qui ils ont pris les Armes: ils ont, de plus, les *Auxiliaires*, que leurs autres Amis leur fournissent; & enfin, ils joignent à toutes ces forces celles de la Nation. Ils choisissent parmi les Citoïens un homme dont la sagesse & la valeur soient éprouvées; & ils lui donnent une autorité absoluë sur toutes les Troupes. Ce Général a sous lui deux autres Compatriotes, qui sont comme ses Lieutenans: je dis *comme*; car tant que le Général est en état de commander, ces deux subalternes ne sont que des particuliers, & n'ont pas plus de pouvoir dans l'Armée que le moindre Soldat: mais s'il arrive que le Général soit pris, où qu'il soit tué; alors un des deux Citoïens occupe la place du Mort, ou du prisonnier; & il monte à cette Dignité-là comme par droit d'héritage & de succession. Un troisième est nommé sur le champ; & ils prennent judicieusement cette précaution, afin que com-

comme le ſort des Armes eſt fort incertain, le péril du Chef ne jette point l'Armée dans le deſordre, & dans la confuſion.

Chaque Ville fait ſes levées: on admet les Citoïens qui ſe preſentent par bonne volonté pour la Patrie, & on leur fait faire l'aprentiſſage militaire. Les *Utopiens* ne forcent perſonne à entrer dans le ſervice, ni à embraſſer la profeſſion des Armes; étant perſuadez qu'un Soldat naturellement timide, non ſeulement ne fera jamais des actions de bravoure; mais que même, il inſpirera la lâcheté à ſes Camarades. Cependant, s'il ſurvient tout d'un coup une Guerre qui mette l'Ile en danger, on prend les poltrons, pourvû que d'ailleurs ils ſoient forts & vigoureux: on les embarque avec de bons Soldats; on les place par-ci par-là entre des braves ſur les murailles; enfin, on en diſpoſe d'une maniere qu'il n'y a pas moïen de s'enfuir. Alors ces pauvres Timides, aïant honte de n'avoir pas autant de courage que leurs Concitoïens, ſe voïant en preſence de l'Ennemi, & ſur tout l'eſperance de ſe ſauver leur étant ôtée, font, comme on dit, *de néceſſité vertu*: ils s'encouragent, ils s'animent; &

souvent leur lâcheté naturelle tourne en valeur héroïque.

Pour les Guerres éloignées, je vous le repète, nos *Utopiens* ne savent ce que c'est que de contraindre: mais quand les femmes y veulent accompagner leurs maris, bien loin de les en empêcher, on les y exhorte, & on leur donne de grandes loüanges sur leur fidelité conjugale, & sur leur brave résolution. S'agit-il d'une Bataille? On met chaque Epouse auprès de son Epoux: les fils, les oncles, les neveux, les cousins; enfin, tous les parens que ces Conjoints ont à l'Armée, les environnent, forment une espèce de cercle dont les Mariez sont le centre. En aïant demandé la raison, ces bons Insulaires me firent une réponse qui me parut admirablement sensée: Nous faisons cela, dirent-ils, afin que ceux qui, par le mouvement secret de la Nature, sont portez à s'entrevouloir du bien, se secourent mutuellement dans le péril & contre la mort. Je ne puis assez m'étonner que les Gens de nôtre Monde n'aïent point encore trouvé cette invention-là.

C'est un deshonneur, c'est une infamie au Mari de revenir sans sa Femme;

&

& au Fils, de retourner dans le Païs après avoir perdu son Pere à la Bataille. Quel effet pensez-vous que cette coutume-là produit? C'est que quand on les attaque, quand on en vient aux prises, quand il se fait une mêlée, si l'Ennemi tient ferme, le Combat ne finit que par le massacre, que par le Carnage. Nos Insulaires font tout leur possible pour ne point s'exposer eux-mêmes aux fureurs de la Guerre, & pour n'y emploïer que des Troupes étrangeres, auxquelles, comme vous avez vu, ils donnent une grosse païe: mais aussi, autant ils ont débandé les ressorts de la Prudence pour prévenir l'effusion de leur sang, & la perte des Citoïens; autant, lorsqu'ils ne peuvent se dispenser d'entrer en lice, marquent-ils de valeur & d'intrépidité. Ne croïez pas qu'ils aillent au Combat avec une impetuosité féroce: tant s'en faut: ils retardent, ils reculent, ils réflechissent; & pendant ce tems-là, ils s'animent si fort à l'Action Militaire, qu'ils aiment mieux y périr que de tourner le dos. Les *Utopiens* ont encore une autre raison d'encouragement. Ne craignant point de tomber en nécessité: aïant, chacun chez soi, abondamment de quoi vi-

vre; enfin, bien sûrs que leur Posterité sera toûjours à son aise, cela leur met l'esprit en repos; cela leur inspire une vaillance extraordinaire; enfin, cela leur fait mépriser le dernier malheur de la Guerre, c'est-à-dire d'être défaits, batus, vaincus, passez au fil de l'Epée. Vous savez, Messieurs, que nous n'avons point le même avantage dans nos Armées. Depuis le moindre Soldat jusqu'au Généralissime, chacun pense à ses besoins, à sa fortune, à sa famille; si bien que ces soins-là partagent les cœurs les plus braves, les plus héroïques, entre la crainte & la valeur; au-lieu qu'un *Utopien*, assuré que sa femme, ses enfans, ses proches vivront heureux après lui, n'a proprement que sa personne à sacrifier. Une autre raison qui fait la confiance de ces Peuples dans une Bataille. c'est leur grande habileté pour les Armes. Mais la principale cause de leur valeur, la voici. Leurs Loix étant toutes fondées sur la Raison, sur la Justice, sur l'Equité naturelle, on les élève dans ces bons principes, & dans ces belles maximes. Il ne se peut, donc, pas qu'ils ne soient braves; car ils aprennent, par une belle éducation, à ne pas négliger assez la

vie,

vie, à ne la pas mépriser assez pour la prodiguer témerairement; mais aussi que quand l'honneur, & le bien de la Patrie le demandent, on doit mourir courageusement, & sans aucun retour sur l'interêt personnel, sur la tendresse, & sur l'amitié; mort vraîment héroïque, mort de Philosophe.

Dans le fort du Combat, en quelque endroit qu'il se donne, l'élite de la Jeunesse, & qui est fort résoluë à périr, s'il le faut, pour le bonheur commun, se met en mouvement contre le Général des ennemis, ou, pour mieux dire, conjure sa perte. On l'attaque ouvertement & de front; on lui tend des piéges & des embuscades; on cherche de près & de loin à s'en défaire; enfin, ces jeunes gens, formez en un Bataillon sur lequel toute l'Armée a les yeux, & dont on a grand soin de remplacer les Soldats fatiguez, ou rebutez, cette jeune Milice, dis-je, emploïe toute la ruse, & toute la bravoure de *Mars* pour venir à bout du Chef de l'Armée ennemie. Cette opiniâtreté a ordinairement une réüssite si heureuse, qu'à moins que le Général ennemi ne prenne le parti de la fuite, il est tué, ou fait prisonnier.

Quand la Fortune s'est déclarée pour nos *Utopiens*, quand ils ont la Victoire, n'allez pas vous imaginer que dans le transport de la fureur guerriere, ils tuënt, ils massacrent les Vaincus. Non: ces excellens Humains aiment mieux prendre ceux qu'ils ont mis en fuite, que de leur ôter la vie. Jamais, même, ils ne poursuivent les Fuïards que lors qu'ils sont sûrs de pouvoir le faire: le gros des Troupes demeure en ordre sous les étendarts, & l'Armée toûjours prête à soûtenir le combat. Ils observent cette méthode-là si exactement, que, quand ils ont battu l'Ennemi, si leur Arriere-Garde n'a point eu part à la Victoire, ils laissent plûtôt échaper tous les Vaincus, que de déranger les Troupes pour courir après eux. Nos Insulaires se souviennent de ce qui leur est arrivé plus d'une fois. Les Ennemis avoient défait tout le Corps de l'Armée *Utopienne*: enflez de l'orgueil d'avoir triomphé, ils se dispersoient, ils couroient ça & là, pour poursuivre, & pour faire du carnage. A vôtre avis, Messieurs, quelle fut la suite de cet emportement barbare? Les *Utopiens* avoient un petit Corps de reserve. Les Troupes bien cachées, épioient le tems, elles

étoient

étoient attentives à l'occasion. Dès qu'elles la virent favorable, elles fondent sur ces *Coureurs*, sur ces *Massacreurs*, qui, ne doutant point d'une victoire insigne & complète, ne cherchoient qu'à répandre la Mort par tout. Mais *mal en prit* à ces Destructeurs de l'Espèce humaine; leur excès de confiance fit changer le sort, qui effectivement tourne comme une girouéte: Nos *Utopiens* eurent le bonheur de tuër les *Tueurs*: par une révolution imprévuë ils arracherent la *Palme*, les *Lauriers*, la Victoire à l'Armée victorieuse; enfin, les Vainqueurs devinrent, à leur tour, les battus, les *bien & dûment* vaincus.

Les *Utopiens* ont-ils plus de finesse à tendre des piéges, à poster des embuscades, qu'ils n'ont de ruse pour les éviter? Ce problème de Guerre ne peut se soudre, ni se décider aisément. Vous croiriez quelquefois & vous le croiriez sur toute l'aparence possible, qu'ils méditent la retraite, & qu'ils ne pensent qu'à fuir: rien moins que cela. Tout au contraire; prennent-ils cette résolution-là? On ne s'en défieroit jamais. Car dès qu'ils reconoissent que leur Camp n'est pas bon, ou que les Ennemis sont beaucoup supe-

 rieurs,

rieurs; alors, ils décampent la nuit avec tout le silence imaginable: ou ils se tirent du péril par quelque stratagême; enfin, de jour même, ils font la retraite avec tant de finesse, & avec un si bel ordre, qu'il n'est pas moins dangereux de les attaquer quand ils se retirent, que lors qu'ils tiennent ferme, que lors qu'ils défient, & qu'ils semblent dire d'un air menaçant, aux ennemis, *venez, venez, vous serez les très-bien reçûs.*

Nos Insulaires ont grand soin de fortifier leur Camp par un fossé aussi profond que large; & comme ils font jetter de leur côté la terre tirée de ces endroits creusez, cela leur vaut un double rempart. N'allez pas vous imaginer qu'ils emploïent à cette sorte de travaux, des *goujats*, des valets, des gens de la plus basse mechanique. Non: ce sont les Soldats mêmes qui font ces Ouvrages si utiles. Toute l'Armée a la bêche, a l'outil à la main; à condition, pourtant, mes Amis, qu'il vous plaira d'excepter ceux qui, pendant que leurs Compatriotes fouïssent & travaillent, sont commandez pour faire sentinelle autour du Camp; & cela, pour être toûjours prêts à repousser les attaques imprévuës. Tant de

Gens

Gens *mettant donc la main à l'œuvre*; tant de bras étant occupez à mettre le Camp en fureté, il n'eſt pas concevable avec quelle vîteſſe ils finiſſent leurs retranchemens, & tous leurs travaux.

Leur Armure a toute la ſolidité neceſſaire pour recevoir les coups ſans bleſſure; & cependant, ſi légére, formée avec tant d'adreſſe & tant d'art, qu'elle n'empêche ni le geſte, ni le mouvement. Ils peuvent même nager commodément avec cette Armure-là. Il faut remarquer que dans l'éducation de guerre, quand on leur donne les premieres leçons de la Diſcipline Militaire, ils s'accoutument à nager armez. Les inſtrumens ſanguinaires & meurtriers dont ils ſe ſervent en combattant de loin, ce ſont des dards, des flèches, des javelots; & ils manient ces *outils de mort* avec une force, avec une adreſſe merveilleuſe; on ne peut pas mieux viſer. L'Infanterie & la Cavalerie portent également le Carquois. Quand il faut ſe battre tête à tête, homme à homme; enfin, s'agit-il d'en venir aux priſes? Cela ne ſe fait pas à l'épée: c'eſt avec des haches qui par le fil, par le trenchant, & par la peſanteur, ſont tout-à-fait propres à ne pas manquer

ſon coup, & à fraper d'eſtoc & de taille. Ils ſont d'une habileté ſinguliere à inventer des machines de guerre : quand elles ſont achevées, on a grand ſoin de les cacher, de peur qu'en ſe hâtant de les produire, & qu'en les faiſant jouer trop tôt, elles ne manquent leur effet, & ne donnent lieu aux ennemis de rire & de ſe divertir. En faiſant ces Machines, ils prennent garde ſur tout qu'il ſoit aiſé de les tranſporter, & qu'elles tournent facilement.

Nos *Utopiens* ont-ils fait une trêve? Ils l'obſervent très-religieuſement ; & ne la violeroient pas même, quand les Ennemis y feroient infraction. Rare exemple ! & qui, à ce que je croi, ne ſe trouve que chez ces bons Inſulaires. Cette Nation qu'on peut nommer, à juſte titre, *l'Honneur du Genre Humain*, n'a pas la cruelle & barbare coutume de piller, de ravager, de brûler les moiſſons ; enfin, de commettre ces hoſtilitez affreuſes, que nous avons la douleur de voir dans nôtre Monde. Fort éloignez de cette Maxime pernicieuſe, *qu'on doit affoiblir ſon Ennemi par tous les endroits poſſibles*, ils empêchent autant que cela ſe peut, que les hommes & les chevaux ne foulent & ne

gâtent

gâtent les grains de la Campagne : que savons-nous, disent-ils, si la Terre ne produit point ces biens-là pour nôtre usage ; & si quelque jour, nous ne serons point trop heureux de les trouver ? Ils ne font jamais de mal à un homme qui n'a point d'armes, à moins que ce ne soit un espion. Ils conservent & protégent les Villes qui se rendent : les conquêtes prises d'assaut ne sont point mises au pillage : mais on fait mourir ceux qui ont empêché que la Place ne capitulât, ou ne se rendît ; & quant aux autres qui, suivant ce mauvais conseil, se sont défendus avec trop d'opiniâtreté, on les condamne à la servitude & à l'esclavage.

Ils ne touchent ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans ; enfin, à pas un de ceux qui ne sont pas propres à la Guerre. S'ils savent que, pendant le Siege, il y a eu parmi les Assiegez, des Citoïens qui conseilloient la reddition de la Place, ils leur en font un mérite ; & pour les en recompenser, on leur fait present de quelque portion du bien des Condamnez : le reste de cette confiscation est distribué aux Troupes Auxiliaires ; car pour eux, aucun ne profite du butin des Vaincus ; pas un des Vainqueurs n'a part aux dépouilles de l'Ennemi.

Au

Au reste, quand la Guerre est terminée, ils ne demandent point à leurs Amis de dédommagement pour les frais que la Republique a fait pour eux : ils mettent tout sur le compte des Ennemis batus & défaits. Sur ce principe-là, qui n'a rien que d'équitable, puis qu'on supose que les *Utopiens* n'arment jamais que pour des raisons légitimes & indispensables ; sur ce principe-là, dis-je, on condamne les Vaincus aux dépens du Procès ; on les oblige à fournir une bonne somme ; & cet argent-là est reservé, destiné, consacré pour les mêmes Conjonctures de Guerre : mais ce n'est-là qu'une partie du Paiement : on contraint encore ces pauvres batus, à céder pour toûjours des terres & des héritages qui augmentent de beaucoup les revenus de nos Insulaires. Ils ont, à present, de ces sortes de fonds & de rentes chez plusieurs Peuples. Ces revenus se sont formez insensiblement, & par des occasions differentes : mais cette petite source pécuniaire s'est tellement enflée, ses eaux sont devenues si fortes & si fécondes qu'elle produit par an plus de sept cens mille ducats.

Ils envoient sur ces biens étrangers quelques-uns de leurs Compatriotes ; & ils

ils leur donnent le titre de *Questeur*, ou de Tresorier. Ces Officiers vivent-là splendidement ; ils y font une figure des plus magnifiques : mais quelque dépense qu'ils fassent pour paroître en grans Seigneurs, & faire honneur à la Patrie, ils ne sauroient dépenser tout le revenu. Il en reste toûjours une bonne partie pour mettre dans le Trésor Public : souvent aussi ils prêtent un peu de cet argent-là au Peuple sur les terres duquel ces heritages sont situez : on leur en laisse la jouïssance & l'usufruit jusqu'à ce que la République en ait besoin ; & même il n'arrive presque jamais qu'on redemande le *Total*. De ces terres, de ces heritages, ils en assignent une partie aux Gens, qui, à la sollicitation *Utopienne*, veulent bien courir le danger dont je vous ai parlé. Si quelque Monarque, possedé du Démon de la mauvaise gloire, aïant pris les Armes contre eux, se prépare à faire une irruption ? ils assemblent, en toute diligence, la plus nombreuse, la plus puissante, la plus formidable Armée qu'il leur est possible : ils courent, ils volent à l'Ennemi jusques au delà de leur frontiére ; & le repoussant, ou peut-être, le taillant en piéces, ils se garantissent ainsi

de

de l'invasion. Nos *Utopiens* n'aiment point du tout à *guerroïer* sur leurs terres; & il n'est point même de cas assez pressant, de necessité assez urgente, pour les obliger à introduire dans l'Ile aucun secours étranger.

DES DIFFERENTES RELIGIONS DE L'UTOPIE.

CE n'est pas seulement dans l'Ile en général que le Culte Divin est bigarré, c'est aussi chez toutes les parties de la Nation. La Croiance Religieuse ne sauroit être plus partagée; ni la Foi pieuse, plus sujette à controverse. Chaque Ville a son Dieu. L'une se prosterne & fait ses dévotions devant le flambeau de l'Univers, Astre dit vulgairement le Soleil: l'autre récite ses Heures devant la Lune, & invoque cette belle & *argentine Phebé*, de qui la Gent Poëtique a rèvé tant de belles choses dans son insomnie ordinaire. Telle Ville fête & chomme une autre Planète: & enfin, dans nôtre *Utopie* il y a du *Service Divin*, de tous les genres & de toutes les façons. Vous ne croiriez peut-être pas, Messieurs

mes

mes bons Amis, ce que je vais vous dire, & ce qui est, néanmoins, une des véritez les plus *Utopiennes*. Certaine Société particuliere de ce Corps Politique, certain assemblage de mortels, certaine Ville; tout comme il vous plaira: ces Gens-là donc adorent & servent un je ne sai quel homme, qui, pendant sa vie, se distingua par son merite, & par sa réputation; & non seulement ils ont *apotheosé* ce Personnage-là, non seulement ils en ont fait un Dieu; mais même, ils le croïent le premier & le plus grand des Dieux, le Maître de la Foudre; enfin, c'est leur *Jupiter*.

Mais la partie de nos Insulaires la plus nombreuse, la plus sage, la plus éclairée, rejettant toutes ces Divinitez chimériques, n'admettent, & ne reconnoissent qu'un seul Etre adorable. Il est, disent-ils dans leur *Catéchisme*, il est invisible, éternel, immense, incomprehensible, & infiniment au-dessus de tout ce que l'Esprit Humain peut concevoir, peut imaginer. Ce grand Dieu, ajoutent-ils, remplit tout l'Univers, non pas materiellement, non pas d'une étendue corporelle & divisible; mais par son vouloir, & par sa puissance. Ces *Utopiens ortho-*

doxes

doxes donnent le beau nom de *Pere* à cette Divinité : ils attribuënt à elle seule les Origines & les principes, les accroissemens & les progrès, les vicissitudes & les révolutions : enfin, ils la reconnoissent pour le *Moteur* des commencemens & des fins, pour la Cause Premiere & Universelle; & comme ils en font l'unique objet de leur Religion, ils ne rendent qu'à cet Etre Tout-puissant les divins & sacrez honneurs du Culte.

Quoique toute la Nation ne s'accorde point sur cet Article essentiel & capital, ils conviennent tous, néanmoins, d'une chose : c'est qu'il y a un Etre superieur à tout, un Etre dont l'existence est éternelle, & dont la volonté est souverainement absoluë; que c'est lui qui, par la seule vertu de sa Parole toujours efficace, a *realisé* le Néant, & créé ce vaste & ce bel Univers dont nous faisons une petite partie; enfin, que c'est lui qui, par une Providence également sage, bonne, juste, puissante, & impenetrable, conduit & gouverne ce grand Ouvrage qui est sorti de sa bouche. Cet Etre Infini s'apelle communément en Langue *Utopienne* *Mythra* : Voila, donc, un sentiment uniforme touchant la Divinité. Mais en

en quoi ces Peuples different de croïance, c'est que le vrai Dieu n'est pas recōnu dans toute l'Ile avec le même sens, avec la même explication. Chacun choisit ce qui lui plait pour la Divinité, chacun *déifie* suivant la persuasion & le préjugé. Mais dans cette varieté, dans cette contradiction *de Foi Religieuse*, ils se reüniſſent tous sur un Point. A qui, ou à quoi, disent-ils unanimement, qu'on attribuë la *Toute-Puissance*? il est toûjours certain que l'Etre qui la possède, cette *Toute-Puissance*, est celui, qui du consentement général de toutes les Nations, n'a, ni Supérieur, ni égal en DIVINITE', ni en MAJESTE'.

Au reste, cette grande bigarure, cette diversité de superstition s'évanouït peu à peu, chez nos *Utopiens*: à la luëur de la Controverse ils ouvrent les yeux, & ils s'unissent pour professer la Religion qui paroit la plus raisonnable. Je ne doute point que tous les autres Cultes ne fussent déja abolis: mais il s'y presente un obstacle. Quand un Insulaire a dessein de changer de Croïance, & de passer d'une Eglise à l'autre, si dans ce tems-là, il lui arrive quelque disgrace, il est frapé de crainte; la terreur superstitieuse le

le saisit ; & au lieu d'attribuer son malheur au hazard & au destin, il se met en tête que le coup vient du Ciel ; il croit fermement que le Dieu dont il veut abandonner le culte, & qu'il est sur le point d'abjurer, est fort en colere ; qu'il le punit ; qu'il se venge de l'impiété du *Mécroïant* & de *l'Apostat*.

Quand ces Peuples nous eurent ouï parler du Christianisme : quand nous leur eumes fait connoître le saint Nom de Jesus-Christ, sa Doctrine, sa Morale, ses Actions, ses Miracles : enfin, quand nous leur racontames cette admirable, cette miraculeuse constance de tant de glorieux Martyrs, dont le sang répandu, par une mort volontaire, a été la semence des Fidèles, & a attiré un si grand nombre de Nations à la Foi de l'Evangile ; quand, dis-je, nous leur *contâmes* les hautes, les sublimes, les profondes Veritez de nôtre Sainte & Divine Revelation, vous ne sauriez croire avec quelle inclination, avec quel épanchement de joïe ils aprouverent la prédication du Sauveur. Je ne sai si Dieu *operoit* interieurement dans leurs Ames par sa Grace & par son Esprit, ou si le Christianisme leur parut une Profession conforme à

la

la Secte qu'ils estiment le plus parmi eux. Mais je croi qu'un des grans motifs de leur aprobation, ou plûtôt de leur aplaudissement, est qu'on leur avoit dit que notre Legislateur Dieu & Homme tout ensemble se plaisoit à vivre en commun avec ses Apôtres; & qu'encore à present, cette communauté des biens & de la vie est en usage dans les Societez des Chrétiens qui se vantent d'observer le mieux les preceptes & les conseils de la Morale Evangelique.

Quoi qu'il en soit, quantité d'*Utopiens* eurent le bonheur d'entrer dans le chemin *du Salut Eternel*; ils embrasserent nôtre Religion; & par l'eau purifiante du premier Sacrement, on les raccommoda avec Dieu, on leur ôta la *Tache damnable & damnante* du Péché Originel. Deux de nos Compagnons de voïage étant morts, nous ne restions plus que quatre pour catéchiser ces *Neophytes*, & pour leur administrer le Batême. Aucun de nous n'étoit Prêtre, ce que je déplore encore aujourd'hui. Cependant, ces *Utopiens* nouveaux convertis, après avoir été instruits & batisez, brûlent d'une pieuse ardeur & d'un zèle *proselytique*, de participer aux autres Sacremens que les

Pré-

Prêtres seuls ont droit de conferer. Ils connoissent nos Mysteres ; ils y sont initiez : mais comme ce n'est que par instruction & que par la speculation, cela leur redouble l'envie d'en venir à l'exercice & à la pratique. Cette ferveur ardente les a fait aviser d'une question, d'un problême théologique : Ils demandent si pour avoir un Ministre de l'Autel, il est absolument necessaire qu'il ait sa Mission du *Pontife des Chrétiens*, c'est ainsi qu'ils nomment le Pape ; & si, en choisissant eux-mêmes un Citoien, il n'auroit pas assez le sacré & ineffaçable Caractere de la Prêtrise, pour faire de droit & avec pouvoir les fonctions du Culte & pour administrer les Sacremens. Nos Insulaires disputent vivement sur cette matiere-là. Je voïois même que l'afirmative de la Question prenoit le dessus : Je ne doutois presque point qu'ils ne *sacerdotifiassent* quelcun de la Nation : cependant, quand je quitai l'Ile, ils n'en étoient point encore venus jusque-là ; & je les laissai sans Prêtres.

Ceux qui, ne trouvant point de solidité dans les fondemens & dans les Raisons du Christianisme, se moquent de nos Veritez, & rejettent l'offre de *Con-*

ver-

version, ceux-là, dis-je, n'en viennent ni aux reproches, ni aux menaces contre nos *Catéchumènes* ou nos Bâtisez : bien loin de les haïr, de les detester, de les persecuter, de les brûler, on les abandonne à leur persuasion ; ils en jouïssent tranquilement ; & on ne les en traite pas moins en freres de Nature & d'Espêce, en bons Compatriotes, en Membres de la Societé Humaine. Heureux Mortels chez qui ni la Religion, quelle qu'elle soit, ni le Fanatisme n'introduisent point la *Discorde* sanglante & meurtriere!

On saisit, neanmoins, & on emprisonna, devant moi, un de nos *Utopiens* nouvellement *Illuminez*. Celui-ci, encore tout trempé de l'eau saintement brûlante du Batême, entra dans un si grand enthousiasme qu'il voulut soutenir publiquement que la seule Religion Chrétienne étoit vraïe, & qu'elle seule pouvoit conduire au Ciel. Nous fîmes de notre mieux pour moderer, pour arrêter ce transport : nous remontrâmes à ce *Prosélyte*, qu'il y avoit de l'indiscretion dans son zèle, & que Dieu ne commandoit point l'emportement. Nous ne pûmes y rien gagner. Il prêcha donc ; il *sermonna* à toute force, à toute outrance ;

& il s'échaufa si bien dans sa Déclamation, que non seulement il donnoit le premier rang à notre Culte; mais que, même, il envoïoit toutes les autres Religions à *Satan*: Oui, crioit-il à plein gosier, hors les Chrétiens tous les Hommes sont des profanes, des impies, des sacrilèges; & ils méritent tous de brûler éternellement dans l'Enfer.

Après que notre Apôtre de fraiche date, eut invectivé long-tems de ce stile-là, & sur le même ton, il est arrêté; on lui fait & *parfait* son procès dans toutes les formes: la procedure criminelle ne rouloit nullement sur le mépris de la Religion; mais pour avoir excité un tumulte populaire; enfin les Juges condamnent le coupable; & sa Sentence porte qu'il subira la peine du banissement: ainsi le voilà Confesseur, & demi-Martyr, sans souffrir, neanmoins, pour sa Foi & pour sa Religion. Ces Peuples comptent entre leurs anciennes Coutumes, qu'on ne doit inquieter ni molester aucun Habitant pour sa croïance & pour son Culte: & voici l'origine, la source, le commencement de cette Loi de Tolerance. Quand *Utopus* eut fait son débarquement dans l'Ile, & qu'il s'en fut emparé; ce

Con-

Conquerant aprit, qu'avant ſon arrivée, il y avoit dans le Païs des diſputes & des guerres continuelles pour la Religion. Il avoit même remarqué, que, dans cette diviſion commune des Habitans, chaque Secte ne laiſſoit pas de combatre pour la Patrie, & que c'étoit ce qui lui avoit facilité le moïen de les réduire & de les aſſujettir toutes. Lors qu'il ſe fut rendu Maître du Gouvernement, il ſe hâta de faire une Ordonnance pour établir la liberté de Religion. Permis à chacun de ſuivre & de profeſſer le Culte qu'il croit le plus ſalutaire & le meilleur; permis de déduire les fondemens, les motifs, les raiſons de ſa Foi, pourvu que cela ſe faſſe paiſiblement, modeſtement, & ſans déchirer la Religion des autres. Suivant cette même Loi, ſi quelcun, qui voudroit attirer à ſa Croiance un des Citoïens, voit que ce dernier tient ferme, & ne ſe rend point aux argumens du *Diſputeur*, défenſe expreſſe & ſevère à celui-ci de faire la moindre violence à ſon Antagoniſte; défenſe de lui dire la moindre injure; & s'il eſt aſſez hardi pour tranſgreſſer la Loi, on le condamne auſſi-tôt à l'exil, ou à la ſervitude.

Le Prince *Utopus*, en faiſant un tel

Edit, n'avoit pas seulement en vuë d'assurer la tranquilité commune en suprimant ces combats fréquens, en déracinant cette haine implacable que la diversité de Religion avoit produit auparavant, & qui mettoit la République dans le trouble, dans le desordre, dans le bouleversement : ce Legislateur agissoit encore par un autre principe: il crut qu'il étoit même de l'interêt du service Divin, qu'il donnât une telle Declaration; car par une Loi si sage, si judicieuse, le Fondateur de la Republique *Utopienne* faisoit voir qu'il n'osoit décider temérairement de la Religion, n'étant pas sûr que la Divinité, qui peut-être aime qu'on l'adore, qu'on la serve en plusieurs manieres differentes, n'inspire point à l'un, une chose; & à l'autre, une autre; enfin, si Dieu ne partage point sa Révélation.

D'ailleurs, cet *Utopus* bâtissoit sur le Bon sens. Il ne pouvoit, sans doute, concevoir que sans violer grossierement les règles & les impressions de l'Equité Naturelle, on puisse emploïer les menaces, & la violence pour contraindre quelcun à changer de Foi. A cause que vous êtes persuadé d'un Article de vôtre *Caté-*

téchisme, vous voulez que tout le Monde le soit aussi? En verité, il y a là de l'extravagance & de la sotise: forcez donc aussi un Aveugle, un Borgne, un Louche; enfin un homme qui a la vuë éteinte, ou de travers, ou malade, forcez-le, dis-je, d'avoir les yeux, aussi bons, aussi sains, aussi perçans, & d'une aussi grande justesse que les vôtres, à ce que vous prétendez; donnez-lui cela, ou laissez-le en repos. La Comparaison de la vuë tombe également, & non moins naturellement sur les quatre autres sens, *voire* sur tous les membres du *Corps Humain*: n'y aura-t-il, donc, que la plus noble partie de l'Homme, je veux dire, cette belle *faculté* de penser, de juger, de raisonner & de croire; hélas! n'y aura-t-il qu'elle à qui on refuse un privilége dont les Manchots & les Boiteux jouïssent en toute sureté?

C'est ainsi aparemment que *Sa Majesté*; je croi qu'il faut dire *Son Altesse Utopienne*, raisonnoit: mais ses lumieres ne se bornoient pas-là; ce grand Monarque, dont l'esprit étoit aussi bon que le cœur, poussoit la réfléxion plus loin. S'il est vrai, disoit-il en philosophant, qu'il n'y ait sur la Terre qu'une seule Religion qui ait

pour soi la certitude & la verité ; en prenant dans une Controverse la voie du raisonnement, de la moderation & de la douceur, n'arrivera-t-il pas, à la fin, que la VERITÉ, qui de sa nature, a une vertu triomphante, elle qui est nôtre Soleil *intellectuel*, fera paroître l'*Evidence*, qui est comme son Aurore, & dissipera, par ses raïons invisibles, les nuages & les ténèbres qui la couvroient ? Si au contraire, on entreprend sa Conversion des Ames, le pistolet à la gorge ; le flambeau d'une main ; & l'épée, de l'autre : alors, comme les plus méchans, comme les plus Scélérats sont les plus entêtez, il se trouvera, qu'à cause de ces vaines & risibles superstitions auxquelles ces mauvais Aveugles s'opiniâtrent, la très-Sainte, la très-celeste, la très-indubitable Religion, sera, comme on voit quelquefois les bleds dans la Campagne, sera enterrée dans les épines & dans les broussailles.

Utopus a donc trouvé un milieu à l'affaire, à la vie de l'autre Monde, vie qui, sans contredit, & il n'y a que ces malheureux, que ces *infâmissimes Athéistes*, qui puissent en douter ; Vie, dis-je, qui fait ici-bas l'intérêt dominant *du Genre Hu-*

Humain : ce milieu est la permission à chacun de croire tout ce qui lui plaira, Cette *Tolérance* n'est pourtant pas sans exception : il y a une clause, & qui est ordonnée au nom de la Religion naturelle; & cela, sous des peines rigoureuses. Le Prince d'*Utopie*, qui a étudié la Physique, & qui possède à fond la Metaphysique, *inhibe*, *prohibe*, défend à qui que ce soit de ses Sujets d'être un Individu assez peu digne de nôtre Espèce, un Fils assez ingrat envers Mere Nature, pour avoir seulement la pensée, pour qu'il leur entre dans l'esprit, que l'Ame, n'étant qu'un soufle, qu'une chaleur animale, s'évanouït, & s'évapore au moment que la Mort donne son coup de faulx; que l'Univers n'est point conduit par une Intelligence Suprême, qu'il subsiste, qu'il roule à l'avanture, & sous la direction d'une *Cause Aveugle*; enfin, qu'il n'y a point de Providence.

Ce fut par cette Loi-là que les *Utopiens* entrérent dans la persuasion presque générale des Nations, qu'après la *Vie presente*, les Criminels & les Vicieux trouvent des suplices qui les attendent; au lieu que les Amateurs de la Vertu, au lieu que ceux qui ont rempli leurs de-

voirs, reçoivent en l'autre Monde la récompense de leur bonne conduite. Un Citoïen qui auroit des sentimens oposez à cette doctrine-là, ne passeroit pas pour un homme chez nos Insulaires: on le regarderoit comme un indigne Mortel qui auroit souillé la sublimité de son Origine, en faisant passer l'image de Dieu dans la figure & dans la ressemblance d'une bête: à plus forte raison n'honoreront-ils pas cet Impie du titre de Citoïen; lui qui s'il n'étoit retenu par la crainte du châtiment, ne feroit non plus de cas des Loix & des Réglemens de la République, que d'un flocon de neige. Il est certain qu'un homme qui, ne se croïant point composé de deux substances, de deux natures differentes, l'une étenduë & materielle, l'autre Spirituelle & sans parties, n'a point d'autre esperance que celle de conserver son corps, & de lui procurer le plus long *bien être* qu'il lui sera possible, il est certain, dis-je, que quand cet homme trouve l'occasion de se contenter, la seule crainte *des Loix Penales* le tient en bride; & s'il peut, ou les éluder adroitement, ou les violer impunément, comptez qu'il n'y manquera pas. Car pour ces consciences Philosophiques qui, par

par un pur principe de Raison & d'Humanité, tâchent de vivre dans l'innocence, & de n'avoir rien à se reprocher? Oh qu'elles sont rares! y en auroit-il bien dix entre cent millions?

Un *Utopien* donc, qui ne croit ni *Ame*, ni *Vie future*, doit se tenir assuré de ne participer jamais aux honneurs publics: il est exclus pour toûjours de la Magistrature; on ne lui confie aucune Charge, aucun Emploi; tant il est regardé par tout comme un homme négligent, indolent, incapable de s'animer pour le service de la Patrie: mais on ne le met point en justice; on ne le condamne point au *Fagot*: on ne le *suplicie* point; enfin, on le laisse vivre surement & paisiblement: c'est que ces bons Insulaires, qui en cela, aussi-bien que dans tout le reste, sont les antipodes de nôtre Monde, connoissent avec la derniere évidence, que personne n'est maître de ses sentimens, & qu'on ne peut s'empêcher de croire ce qui paroit le plus croïable. En *Utopie*, on ne fait point de menaces à un *Libertin*, à un *Esprit fort* pour l'obliger à trahir sa pensée, & à tenir le langage commun. Vous ne sauriez croire combien ces Peuples sont zélez partisans

de la *Sincerité*, combien ils déteſtent la Diſſimulation & le Menſonge; ils ne les diſtinguent preſque point de la Fourberie. Mais il eſt défendu à l'*Irreligieux* de diſputer ſur ſes ſentimens, & de les défendre par preuves: chez le Vulgaire, s'entend; car pour les Prêtres, & pour les Gens graves, non ſeulement il leur eſt permis de controverſer en particulier avec le Philoſophe; mais même on les y exhorte, dans la confiance qu'on a que, tôt ou tard, ſa folie & ſon extravagance céderont à la Raiſon.

Il y a dans l'Ile une autre Opinion toute contraire à celle des Incrédules. Cette Secte eſt aſſez nombreuſe, par trois raiſons: 1. elle n'eſt point défenduë: 2. elle n'a pas tout-à-fait tort: 3. & enfin, c'eſt qu'elle ne fait point de mal. Ils croïent que la Bête a auſſi une Ame: il eſt vrai, diſent-ils, que cette Ame beſtiale n'aproche pas de la nôtre, ni en dignité, ni pour l'eſperance du bonheur infini que Dieu nous garde: mais elle eſt pourtant immortelle, & deſtinée à une félicité qui ne finira jamais.

Preſque tous les *Utopiens* ſont ſi perſuadez d'un *Paradis*, dont les plaiſirs & les joies ne peuvent ſe concevoir; que le Chré-

Chrétien le mieux convaincu de sa Religion, ne le croit pas de meilleure foi. Sur ce fondement-là, ils plaignent les Malades, à cause de la souffrance: mais ils ne savent ce que c'est que de regréter les Mourans. Néanmoins, quand ils voïent quelcun qui s'afflige de mourir, qui a de la répugnance à quiter la vie, & qui ne la perd que malgré lui, cela leur fait de la peine. Je vous défierois bien, Messieurs, d'en deviner la raison: c'est qu'ils en tirent un fort mauvais augure pour *le Salut Eternel* du Mourant: ces bonnes Gens s'imaginent que ce Moribond n'a point d'espérance pour l'Avenir; qu'il sent sa conscience chargée; & que, comme s'il avoit un pressentiment caché des tourmens *infernaux* dans lesquels il va tomber, la peur le transit; il tremble de partir pour le long Voïage d'OUTRE-TERRE. De plus, ces Peuples croïent bonnement qu'un homme qui, loin de courir volontiers vers l'autre Monde, recule, refuse, & n'y entre que malgré lui, est très-mal reçu dans l'Empire des Morts: ne doutant point que Dieu, qui a eu la bonté de l'apeller & de le faire venir, ne lui fasse *mauvais accueil*, pour s'être laissé entraîner,

ner, par force, en ce Païs-là, où il fait si beau quand on y est heureux ? Quand donc les *Utopiens* voïent mourir un Compatriote en desesperé, cela leur fait horreur. Le Malade a-t-il rendu le dernier soufle ; a-t-il passé de la condition de mortel à celle d'immortel ; enfin, de malade est-il devenu défunt ? On le porte à la Sépulture ; mais en grand silence, avec des *faces* mornes, sombres ; enfin, avec une tristesse qui fait pitié. On fait la priére : on demande fervemment à Dieu, que par sa bonté infinie, il lui plaise faire misericorde à un Pécheur qui n'a mérité que les terribles effets de sa Justice & de sa Vengeance. Ensuite, on jette *force* terre sur le Cadavre, qui en effet, ne cherche pas un autre domicile ; & puis le Convoi se retire, aussi *dolent* qu'il étoit venu.

Au contraire, quand un Citoïen meurt gaîment, & plein de bonne esperance, c'est une fortune pour lui. Cet heureux Mort n'a point le chagrin de se voir pleurer ; on croiroit lui faire afront, on croiroit insulter à sa gloire, si on répandoit des larmes à son sujet. Tant s'en faut : ses funerailles, ses obséques sont les plus réjouïssantes, sont les plus *joïeuses* du mon-



N 7

monde : on y rit, on y chante ; & même, ne je me souviens pas bien si on n'y danse point. Le Corps étant porté au bucher, les *Assistans* lèvent les bras au Ciel, & le suplient, du fond du cœur, de vouloir bien accorder, à la bonne & honnête Ame du Défunt, une *béatitude* proportionnée à son mérite, & qui aille même beaucoup au-delà. Cette Cérémonie achevée, on brûle ce *bienheureux trépassé*; & cette fonction funèbre s'exécute avec autant de respect & de révérence, qu'il y a peu de douleur. Dans l'endroit du *brûlement*, on érige une Colonne sur laquelle les *hauts faits*, les vertus, les titres & les dignitez du Seigneur Mort, sont *artistement* gravez, ou *sculpturez*. Quand les *Enterreurs* sont retournez chez eux ; ils se font un plaisir de passer en revûë la vie & les actions de celui dont ils viennent d'enfouïr les cendres. Nos *Utopiens* nomment une mort contente, la plus heureuse heure du passage sur *la Boule Terrestre* ; & il n'est rien qu'ils célébrent avec plus d'épanchement qu'un heureux & tranquile départ de la Vie.

Ils croïent que le souvenir de la probité d'un homme qui n'est plus, excite,

éguil-

éguillonne beaucoup les Vivans à la Vertu : mais ce n'est pas-là l'unique motif qui les porte à rendre justice au mérite des Morts. Ils ont là-dessus une plaisante *fantaisie*. Ce que c'est, après tout, que la sotise de l'Esprit Humain ! L'*Utopien* vous dira gravement, & d'un grand sang froid, j'avouë que les morts sont invisibles, & qu'ils ne commercent point exterieurement avec nous autres mortels : mais pensez-vous que leur *Invisibilité* les rende insensibles ? Quoi ! parce que les Morts sont des Morts, ils ne seront pas ravis de savoir si on honore ici bas leur Mémoire, & si on parle d'eux avantageusement ? Ces Morts fortunez, à qui nous attribuons une félicité complette, sont-ils privez de cette chère & précieuse Liberté que les Mortels confessent unanimement être le plus grand de tous les tresors ; ce que les bêtes, & sur tout, les Oiseaux nous confirment par experience ? Est-ce que les *bienheureux* Habitans *du Païs Céleste* sont enchainez ? Ne leur est-il point permis d'aller où bon leur semble ? Ils devroient passer pour des ingrats fiéfez, si renonçant à leurs intimes amis, ils n'avoient aucune envie de les voir. L'Amitié est chez les Humains la plus gran-

grande des douceurs. Ainsi puisqu'en *Paradis*, tous les plaisirs que l'Âme a pu goûter sur la Terre, sont au comble & à la perfection, est-il croiable que les *Paradisans*, chez qui toutes les bonnes qualitez augmentent, perdent dans leur séjour délicieux ce penchant, cette conformité d'humeur, cette tendresse réciproque qui les lioit, qui les unissoit avec leurs amis? Nos Insulaires ne doutent donc point que les *Bourgeois des Cieux* ne se mêlent avec les Mortels, & qu'ils n'examinent attentivement tout ce que nous disons, & tout ce que nous faisons: Cette persuasion leur inspire une plus grande confiance, tant pour entreprendre que pour executer, s'apuïant beaucoup sur la protection de ces *Anges Gardiens* qui sont leurs parens, leurs amis; & d'ailleurs la prétenduë presence de leurs Ancêtres leur imprime un grand respect, & les détourne de toute mauvaise résolution.

Quant aux augures, aux présages, aux prédictions, aux divinations; enfin, à tout cet attirail d'une vaine superstition qui concerne l'Avenir, & qui est si en usage chez les autres Peuples? nos *Utopiens* méprisent ces sotises-là; ils s'en mo-

moquent. Mais pour les Miracles, pour ces événemens surnaturels qui arrivent sans le concours des *Causes secondes?* oh! ils les vénérent comme les ouvrages d'une Divinité qui préside à tout, & qui ne dépend que de sa volonté. Ils pretendent même, que le Ciel les honore, & les gratifie souvent de semblables faveurs; & que quand l'Etat se trouve dans des conjonctures importantes & dangereuses, ils procurent & ils obtiennent des miracles par les prieres publiques.

Ils disent que contempler l'Univers, & en admirer, en louër, en bénir, en remercier l'Auteur, c'est une fonction du Culte & du Service divin, laquelle est fort agreable à Dieu. Il y a, pourtant, des *Utopiens*, & le nombre n'en est pas petit, qui ont un sentiment tout contraire: Ceux-là, par un principe de conscience & de Religion, negligent l'étude de la Nature; ils se soucient fort peu d'en connoître les causes & les effets: ce grand livre est toujours fermé chez eux; & ils ne se donnent jamais le loisir de le lire. Ils croïent que c'est par le travail, par les occupations, par les bons offices, par les œuvres charitables, qu'on doit *gagner Paradis*, & mériter ce bonheur im-

menſe dont la Mort eſt la premiére porte & la premiére entrée. Suivant cette Morale-là, les uns gardent les malades, & les ſervent : les autres réparent les chemins, nétoïent les foſſez, racommodent les ponts, coupent les mottes de terre, tirent le ſable & les pierres ; abbatent les arbres & les fendent ; & tranſportent dans les Villes ſur des charètes à deux chevaux, les bois, les grains, les fruits & toutes les autres productions de l'Agriculture, & de la Campagne. Ce n'eſt pas ſeulement au Public qu'ils rendent ces bons ſervices : ils tâchent auſſi d'être utiles aux Particuliers, comme des valets, & plus que des eſclaves.

Tout ce qu'il y a, par tout, à faire de plus difficile, de plus rude, de plus ſordide, de plus bas & de plus abjet ; enſorte que la peine, le dégout, le deſeſpoir en détourne la pluspart des autres Citoïens, & les épouvante, ces dévots *chercheurs* de travail & de fatigue ſe chargent de tout le fardeau ; & ils font ces groſſes & ſales beſognes avec autant de bonne volonté, de plaiſir & de joie, que ſi c'étoient les plus douces, les plus belles, les plus nobles occupations. Ainſi, lorſque ces Gens-là procurent le repos aux

autres, ils sont continuellement dans la peine & dans l'agitation du travail; ils ne pretendent pas pour cela qu'on leur en tienne compte: ils ne censurent point la vie de leurs Compatriotes, ni ne se glorifient nullement de la leur. Mais plus ils s'abaissent aux ouvrages serviles, plus on a pour eux de respect & de véneration.

Ces hommes extraordinaires sont partagez en deux Sectes. Les uns vivent dans le Célibat; & non contens de garder une austere continence, & de s'abstenir de tout plaisir *charnel*, ils renoncent aussi à l'usage de la Viande; & quelques-uns même portent le zèle si loin, qu'ils s'abstiennent généralement de tous les animaux. Rejettant toutes les voluptez de cette Vie-ci comme nuisibles à l'Ame, ils n'aspirent qu'à la Vie future; ils la souhaitent avec ardeur; & comme ils se promettent d'y parvenir bien-tôt par les veilles, & par les sueurs, cette esperance les rend *alaigres* & vigoureux.

L'autre Secte est moins affamée de travail: elle préfére le Mariage; & loin d'en mépriser les consolations & les fruits, ils soutiennent que c'est un devoir de se ma-

marier, parce qu'on se doit soi-même à la Nature, & qu'on doit des enfans à la Patrie. Ils ne refusent aucun des plaisirs qui sont compatibles avec leurs travaux. Ils mangent volontiers de la viande de boucherie, parce qu'elle les rend plus forts & plus robustes pour resister à la fatigue de l'Ouvrage. Les *Utopiens* croïent ceux-ci les plus sages; mais ils croïent les autres, les plus saints. Si les Observateurs de la Secte rigide se prétendoient fondez en bonnes raisons, pour préferer le Célibat au Mariage, & pour aimer mieux vivre dans une Maceration continuelle, que de jouïr du repos tranquile, & des honnêtes douceurs de la Société Civile, leurs Compatriotes se moqueroient d'eux: mais parce que ces *Mortificateurs* avouënt que c'est la Religion qui les fait agir, on les révére, & on s'humilie en leur presence. Car il n'y a rien sur quoi ces Insulaires soient plus scrupuleux ni plus circonspects, que de décider témérairement sur la Religion, quelle qu'elle soit. Ces Rigides ont un nom qui leur est propre; on les apelle dans la Langue du Païs *Buthresques*, ce qui revient à nôtre terme de *Religieux*.

Les Prêtres d'*Utopie* ménent une vie fort

fort exemplaire, rien de plus édifiant que leur conduite; & c'est à cause de cela même, qu'il n'y en a guere. Chaque Ville enferme treize Temples, & chaque Temple a son Prêtre. Il faut en excepter la conjoncture de Guerre. Est-il question d'aller, en Armée, contre les Ennemis? sept Prêtres accompagnent les Troupes, & on en crée sept nouveaux pour remplir ce vuide du Sanctuaire. Quand les sept *Aumôniers* sont revenus, chacun d'eux reprend son poste spirituel; & pour les Prêtres de nouvelle façon, ils remplacent, par ordre, les Anciens à mesure qu'il en meurt! en attendant un de ces bons bénéfices, s'ils ne sont point les suffragans du Pontife; du moins, ils l'accompagnent dans ses *Fonctions Pastorales*; car les treize Prêtres ont un Chef. C'est le Peuple qui choisit les Officiers & les Ministres de l'Autel: cette Election se fait comme celle des autres Magistrats, par des suffrages secrets; & cela pour obvier à la brigue, & à la partialité. Les Prêtres nouvellement élus, sont ordonnez & sacrez par le Collége *Sacerdotal*.

Le droit des Prêtres est de présider aux exercices du Culte. Ils veillent au main-

tien

tien de la Religion, & ils sont comme les Censeurs des Mœurs. Il est fort honteux chez les *Utopiens* d'être cité devant le *Presbyterat*, & d'y recevoir une correction; cela passe pour une marque de mauvaise conduite. Au reste comme il est de l'office & du ressort du *Sacerdoce*, d'exhorter, & d'admonêter; de même, il n'apartient qu'au Prince, & aux autres Magistrats, de proceder criminellement contre les coupables & les scelerats. Les Prêtres se servent aussi en ce Païs-là du *Glaive* de l'Excommunication, quand après avoir murement examiné la chose, ils ont reconnu que le *Scandaleux* meritoit d'être retranché du Troupeau. Il n'y a point de suplice plus afreux chez les *Utopiens*, que d'être frapé de cette foudre d'Eglise. Cela passe chez eux pour la derniere infamie: d'ailleurs l'excommunié souffre, par raport à la Religion, des remors qui lui déchirent la conscience. Il n'est pas même sans crainte & sans inquietude pour sa vie; car s'il ne se hâte de donner devant le Tribunal du Ministère Sacré, les marques d'un vrai repentir, on l'arrête, & le Sénat le condamne à la peine portée

tée par les Loix contre les impies.

Les Prêtres sont chargez de l'éducation des enfans & des jeunes gens. Ces vénerables & reverends *Pedagogues* commencent l'instruction par l'aprentissage des bonnes Mœurs & de la Vertu; les belles Lettres ne marchent qu'à la queuë. Ces Docteurs s'attachent, plus que vous ne sauriez vous imaginer, à imprimer dès les premieres leçons, à leurs petits Elèves les opinions les plus saines, & les plus propres à la conservation de la République *Utopienne*. Dès qu'un enfant, dont l'esprit encore tendre, encore souple, encore flexible, a pris une fois le pli qu'on vouloit lui donner, cette bonne semence germe & fructifie dans son cœur: cet enfant, ce jeune homme, parvenu à l'âge de virilité, goûte de plus en plus ces bons sentimens; il y refléchit plus solidement; il les met en pratique avec plus d'attention & de maturité; enfin, la sagesse est comme naturalisée dans son ame, & il exerce, en perfection, les bons enseignemens qu'il a reçus dans ses premieres années. Que s'ensuit-il? C'est que cet homme-là, & tous les Citoïens qui lui ressemblent sont extremément utiles à l'Etat; car enfin, un

un Gouvernement ne tombe & ne se bouleverse que par les mauvais effets des opinions pernicieuses.

Les Prêtres *Utopiens* entrent dans le nœud conjugal, & leurs épouses sont les personnes les plus cheries, les plus distinguées de la Nation. Les Femmes ne sont point excluses du Saint Ministere; on fait l'honneur au beau sexe de le juger aussi digne d'y entrer que les hommes. Il y a, donc, aussi des Prêtresses, des Sibylles en *Utopie*, mais peu; & on n'en élit point qui ne soit veuve, & vieille. Ces Sacrificateurs & Sacrificatrices sont autant respectez qu'aucun Magistrat. Ils ont même un privilége singulier, & dont Messieurs nos Ecclesiastiques s'accommoderoient fort. Comme le caractere *Ministérial* ne donne pas *l'impeccabilité*, il s'en faut beaucoup; la Scéleratesse se glisse quelquefois, très-rarement néanmoins, dans la sainte *Prêtrise* d'*Utopie*. Quand un si horrible scandale arrive, quand le Ministre de l'Autel fait voir, par une action noire, qu'il n'est qu'un *sepulchre blanchi*, savez-vous ce qu'on fait en tel cas? Un grand exemple, répondrez-vous; on proportionne le châtiment à l'énormité du forfait; on vange la gloire du Ciel, & l'édification des Con-

ſciences tendres. Vous n'y êtes point. Nos Inſulaires ne mettent jamais leurs Paſteurs dans la balance de *Thémis*; jamais ils ne les apellent en juſtice. Que font-ils donc? Ce qu'ils font? On abandonne le Révérend Pere à ſon Ame, & à Dieu; la Magiſtrature ne ſe mêle point de ſon crime; qu'il s'en tire comme il pourra. Quel déſordre, quel abus! vous écrierez-vous. Point du tout. Ils croïent que ce ſeroit un ſacrilège de toucher d'une main mortelle à un homme qui apartient de ſi près à la Divinité, & qui eſt comme un preſent, comme une offrande, comme un don qu'on lui a fait dans ſon Temple.

Cet Uſage de nos *Utopiens* eſt d'autant moins difficile, qu'ils ont peu de Prêtres, & que d'ailleurs, ils prennent un ſoin extraordinaire pour n'en élire que de bons. Il ne peut arriver que très-rarement qu'un homme, qui par le ſeul égard à la Vertu, a été choiſi, comme le meilleur entre les honnêtes Gens, pour être revêtu d'une ſi haute Dignité, tombe dans le Vice & dans la Dépravation. Mais quand le malheur arriveroit; car enfin, la foibleſſe humaine eſt grande, & ſouvent on change de moeurs en changeant d'état, un Prêtre qui,

ex-

excepté l'honneur qu'on doit lui rendre, n'a aucune part au Gouvernement, quel tort peut-il faire à la République? En quoi est-il à craindre pour le Bien Commun ?

La raison de ces Peuples pour donner si peu de Membres au Corps *Sanctuarial* est bonne & sensée. Nous vénérons à présent, disent-ils, l'Ordre sacré de la Prêtrise, parce que le nombre de nos Sacrificateurs est très-petit : mais si nous laissions *foisonner* cette sainte & sacrée Race, l'honneur que nous lui rendons, étant communiqué à beaucoup de gens, s'aviliroit, & nous mépriserions peut-être alors le *Sacerdoce* autant que nous le révérons aujourd'hui. De plus, les Hommes aïant naturellement du penchant au Mal, étant communément ignorans, ne seroit-il pas bien difficile de trouver une grosse troupe de Mortels, tous également capables de remplir une Dignité qui demande un mérite extraordinaire tant en Vertu, qu'en Savoir.

Les Nations étrangéres n'ont pas moins de vénération pour les Prêtres *Utopiens*, que les *Utopiens* mêmes. C'est ce qui paroît clairement par l'endroit même que je croi être la source &

la cause de cette estime. Dans un jour de Bataille, & lors que les Troupes en sont aux mains, les Prêtres Insulaires, pas fort loin du lieu où on combat, se mettent à genoux, aïant leur habit de cérémonie, & levant les bras au Ciel. Dans cette posture humble, édifiante, supliante, ils tâchent d'apaiser la colère du Ciel, & de fléchir le Dieu des Armées : la premiere chose qu'ils demandent dans leur Priére, c'est la Paix; en cela tout oposez à ces Prêtres de nôtre Monde, qui attisent & souflent le feu de la Guerre; qui sonnent publiquement la Trompète pour exciter l'Auditoire & les Lecteurs à courir au carnage, & à ne point le finir que la Religion & l'Eglise n'aïent triomphé. Les Sacrificateurs d'*Utopie*, prevoïant bien que le Tout-puissant ne fera pas tout exprès un Miracle pour accorder deux Nations dont les Troupes sont actuellement aux prises, & pour faire la Paix au fort de la mêlée, prient Dieu de mettre la Victoire de leur côté; Supplication d'autant mieux fondée, que la Cause des *Utopiens* roule toûjours sur la Justice & sur l'Equité. Enfin, le troisiéme point de la Priére, c'est qu'il plaise à la Bonté Divine de conduire les mains

mains des Combatans, & d'empêcher que la Journée ne soit sanglante ni pour les uns, ni pour les autres.

Quand la Fortune, ou pour parler plus religieusement, quand la Providence se déclare pour leur Parti, vous les voïez se lever promptement & courir de toute leur force, vers le Champ de Bataille. Y sont-ils? leur ardeur est admirablement humaine pour obtenir la grace des Vaincus, & pour les arracher à la furie du Soldat Victorieux. Qu'un des Ennemis soit sur le point d'être égorgé, d'être percé dans la défaite, s'il voit un Prêtre, s'il le reclame, c'en est assez; le Vainqueur se retire respectueusement, & le Vaincu est sûr de la vie: mais s'il a le bonheur de pouvoir toucher la Robe ample & trainante de *sa Révérence*, on lui laisse emporter ce qu'il a; il n'a plus rien à craindre de cette violence que nous nommons si plaisamment *le Droit de la Guerre*. Cette charité des Prêtres *Utopiens* fait qu'ils sont si aimez, si estimez, si vénérez chez toutes les Nations voisines, que souvent ils n'ont pas été moins utiles aux Compatriotes de la part des Ennemis; qu'ils avoient été utiles aux Ennemis de la part des Compatriotes;

 aïant

aïant sauvé aussi la vie à plusieurs Citoïens, qui, dans une déroute, étoient sur le point de périr. Il passe même, pour certain, que quelquefois les *Utopiens* étant battus, & fuïant l'ennemi victorieux qui les poursuivoit, par l'intervention, par la mediation des Sacrificateurs Insulaires les Vainqueurs suspendirent le massacre & la *tuërie*, les Troupes se séparérent de part & d'autre; & les Parties étant d'accord, la Paix fut concluë & ratifiée à des conditions raisonnables. Il n'y a jamais eu de Peuple, quelque farouche, quelque cruel, quelque barbare qu'il pût être, à qui le Corps des Prêtres *Utopiens* n'ait été sacré & inviolable.

Leurs jours de Fête sont le premier, & le dernier du Mois; le premier & le dernier de l'Année; & ces quatre Dévotions se celèbrent fort solemnellement. Ils mesurent le Mois par le cours de la Lune; & l'Année, par le tour du Soleil. Ils nomment, en leur langue, les Fêtes du premier jour, *Cynemernes*; & celles du dernier jour, *Trapemernes*: c'est comme si on disoit, en François, *Primifêtes*, & *Finifêtes*. On visite en *Utopie* des Temples superbes & magnifiques: non seu-

seulement la structure en est des plus belles, mais même, ils sont si spacieux qu'ils peuvent contenir une quantité incroïable de peuple, ce qui est nécessaire à cause du petit nombre des Eglises, & des Curez. Tous ces grans & vastes Edifices, destinez au Culte & au Service Divin, sont un peu obscurs. Ils disent que cela ne s'est pas fait par l'ignorance des Architectes, mais par le conseil des Prêtres. Ces *Rabins* représentérent que le trop grand jour dissipoit l'attention; & qu'au contraire, dans des tenèbres médiocres, l'Ame demeuroit mieux chez elle, l'Esprit étoit plus recueilli, & conséquemment la Religion plus forte. Elle n'est pourtant pas uniforme dans l'Ile, cette Religion: tant s'en faut; elle varie beaucoup pour l'intérieur & pour l'extérieur; & sa difference est nombreuse. Cependant par ces diverses routes, toute la Nation vise au même but, tend à la même fin, qui est d'adorer & de servir une Divinité. C'est pour cela que dans les Temples, on ne voit rien, on n'entend rien qui ne semble quadrer avec toutes les Sectes, comme si elles étoient réünies sous le nom général de Religion. Pour ce qui est du

Culte, du Service, du Cérémonial, propre & particulier à telle ou telle Croïance, chacun le fait dans sa Famille. Mais quant à l'Exercice Public, ils le font d'une maniere si prudemment digerée, si ingénieusement ordonnée, qu'il ne s'y trouve rien qui puisse déroger, qui puisse causer le moindre préjudice aux Assemblées domestiques.

Dans cette vuë-là, on ne voit dans le Temple aucune Peinture de Dieux; & cela, afin qu'il soit libre à chaque Citoïen de concevoir la Divinité sous telle forme que sa Religion lui prescrit. Ils n'ont point de mots différens pour invoquer le Nom de Dieu: leur seul terme pour implorer en public la bonté du Souverain Etre, c'est *Mythra*; & par ce mot-là, ils concourent unanimement à reconnoître, & à croire une Majesté Divine, de quelque nature qu'elle soit. On ne fait jamais de priére à l'Eglise, que tous les Assistans ne puissent ouïr sans scandale, & qu'ils ne puissent suivre & repeter sans blesser leur Conscience, & leur Foi.

Quand donc une *Finifête* est échuë, nos *Utopiens* vont à l'Eglise, le soir: ils y vont à jeun, & sans avoir rien pris de tou-

te la journée. Là ils remercient *Mythra* de ce que, par sa grace, ils ont passé heureusement un ou douze Mois; c'est suivant la Dévotion qui arrive, & qui se célèbre ce jour-là. Le lendemain, car il est alors *Primifête*, on s'assemble le matin, & en foule, dans le Temple, pour s'attirer la bénédiction du Ciel, pour demander augmentation, ou du moins, continuation de prosperité pendant l'Année, ou le Mois qu'ils commencent par ce jour de Fête. Vous remarquerez, Messieurs mes Amis, une circonstance également curieuse & louable. Les jours de *Finifête*, avant d'aller à l'Eglise, les Femmes se jettent aux piés des Maris, & les Enfans se prosternent devant Pére & Mére. Dans cette posture, l'Epouse, les Fils, les Filles, tous se confessent coupables, ou pour avoir agi contre leur devoir, ou pour l'avoir fait négligemment; demandant, humblement & d'un cœur *contrit*, pardon de leurs fautes. Ainsi, s'il s'étoit élevé quelque nuage de haine domestique, il se dissipe aussi-tôt par une telle satisfaction. Le but de cette pratique devote, c'est d'assister aux Sacrifices avec un cœur pur, avec une ame tranquille; car ils feroient scru-

pule de porter à l'Autel, une conscience tant soit peu chargée. C'est pourquoi, quand ils se sentent coupables de colère, ou de haine contre quelcun, ils ont grand soin, avant d'aller à l'Eglise, de se racommoder de bouche & de cœur, de se mettre l'ame dans toute la pureté possible; craignant que le *Scrutateur* & le Juge des cœurs ne fit tomber sur eux les terribles effets de sa vangeance, s'ils participoient au *Sacrosaint* Sacrifice avec une Ame ulcerée, & malade de passion.

Quand ils arrivent au Temple, les hommes vont du côté droit; & les femmes, separément, du côté gauche. Ils se placent d'une maniere, que les Peres de famille ont devant eux, chacun ses garçons, & chaque Mere a ses filles devant elle. Dans cette situation-là, les Parens peuvent voir facilement, si leurs Enfans pratiquent bien au dehors la bonne éducation qu'on leur a donné au logis: on examine leurs gestes, leur contenance, leur exterieur; & on regarde si tout cela répond aux soins qu'on s'est donné pour les former au bien, tant par autorité que par instruction. On observe même exactement la methode que le plus jeune soit assis auprès du plus âgé,



O: 6.

gé, de peur que les enfans étant tout proche les uns des autres, ils n'emploïent à des puérilitez, à des badineries, à des jeux d'enfant, un tems où ils doivent concevoir le plus de crainte pour la Divinité, crainte qu'on peut nommer le plus pressant motif, & presque l'unique éguillon à la Vertu.

Les *Utopiens* n'immolent point de bêtes dans les Sacrifices. Ces Peuples judicieux ne sauroient comprendre que l'Etre Souverain qui, par sa bonté divine n'a créé les animaux que pour les laisser vivre jusqu'à ce que la Nature les tuë, que Dieu, dis-je, puisse prendre plaisir au sang & au carnage. Ils brûlent de l'encens & d'autres parfums; ils portent des cierges en grand nombre. Ce n'est pas qu'ils ne sachent fort bien que ces sortes d'Offrandes n'ont nul raport avec la Nature Divine, puisque même les prieres des Mortels ne lui sont d'aucune utilité: mais ils aiment à rendre à Dieu un Culte innocent; & d'ailleurs, par ces douces fumées, par ces lumieres, & par toutes les autres Cérémonies, les hommes se sentent, par un mouvement inconnu, s'élever au-dessus d'eux-mêmes, & se porter au Service Divin a-

vec plus de plaisir & de vivacité.

Dans le Temple tout le Peuple est vêtu de blanc : l'habit du Prêtre est de differentes couleurs, les nuances en sont charmantes ; l'ouvrage & la forme en sont admirables ; la matiere dont ce vêtement sacerdotal est composé n'est pas fort précieuse : il n'y a ni or, ni argent, ni broderie, ni perles, ni pierreries. Ce ne sont que des plumes d'Oiseau ; mais entre-mêlées, mais arrangées avec tant d'adresse & tant d'art, que l'étoffe la plus riche, que la matiére la plus estimée n'égale point le prix de ce travail-là. D'ailleurs, ces plumes & ces ailes, qui par l'arrangement, par l'ordre, par la disposition, produisent cette merveilleuse diversité de couleurs qui brille dans l'habit du Sacrificateur, sont *symboliques* & emblématiques. Ce Vêtement sacré contient, renferme des mystères cachez : les Prêtres ont grand soin de les découvrir, & d'en donner l'interpretation. Ainsi, nos Insulaires jettant les yeux sur ce beau, sur cet éclatant Tissu de plumes variantes, pensent aux bienfaits de Dieu sur leur République, & sur leur personne : ils y reconnoissent aussi leur pieté envers le Ciel, l'affection reciproque qu'ils

qu'ils ſe doivent les uns aux autres, les ſecours qu'ils ſont obligez de ſe donner mutuellement: enfin ce ſaint habit les avertit de tous leurs devoirs, & il n'y a pas une plume qui ne moraliſe.

Dès que le vénérable Miniſtre du *Mythra*, ſortant du Sanctuaire, ſortant du lieu ſecret où ſe rendent les Oracles, ſe montre à l'Aſſemblée, auſſi-tôt tous les Aſſiſtans, comme ſaiſis, comme frapez d'un religieux & profond reſpect, ſe proſternent, ſe mettent le viſage contre terre. Il ſe fait alors un ſi grand ſilence, que ſi vous aviez vu ce Spectacle-là, comme j'ai eu l'honneur & le bonheur de le voir, vous euſſiez été pris d'une eſpèce de pieuſe terreur; il ſemble effectivement, qu'un Divinité ſoit deſcenduë dans le Temple & qu'elle le rempliſſe de ſa preſence inviſible. Après avoir demeuré quelques minutes dans cette poſture d'aneantiſſement, le Prêtre donne le ſignal, & tous les Proſternez ſe relèvent. Enſuite, on chante les louanges de Dieu; les inſtrumens de muſique n'y manquent point, & comme ils s'accordent fort bien avec les voix, cela fait une mélodie très-agréable. Les inſtrumens de la Muſique *Utopienne* ſont, pour

la meilleure partie, d'une autre tournure, & d'une autre forme que les nôtres : comme la plûpart surpassent de beaucoup en douceur & en harmonie, ceux dont on se sert dans nôtre Monde, aussi y en a-t-il quelques-uns qui ne sont pas comparables à nos *outils musicaux*, ils n'en aprochent point. Mais il faut avoüer que ces Messieurs les *Utopiens* sont beaucoup au-dessus de nous sur un point, & lequel fait la principale beauté de la Musique. Toute la leur, soit *instrumentale* soit *vocale*, exprime naturellement les affections de l'ame, & les passions. Le son s'accomode admirablement avec la chose. S'agit-il de chanter, ou de jouër en Musique une humble & soumise suplication, une gaieté, une facilité à s'apaiser, un trouble d'esprit, une tristesse, une colère, &c ? cette Musique, par ses sons mélodieux, représente si naturellement ce que nous sentons dans toutes ces passions-là, qu'elle émeut, qu'elle penètre, qu'elle échauffe ; enfin, qu'elle remuë les cœurs de ceux qui l'écoutent.

Après la Musique, le Pasteur, & toutes ses *Ouäilles* récitent ensemble, à haute voix, les priéres communes : elles sont conçues en termes choisis & méditez ; &

Mon-

Monsieur *le Curé* les a composez si habilement, si finement, que ce qui se récite en public, chaque particulier peut le raporter à soi. Dans ces priéres solennelles, on remercie Dieu d'avoir bien voulu rompre son repos éternel, & infiniment heureux; pour faire de *Rien* un vaste & immense Univers: on rend de ferventes actions de graces à cette suprême & incompréhensible INTELLIGENCE, de ce qu'après avoir créé tous les Etres, elle a eu la bonté de se charger du Gouvernement du Monde; & de s'en charger si exactement, que sans sa Providence & sa permission, *la feuille n'oseroit tomber de l'arbre*. De plus, chaque *Utopien*, dans la Dévotion générale reconoit le Dieu *trois fois bon*, *& trois fois grand*, pour la source, pour la cause, pour le principe, pour l'Auteur de tous les biens de Nature, de Fortune, & de Morale; & on le rémercie, dans un vrai sentiment de *Créature Raisonnable*, de toutes ses bontez, & de tous ses bienfaits.

L'endroit qui, à mon sens, édifie le plus dans la Priére *Utopienne*, le voici. Ces bons & pieux Insulaires répandent l'Ame devant Dieu, en remerciment de ce qu'il lui a plu les faire naître dans la

meilleure & la plus heureuse des Republiques; & dans une Religion qu'ils espérent être très-conforme à la Verité. *Seigneur*, s'écrient-ils, *si nous nous trompons, si nous nous aveuglons en cela; si vous goutez mieux quelque autre Culte, s'il vous est plus agreable que le Nôtre; Ah! faites-nous la grace de nous ouvrir les yeux; & de dissiper les tenébres de Nôtre Esprit: Nous vous en prions instamment, Grand Dieu, par cette tendresse toute paternelle que Vous avez pour Vos Images & pour Vos Enfans; car nous ne demandons qu'à voir, & qu'à être éclairez; nous Vous suivrons, Seigneur, par tout où il Vous plaira nous conduire; daignez seulement être nôtre Guide; Mais si nous sommes dans le bon chemin; s'il est vrai que nôtre République soit la plus parfaite, & nôtre Religion la plus pure; donnez-nous la constance pour y perseverer. Daignez aussi, Créateur & Conservateur du Genre Humain, daignez inspirer à tous les Hommes le desir de vivre sous les mêmes Loix, sous les mêmes usages, sous les mêmes coûtumes que nous vivons. Donnez à tous les Mortels la lumiere nécessaire pour avoir de Vôtre Divinité la même croïance, & les mêmes sentimens que nous en avons; à moins que, par le profond & impénetrable secret*

de

de Vos adorables desseins, Vôtre Majesté souverainement Suprème & Divine ne prenne plaisir à la diversité des Cultes. Enfin, Seigneur, nous Vous suplions très-humblement, &, prosternez, de cœur, devant le Trône de Vôtre Misericorde, nous demandons en derniere grace, qu'après nous avoir donné une mort douce & heureuse, il Vous plaise nous retirer dans le sein de la Beatitude Eternelle. Nous ne limitons point la durée de nôtre vie: qu'elle soit longue, qu'elle soit courte c'est de quoi nous n'oserions Vous parler. Mais ce qu'il nous est permis de dire sans offenser Vôtre Majesté Divine, c'est que nous aimons beaucoup mieux aller vers Vous, Source des Délices & du Bonheur, oui nous l'aimerions mieux, quand ce seroit par la mort la plus rude & la plus douloureuse, que d'être privé longtems de Vôtre presence béatifiante, *par la vie la plus paisible & la plus agréable.*

Cette belle & Apostolique Priere étant finie, toute l'Assemblée se prosterne de nouveau: puis s'étant relevez un peu après, ils retournent chez eux, & se mettent à table. Quand c'est une *Primifête*, le reste du jour se passe en divertissemens, & à faire l'exercice des Armes.

Je viens de vous dépeindre, Messieurs,

& je l'ai fait dans toute la verité qui m'a été possible, je viens de vous dépeindre la forme, la constitution de la Républi-que *Utopienne*: non seulement je la croi très-bonne, cette Constitution: mais, même, mon opinion, mon sentiment est qu'il n'y a dans l'Univers que cette Na-tion-là qui ait droit de nommer son Etat une *République*. Hors de cette Ile for-tunée, on fait retentir, par tout, ces grands mots *le Bien public*, *le Bien public!* & cependant tous les Hommes ne visent qu'à *l'interêt personnel*. *Nos Utopiens* ne possedant rien en propre, ni en particulier, c'est à eux de se vanter qu'ils travaillent pour le Commun; & ils ont raison de di-re qu'ils allient, qu'ils reünissent parfaite-ment le Général & le Particulier. Par tout ailleurs, y a-t-il quelcun qui ne sache que, s'il ne prend pas garde à soi, que, s'il ne pense pas à ses affaires, quelque florissante que la République puisse être, il n'en mourra pas moins de faim? Cha-cun est donc dans la necessité de prendre plûtôt soin de sa personne, & de son bien être, que du Peuple, c'est-à-dire des au-tres. Au contraire, en *Utopie*, tout étant en Communauté à l'exception des Fem-mes, pourvu que les greniers soient pleins,

pleins, & que les magaſins des proviſions ſoient bien garnis, qui doute qu'aucun habitant ne peut manquer de rien? L'ambition, l'envie, la malignité; les paſſions, enfin, n'ont point-là de part à la diſtribution des choſes; ſi bien qu'il n'y a dans ce bienheureux Païs, ni pauvre, ni mendiant. On peut dire de ces vrais Hommes, que les Particuliers n'ont rien, & que néanmoins ils ſont tous riches. En quoi, je vous prie, conſiſte la ſolide Richeſſe? N'eſt-ce pas d'être afranchi de toute inquietude pour ſes beſoins, & de paſſer la vie dans la joïe & dans le repos? N'avoir rien à craindre touchant les bons alimens, ni la propreté des habits; n'être point tourmenté par les demandes continuelles, importunes, & querelleuſes ou grondeuſes d'une Femme; N'avoir point à s'embaraſſer ſi on laiſſera un gros bien, un bon Capital à ſon Fils; ſi on pourra donner une dot à ſa Fille; mais au contraire, être ſûr de la Vie & du bonheur pour ſoi, pour tous les ſiens, pour ſa femme, pour ſes fils, les petits-fils, les arriére-petits-fils; &, enfin, pour cette longue ſuite de Poſterité que les Nobles ſe flatent devoir deſcendre de leur Sang, par la voïe de

trans-

transmission, & de propagation; refusera-t-on d'apeller cela une felicité aussi parfaite qu'il puisse y en avoir ici-bas? Les *Utopiens* ont encore un autre Usage qu'on ne sauroit assez louër, & qui dérive de leurs principes tout humains: c'est qu'ils ont pour ceux qui, aïant travaillé autrefois, sont tombez dans l'impuissance de continuer, les mêmes égards, les mêmes soins que pour ceux-qui travaillent actuellement.

Je voudrois bien ici, que quelqu'un fût assez hardi, pour oser comparer la Justice des autres Nations avec l'Equité de nos Insulaires. Quand je réfléchis sur les Loix, & sur les Gouvernemens de nôtre Monde, que je meure! si j'y trouve seulement la moindre ombre de Justice & d'Equité. Bon Dieu! quelle Equité, quelle Justice que la nôtre! Un Noble, un Orfèvre, un Usurier, qui que ce soit de ces Gens qui passent leurs jours dans la faineantise & dans l'oisiveté, ou qui, s'ils ont une occupation, un travail, une profession, ce sont choses assez inutiles à la République. Cependant, ces Messieurs qui ne font rien, ou dont le négoce est superflu, ne laissent pas de faire grosse figure, vivant dans l'abondance,

dance, dans la splendeur, dans l'éclat. Comparez avec la condition de ces heureux Mortels celle d'un valet emploïé aux offices les plus bas & les plus pénibles: celle d'un ouvrier en toute sorte d'Arts nécessaires: celle d'un chartier: celle d'un laboureur: leur travail est si rude, & si assidu, que les bêtes meme ne pourroient pas y fournir: il est, pourtant, si nécessaire, que, sans un tel secours, aucune République ne pourroit subsister une Année. Cependant, ces pauvres *Travailleurs* vivent si pitoïablement: leur nourriture maigre, sêche, mal preparée, & de mauvais suc, sans parler des autres besoins, tout cela, dis-je, les rend si misérables, que la Condition des bêtes de charge & de voiture paroît plus heureuse que la leur; Car enfin, ces bêtes ne portent, ni ne traînent pas toûjours; on ménage leurs forces, on a grand soin de les faire reposer: d'ailleurs, leur nourriture n'est guére moins bonne que celle des bas Artisans: les Animaux brutes savourent même plus agréablement leur mangeaille; & de plus l'Enfer & la brûlure éternelle ne les inquiètent point. Mais pour nos Ouvriers du bas étage? Pour peu qu'ils soient capables de ré-

flexion;

flexion; chose très-rare! ils doivent mourir tous les jours, de se voir, par leur cruelle destinée, attachez à une chaîne de fatigue, qui leur fournit à peine, pour le present, de quoi ne pas périr de faim; & lors qu'ils pensent que ce travail sterile & infructueux les conduit droit à une vieillesse infirme, & dénuée de tout, une prévoïance si bien fondée est un ver qui les ronge, & qui ne leur donne point de relâche. Je dis *prévoïance bien fondée*; car cet Artisan gagne un salaire si petit que c'est tout ce qu'il peut faire de pouvoir se soûtenir depuis l'Aurore jusqu'au Soleil couché: comment donc, pourroit-il trouver du reste, & mettre chaque jour quelque chose à part, pour s'en servir quand le tems lui aura blanchi la tête, & afoibli le corps?

N'avoûrez-vous pas que nos Societez sont bien déraisonnables, j'irois même, jusqu'à dire, si j'osois, sont bien iniques? Elles prodiguent les presens & les récompenses; à qui? Aux Nobles, comme on les apelle; à des Orfèvres, à des Jouailliers, à des Lapidaires & des Metteurs en œuvre, à des Brodeurs, à des Traiteurs, &c. Et qu'est-ce que c'est, ne vous en déplaise, Messieurs, qu'est-ce que c'est que

que cette espèce d'Habitans & de compatriotes? ce sont des Fainéans, des *Inutiles*; au moins, je n'entens pas seulement les Gens qu'on nomme de qualité, je comprens aussi parmi les Oisifs, ceux qui, entrant dans un Capital tout fait, & souvent fort mal aquis, & qui, *vivant de leurs rentes*, comme nous parlons, ne sont bons dans la Societé Humaine, qu'à faire nombre, & qu'à être des *zeros*. Au contraire, on n'a parmi nous aucun égard pour les Ministres du Labourage & de l'Agriculture; pour les Charbonniers, pour les gens à grosse besogne; pour les Chartiers; pour les ouvriers: loin de leur faire du bien, on les méprise, on les regarde comme la lie & la bouë d'un Etat; & cependant, comme j'ai déja dit, on ne sauroit absolument se passer de ces gens-là; & sans eux, il n'y auroit point de République au Monde. Après que ces Malheureux ont consumé, ont usé, dans la peine & dans le travail, leur jeunesse, & toute la vigueur de leurs années, deviennent-ils vieux & malades? sont-ils dépourvus de tout? l'ingrate, *l'ingratissime* République, sans se souvenir que ces Infortunez ont tant veillé pour son service, & qu'elle leur a

des obligations essentielles, les récompense par une triste fin, par une miserable mort. Que penserons nous d'un autre grief qui n'est pas moins remarquable? les Riches pillent les Pauvres, & partagent le petit gain, le petit profit que ceux-ci, à la sueur de leur corps, & souvent à la ruine de leur santé, à l'abrégement de leur vie, peuvent faire par jour. Non seulement cela se pratique sourdement, & frauduleusement par *la raison du plus Fort:* mais même, les Loix publiques ordonnent de *grapiller* ceux qui ont un peu plus que rien. Ainsi, ce qui ne paroissoit auparavant qu'une simple injustice, de reconnoître si mal des habitans qui ont très-bien merité de la République; les Riches ont rendu cette injustice-là une dépravation; & ensuite, par la vertu des Loix, cette violence-là s'est tournée en justice.

Quand je considére donc, quand je repasse en mon esprit, quand je regarde attentivement toutes ces Républiques florissantes qui couvrent la surface de la Terre, ainsi m'aime Dieu! si je trouve autre chose qu'une certaine conspiration des Riches pour attraper autant qu'il leur est possible, tout ce qu'ils souhaitent, tout

ce

ce qui les accommode ; & cela ſous le beau nom, ſous le titre ſpécieux de République : ils cherchent en eux-mêmes, ils méditent, ils inventent tous les moïens, toutes les ruſes imaginables pour deux choſes : la premiere qu'ils puiſſent retenir, ſans crainte & en toute ſûreté, les biens qu'ordinairement ils ont amaſſez par une voïe indirecte & illegitime : l'autre d'emploïer, au meilleur marché qu'ils peuvent, tous les Pauvres à leur ſervice ; & conſéquemment, d'abuſer du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de ces Infortunez. Dès que les Seigneurs & Maîtres Riches ont une fois réſolu, que ces machines ſoient obſervées ſous le nom Public, nom qui comprend auſſi les pauvres, c'en eſt fait : ce ſont des Loix reſpectables, & qu'on ne peut enfraindre ſans s'expoſer à la punition.

Mais ces plus que méchans, ces deteſtables hommes, quoique, par une convoitiſe inſatiable ils aïent partagé tout à fait entre eux ce qui ſuffiſoit pour mettre toute la Nation à ſon aiſe, leur felicité aproche-t-elle, pour cela, du bonheur des *Utopiens* ? Ces heureux Républiquains ne ſe ſoucient nullement de Dame Monnoie, cette Reine de nôtre Mon-

de; ils n'ont que du mépris pour elle; la soif inextinguible de l'or, & de l'argent, cette hydropisie pecuniaire dont les Grans & les Petits sont attaquez parmi nous ne se trouve point en *Utopie*; & par là, quelle source feconde, copieuse, abondante de chagrins & d'inquietudes est tarie! Quelle prodigieuse moisson de crimes & de sceleratesse est arrachée jusqu'à la racine? Car qui ne sait que la fraude & la fourberie, la rapine & le larcin, les querelles, les tumultes, les différens, les séditions, les meurtres, les trahisons, les empoisonnemens; enfin, tant d'autres forfaits qu'on punit à la verité, par les tortures & par les suplices, mais dont on n'arrête pas le cours, quelque exemple qu'on en fasse, qui ne sait, dis-je, qu'en tuant la Monnoïe, il faut necessairement que tous ces Monstres moraux crèvent & périssent? Ajoutez à cela, que la crainte, l'inquiétude, les soins, les travaux forcez, les veilles, tous ces perturbateurs de la Vie Humaine s'évanouïront dès qu'on pourra éteindre l'amour de l'Argent.

La Pauvreté, même, qui seule a paru avoir besoin de Monnoïe, si on suprimoit, par tout, les espèces monnoïées; oui,

oui, la Pauvreté même, diminueroit. Pour mieux éclaircir cette thèse-là, pour la mettre dans un plus grand jour, remettez-vous, s'il vous plait, dans la mémoire, Messieurs, une année sterile, & où la Nature en a agi comme une Marâtre. Suposons que cette cruelle famine, que la disette a emporté plusieurs milliers d'hommes, je vous soutiens hardiment que si, la sterilité finie, on avoit visité, que si on avoit vuidé les greniers des Riches, il s'y fût trouvé tant de grains, qu'en les distribuant à ceux à qui la maigreur, la langueur de la faim a ôté la vie, en les leur distribuant: pendant qu'ils vivoient encore, s'entend; car il faut éviter l'équivoque; pas un seul habitant ne se seroit senti de l'inclémence de l'Air, & de l'infertilité de la Terre. On auroit pu fort aisément nourrir ces Compatriotes malheureux, si cette bénite & bienheureuse Monnoïe, admirablement inventée, pour nous faire marcher dans le chemin de la Vie, n'étoit la seule qui dans une conjoncture de Famine, nous ouvre, avec sa clef d'or, la porte de l'autre Monde.

Je ne doute pas même, que nos Seigneurs les Riches ne sentent ces veritez-

là : pour peu qu'ils aïent de sens commun, pour peu qu'ils raisonnent, ils ne sauroient ignorer qu'une condition où on ne manque en quoique ce soit du necessaire, vaut infiniment mieux que d'abonder en superflu : ils conçoivent qu'il est incomparablement plus utile d'être délivre de maux presque innombrables, que d'être tenté, que d'être comme assiegé par de grandes richesses. Quand j'y pense sérieusement, je ne puis m'imaginer que les Riches ne changeassent très-volontiers leur condition avec celle d'un *Utopien* : ils feroient cela pour leur interêt, pour leur commodité, pour passer la Vie plus agréablement : mais ils le feroient aussi par l'autorité que doivent avoir les paroles, & les exemples de *Jesus-Christ*. Ce divin Sauveur, étant la *Sagesse incarnée*, ne pouvoit pas ignorer ce qui convient le mieux à l'Homme ; & comme il étoit la Bonté même, il ne pouvoit nous conseiller que ce qu'il savoit être le meilleur. Il y a donc aparemment, long-tems, que nôtre Législateur Dieu auroit *Utopié* le Genre Humain, auroit mis tous les Gouvernemens du Monde sur le pié de nos Insulaires : mais malheureusement ce divin

Re-

Redempteur & Réformateur des Mortels, a trouvé dans son chemin un obstacle qui lui étoit insurmontable, à moins qu'il n'eût emploié sa Toute-puissance; & quel est-il, à vôtre avis, cet *obstacle?* C'est une vilaine & monstrueuse bête, nommée Orgueuil, Superbe, Amour propre: il est certain que si cette bête vorace, Princesse & Mere de toutes les pestes de l'Ame, n'avoit point traversé les bonnes intentions du *Fils Unique*, *du Messie*, *du Pere Eternel*, tous les Hommes seroient à présent bons *Utopiens*, *Utopiens* à brûler. Mais cet execrable Orgueuil est d'une telle nature, qu'il ne mesure pas sa prosperité par ses propres avantages; il la mesure par le malheur d'autrui. Quand on offriroit à la *Superbe* le parti de devenir *Déesse*, je vous répons qu'elle refuseroit fiérement, s'il lui faloit accepter l'offre, à condition qu'il n'y auroit plus sur la Terre de malheureux à qui elle pût commander, & qu'elle eût le plaisir d'insulter. C'est un si doux, c'est un si grand charme pour l'Orgueil, de briller en comparant sa felicité avec l'état des misérables. Sire Orgueuil vous étale toutes ses richesses, toute sa pompe, toute sa grandeur; & pourquoi? Pour

chagriner les Pauvres, pour les mortifier, pour leur faire sentir plus vivement les épines de leur déplorable condition.

L'Amour propre, ce serpent d'Enfer, rodant chez les Mortels, & laissant de vives & profondes impressions dans leurs ames, est la vraïe cause de leur aveuglement: ce Serpent également venimeux, &, pour le moins aussi enchanteur que le Serpent *du Paradis Terrestre*, où le nôtre a pris naissance, empêche les Hommes de suivre la route la plus sûre & la plus unie; c'est une espèce de *Remore* qui retarde, qui recule nôtre Navigation sur l'Ocean de la Morale, & qui nous fait perdre la vaste & immense Mer de l'Eternité bien heureuse. Ce *maudit Amour propre* est imprimé trop avant dans le Cœur Humain pour oser esperer qu'il en sorte jamais. Je souhaiterois de toute mon ame que tous les Etats du Monde fussent bâtis sur les mêmes fondemens d'humanité, que l'Etat dont je viens de vous faire la description: mais, comme je n'oserois esperer que ce bonheur-là qui seroit celui du *Genre Humain*, arrive si tôt, je me console, du moins en réfléchissant sur nos *Utopiens*: ce sont *ces Elus, tirez de la Masse de Perdition*, ce sont

sont eux qui, par une faveur spéciale du Ciel, ont eu le gros *Lot* en fait de Societé Civile. Ce Corps Politique est établi sur des Loix, qui, non seulement procurent aux Membres un bonheur accompli; mais même un Bonheur, qui, suivant toute aparence, & autant que *l'Esprit Humain* peut pénétrer dans l'Avenir, durera, autant que les Sieçles.

Nos Insulaires, aïant exterminé chez eux, avec les autres Vices, l'ambition, & les factions, leur République est à couvert des atteintes & des secousses de la Guerre Civile. Guerre qui a ruiné, qui a renversé de fond en comble, tant de Villes riches & puissantes. La Concorde Nationale, la tranquilité d'Etat, la Paix domestique est inviolable, chez les *Utopiens*. La jalousie poussa autrefois tous les Princes Voisins à faire des tentatives sur l'*Utopie*; &, quoique toûjours repoussez, ils retournoient souvent à la charge, mais enfin, voïant bien qu'il n'y avoit rien à faire; & que, loin de pouvoir conquérir ce bel Empire, il n'y avoit pas même moïen de l'ébranler, à cause de la solidité de ses Loix, ces Princes jaloux & ambitieux ont laissé l'*Utopie* en repos; ils l'ont abandonnée à sa

Sageſſe, à ſon Humanité, à ſon incomparable Bonheur.

Ce fut ici où *Raphaël* finit ſon hiſtoire & ſes judicieuſes réflexions. J'avois beaucoup à lui répondre & à lui objecter. Il me paroiſſoit une grande abſurdité dans les Loix, & dans les mœurs de ſes *Utopiens*: leur maniere de faire la Guerre, de traiter la Matiere Divine, & d'exercer la Religion; enfin, leurs autres Coûtumes, tout cela me choquoit. Mais ſur-tout, cette Communauté de biens & de vivres n'étoit nullement de mon goût; & neanmoins, c'eſt le fondement, c'eſt le pivot de leur République. Quoi, diſois-je en moi-même, un Etat ſans commerce d'Argent? En faut-il davantage pour détruire entiérement la Nobleſſe, la Magnificence, la Splendeur, la *MAJESTE'*; enfin, les vrais, à ce que la Multitude s'imagine, & les beaux ornemens d'une République?

Mais je voïois bien que la longue narration d'*Hythlodée* devoit l'avoir fatigué: d'ailleurs je ne ſavois pas s'il étoit aſſez bon Philoſophe pour ſuporter patiemment, pour prendre en bonne part une contradiction. C'eſt à quoi je fis d'autant plus d'attention, que je me ſouvins de

lui avoir vû censurer certaines Gens, qui, de peur qu'on ne les croïe pas assez savans, s'ils n'inventent sur le champ, trouvent toûjours à critiquer les inventions des autres. Je suprimai donc mon oposition; j'éteignis toutes mes lumieres contrariantes; &, après avoir loüé beaucoup la République *Utopienne*, & l'agréable Récit de nôtre Ami, je le pris par la main: & je le fis entrer pour prendre un soupé, dont, assurément, il devoit avoir grand besoin, après avoir parlé si long-tems. Je lui dis, pourtant, avant de nous mettre à table, qu'une autre fois, nous aurions le loisir d'aprofondir davantage cette matiére-là, & de joüir plus long-tems, de son aimable & instructive Conversation: Dieu m'en fasse la grace! Il n'y a rien que je souhaite avec plus d'impatience & plus d'ardeur. Cependant, quoique je ne pusse pas aprouver tout ce que *Raphaël* nous avoit dit: Personnage très-docte, neanmoins, très-savant: & qui entend à fond les affaires humaines, c'est ce qu'aucun Conoisseur ne sauroit contester: cependant, je ne laisse pas d'avoüer que certaines Loix de la République *Utopienne* sont d'une Politique & d'une Morale ad-

mirables. Fasse le Ciel, que nôtre Monde, ce Monde aveugle & corrompu, où la Raison, la Verité, l'Equité sont si peu conuës, sont si étrangeres, fasse le Ciel que ce Monde puisse *s'Utopianiser!* C'est ce que je souhaite du fond de l'Ame, comme bon Individu de nôtre Espèce; & c'est ce que je n'espere point du tout. Adieu, Seigneur Lecteur: J'ai dit.

FIN.



TABLE

TABLE DES MATIERES.

Caté-

Dou-

Pre-

Raphaël

F. I. N.

li

